1st ed.

ESSAYEZ

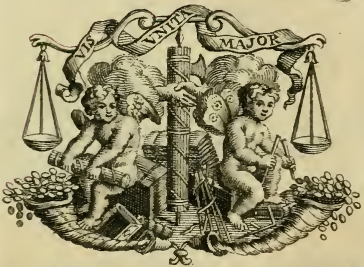
Sir L. Dundas Bart.
of
KERSE.

PRESS 4 SHELF 6 No. 3.

MEMOIRES
D'UNE
FILLE
DE
QUALITÉ
Qui ne s'eſt point retirée du Monde.

Par le CHEVALIER DE MOUHY.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.
MDCCXLVII.

LIBRARY
AUG 7 1968
UNIVERSITY OF TORONTO

PG
2013
M65M45
t.1

A

SA MAJESTÉ

LA

REINE

REGNANTE.

MADAME,

L'hommage que je présente aujourd'hui à VOTRE MAJESTE', *en*

* *lui*

lui dédiant les Mémoires d'une Fille de Qualité, *est moins dû à son rang suprême qu'à sa personne encore plus respectable par ses vertus que par sa naissance. Il est un foible essai,* MADAME, *du zèle ardent & respectueux que j'ai voué au Roi depuis plus de quinze ans. L'amour de ce Monarque pour les hautes Vertus, son goût exquis pour les Belles-Lettres, la protection qu'il a toujours accordée aux Arts & au Mérite, sa valeur, ses nombreuses victoires, ce soin continuel de faire le bonheur de ses Sujets, m'ont rendu l'un de ses plus passionnés admira-*

ra-

rateurs, & font envisager la Prusse *comme un des Etats de l'Univers aussi célèbre que fortuné.*

Combien de fois, MADAME, *n'ai-je pas regreté que ma destinée ne m'ait pas mis à portée de voir de plus près tant de grandes choses, & de signaler mon panchant & mon zèle pour cet auguste Monarque! mais toujours malheureux, ou peut-être trop timide, je ne suis point encore parvenu au but flateur que je m'étois proposé. Qu'il me soit permis,* MADAME, *de l'espérer par la constance de mes sentimens; ils sont trop purs pour que*

VOTRE MAJESTE' *ne daigne pas les protéger.*

Je ſuis avec la plus profonde ſoumiſſion,

MADAME

DE VOTRE MAJESTE'

Le très humble, très obéiſſant & très ſoumis Serviteur

Le Chevalier DE MOUHY.

PRE-

PREFACE.

JE me flate que l'Ouvrage que je donne aujourd'hui au Public, ne ſera pas reçu avec moins d'indulgence que les précédens: je me ſuis attaché en y travaillant, à prouver qu'une Demoiſelle bien élevée, peut vivre dans le monde ſans que ſa vertu y faſſe naufrage. C'eſt trop préſumer de la foibleſſe du ſexe, que de ſe perſuader qu'une Fille ne peut être raiſonnable & vertueuſe, qu'elle ne ſoit enfermée dans un Couvent, ou ſous la puiſſance d'un mari. Il ſemble qu'on veuille inférer de la né-

ceſſité qu'on impoſe à des Parens de ſe preſſer de faire prendre un parti à une Demoiſelle, que ſa vertu ne ſe ſoutient qu'à l'aide d'un Couvent, ou d'un établiſſement. Comme ſi la bonne éducation & la ſageſſe ne ſuffiſoient pas pour la ſoutenir contre le monde & contre ſes occaſions. L'Hiſtoire de Mademoiſelle *de Breville*, qui fait la matière de ces Mémoires, prouvera qu'une jeune Perſonne peut reſter vertueuſe dans le plus grand monde, & que lorſqu'elle a de bons principes rien n'eſt capable de les altérer. Qu'on ne me réponde pas, que c'eſt une pure fiction. S'il m'étoit permis de citer des exemples & des modèles, je nommerois plus de cent jeunes Demoiſelles à *Paris*, qui tiennent maiſon, & dont la réputa-

putation eſt reſtée en ſon entier. Malgré la jalouſie & la malignité, je n'oſerois pas ſoutenir que ces Mémoires ſoient travaillés d'après un de ces originaux, ce ſeroit trop avancer : mais il m'eſt permis de répondre, qu'il n'y a pas un fait qui ne ſoit tiré d'après nature : j'ajouterai même qu'il en eſt quelques-uns qui m'ont été fournis depuis que je ſuis en *Hollande*, où j'aurois pu trouver, s'il y eût eu plus longtems que j'y fuſſe arrivé, des portraits de vertu, qui euſſent été reſſemblans, étant certain que je ne connois pas de Païs dans le Monde où les Dames ſoient plus reſpectables par leur conduite, & où l'on puiſſe dans ce genre s'enrichir de plus de beaux traits : je fais moins ma cour par cet éloge à la *Hollande*, que je ne rends juſtice à la vérité.

On me reprochera ſans doute à *Paris* d'avoir maltraité avec trop d'excès la robe de Prêtriſe : je paſſerois condamnation, ſi ma critique portoit contre tous les Eccléſiaſtiques en général. Il s'en faut beaucoup que je ne penſe de cette manière : autant je mépriſe un Moine qui deshonore ſon caractère par une conduite odieuſe & ſcélérate, autant & plus reſpecté-je ceux qui vivent avec la régularité convenable à leur état, & qui nous édifient par leur conduite & par leurs mœurs. J'en ai fait preuve dans l'un * de

* *Le Mérite Vengé*, ou *Converſations Littéraires*, dans lequel il eſt parlé de toutes les perſonnes recommandables par leur mérite ou par leurs talens, imprimé à *Paris* chez *Prault* fils à la deſcente du *Pont-neuf*.

de mes Ouvrages qui eſt entre les mains de tout le monde, où je fais les plus grands éloges de ceux qui ſe ſont illuſtrés dans cette robe, ils ne ſauroient être trop loués: mais comme le ſcandale de ceux qui la deshonorent, eſt capable de cauſer encore de plus grands préjudices à la Religion, qu'elle ne peut retirer de fruit des mérites des Miniſtres de ſon Culte, parce que ces derniers par leur modeſtie n'en laiſſent appercevoir qu'une partie, j'ai cru qu'il étoit permis & même utile de faire connoître l'horreur qu'on a pour ces ſcélérats ſans pudeur, leſquels ſous le voile hipocrite d'un miniſtère qu'on révère, donnent un libre cours à leurs paſſions, & tirent parti de la trop grande crédulité des Parens, pour préci-

piter

piter ſouvent de jeunes perſonnes dans les gouffres du précipice, en les y amenant par des ſentiers fleuris & muſtiqués qui trompent leur prévoyance & leur vertu.

MEMOIRES
D'UNE
FILLE DE QUALITÉ

Qui ne s'eſt pas retirée du Monde.

PREMIERE PARTIE.

PErſuadez-vous bien, *ma Princeſſe*, que tout ce que je pourrois faire en ma vie pour vous donner des marques de ma reſpectueuſe amitié, ne feroit rien en comparaiſon de ce que je fais pour vous, en vous envoyant le Mémoire de ma vie. Si je n'étois pas auſſi reconnoiſſante que je le ſuis de vos extrê-

mes bontés, & que je ne fuſſe pas convaincue de votre parfaite diſcrétion, je n'aurois jamais pu prendre ſur moi, de vous révéler des ſecrets, qui auroient dû être euſévelis pour jamais dans l'oubli. Mais peut-on ſe refuſer à des prières auſſi ſéduiſantes que les vôtres? Ne deviennent-elles pas des ordres auxquels on ne peut réſiſter, en ſortant d'une bouche auſſi reſpectable? Ce que vous venez de faire en dernier lieu pour moi, ne m'aſſujettit-il pas à la ſoumiſſion? Oui ſans doute; & je ſerois une ingrate, ſi je recourois à aucun prétexte pour vous refuſer. Non, je vais me ſoumettre à vos deſirs: voici mon hiſtoire, puiſque vous êtes ſi curieuſe de la ſavoir. Permettez ſeulement que je ſuprime des noms qui ſont connus, & que je ne dois expoſer à aucun riſque. Je vous les enverrai par une voie ſure, ſous la condition que vous brulerez cette clé, dès que votre curioſité en aura fait uſage. Je ne vous répète point que vous m'avez promis par
vos

vos lettres, de me renvoyer mon manuſcrit après l'avoir lu : ce ſeroit laiſſer entrevoir de la défiance, & je vous reſpecte trop pour vous marquer davantage de l'inquiétude. Qui ſait mieux que vous, *Princeſſe*, combien la réputation eſt précieuſe? Vous me donnez des preuves trop continuelles de votre amitié, pour que je ne ſois pas tranquile de ce côté-là. Encore un mot, s'il vous plaît: oſerai-je vous rapeller ce que vous m'avez fait jurer en vous quitant, de ne vous rien cacher, pas même aucune des choſes qui coutent tant à une Fille à avouer? Souvenez-vous encore, je vous prie, que pour m'y engager, vous m'avez fait une certaine confidence, comme un garant aſſuré de votre confiance, & de celle que je dois avoir en vous. Eh bien! je vais en uſer de façon que vous vous ſaurez gré de cette preuve autentique d'amitié: liſez, *Princeſſe*, liſez: à coup ſûr vous n'aurez rien à me reprocher.

Un jour que je me préparois à

aller à l'Opéra avec ma Mère, elle entra dans mon appartement, & renvoya les femmes qui m'habilloient. *Agnès*, me dit-elle, il n'eſt plus queſtion de plaiſirs, j'ai des choſes de la dernière conſéquence à vous communiquer, & dont vous devez faire dorénavant votre objet principal. Je veux profiter de l'abſence de Mr. *de Saint Preuil*, qui vient de partir pour Verſailles. Je ne ſai ce qui peut arriver à ſon retour, & je ſerois au deſeſpoir ſi j'avois lieu de me repentir de n'avoir point profité de l'occaſion, que le Ciel m'offre ſans doute pour vous inſtruire de nos malheurs. Mon mari revient ce ſoir: hélas! dois-je me flater que vous aurez une Mère demain? ne ſerois-je pas de la dernière imprudence, ſi je perdois des inſtans ſi précieux? Oui ſans doute. Je dois m'attendre à ne vous plus voir, & je veux me preſſer à vous aprendre des choſes qu'il eſt de la dernière conſéquence que vous ſachiez.

A peine donnai-je le tems à

Madame *de Saint Preuil* d'achever ces mots, je me jettai à ſon col, je la ſerrai étroitement entre mes bras, & je me mis à pleurer amèrement. Taiſez-vous, ma Fille, me dit-elle en me rendant mes careſſes : ſachez dévorer vos pleurs & votre attendriſſement : allez voir ſi la porte de votre antichambre eſt bien fermée, & mettez les verrouils à celle-ci, puis vous viendrez vous mettre le plus près de moi qu'il vous ſera poſſible : il faut que je parle bien bas, & que vous m'entendiez. J'obéis en modérant ma douleur, & je revins me mettre ſur une *ducheſſe*, où ma Mère étoit à demi couchée, & où elle pleuroit. Après m'avoir regardée fixement, elle ſoupira, & commença ainſi à me faire la confidence des plus triſtes ſecrets.

Vous ſavez, ma Fille, à quel point mon mari m'aime, & combien il eſt jaloux. Je l'ai épouſé ſans aucun goût, & j'ai été traînée à l'Autel comme une victime immolée à l'intérêt. J'avois malheureuſement le cœur prévenu pour

le Marquis *de Breville*, & je ne pus l'oublier après mon mariage. Mr. *de Saint Preuil* ne fut pas longtems à l'aprendre: cette connoissance le rendit pour moi d'une sévérité sans exemple, il ne me quitoit pas d'un pas, lorsque son devoir lui permettoit de rester chez lui; mais dès qu'il étoit obligé d'être à la Cour, il me remettoit en la garde d'une vieille parente que la misère lui attachoit; & lorsque cela arrivoit, j'étois la plus malheureuse créature de l'Univers.

Tandis que mon mari épuisoit les précautions pour assujettir un cœur qui ne pouvoit être à lui, & que ces mauvais traitemens éloignoient de plus en plus, Mr. *de Breville* n'oublioit rien pour trouver les occasions de me parler & de me voir; il fut plus d'un an sans pouvoir y parvenir.

Je commençois à croire qu'il m'avoit entièrement oubliée, &j'en murmurois à la campagne où j'étois alors, lorsque j'entrevis d'une terrasse où je me promenois, un

Paï-

Païſan qui eſcaladoit la muraille du parc. Je fus à la veille de m'écrier, & d'avertir les domeſtiques qu'un voleur venoit de ſe gliſſer dans la maiſon; mais un ſigne de chapeau que cet homme me fit après être ſauté à terre, me retint ſans ſavoir pourquoi. Lorsqu'on a le cœur prévenu, on eſt pénétrante. Je ſoupçonnai donc que ce Païſan avoit quelque choſe d'intéreſſant à me dire: je l'obſervai, il s'en apperçut: il examina de tous côtés, pour voir ſi j'étois ſeule; enſuite il ſe coula le long d'un eſpalier, & ſe gliſſa bientôt jusqu'à moi.

Ce que j'avois ſoupçonné ne ſe trouva, ma Fille, que trop vrai. Avant que cet homme fût à portée de me parler, je le reconnus: c'étoit Mr. *de Breville:* c'étoit ce cher Amant qui ne m'avoit pas oublié. A quoi m'expoſez-vous? lui dis-je en baiſſant la voix; mon mari dort à quatre pas d'ici ſous le cerceau. S'il ſe réveille, qu'il vous ſurprenne, ou qu'il vous ſoupçonne, votre déguiſement ni votre préſence d'eſprit ne vous ſerviront

de rien, nous ſerons perdus l'un & l'autre. Mr. *de Saint Preuil* eſt jaloux à la fureur: ſe peut-il que vous l'ignoriez, & que vous me conſidériez aſſez peu pour m'expoſer ainſi? *Breville*, ſans me répondre, me gliſſa une lettre dans la main, & après avoir mis le doigt ſur la bouche, & m'avoir ſalué des yeux, il ſe retira vers le fond du jardin, & diſparut bientôt à mes yeux.

Je ſerrai ſoigneuſement ce fatal billet, & après avoir médité un moment ſur la manière dont je m'y prendrois pour ſatisfaire ma curioſité, j'entrai dans un endroit caché, & j'ouvris la lettre. Te l'avouerai-je, ma Fille? on me demandoit un rendez-vous, on me prioit de l'accorder, & le cruel me menaçoit de ſe tuer à mes yeux, en cas que j'euſſe la barbarie de le refuſer. Je frémis de l'alternative, l'une & l'autre extrémité m'effrayoit. Mon goût pour *Breville*, ou, pour mieux dire, les mauvaiſes façons de mon mari, me firent pancher pour la grace deſirée. Il

eſt

eſt inutile de te détailler de quelle manière nous nous vîmes : hélas ! tu ne l'aprendras que trop tôt.

Nous jouïmes plus de huit jours entiers de la funeſte douceur de nous voir : la liberté de la campagne nous en fourniſſoit de fréquentes occaſions : de plus Mr. *de Saint Preuil* prenoit les Eaux, & avoit ſon apartement ſéparé : il ſembloit que tout eût été arrangé exprès pour faciliter les projets de mon Amant.

La mort du frère de mon mari vint interrompre ce commerce, nous fûmes obligés de retourner à Paris: mon Amant en fut au deſeſpoir, & en me quitant il me dit qu'il alloit attendre mon retour à la campagne avec une impatience qu'il ne pouvoit exprimer.

Trois mois après ce que je viens de dire, je me trouvai groſſe, je frémis de cette connoiſſance, il y en avoit plus de ſix que Mr. *de Saint Preuil* étoit malade, & trois qu'il prenoit les Eaux : il n'étoit pas dupe, & je ne devois pas m'attendre, en cas qu'il s'apperçût de quelque choſe,

à aucun quartier de ſa part. Je fus ſi troublée de cette réflexion, que j'ajoutai l'imprudence à mon peu de conduite: je confiai mon malheur à une jeune femme de chambre que j'aimois, en répandant un torrent de larmes. Au-lieu d'en paroître affligée & de m'en plaindre, elle en ſourit. Elle me dit que j'étois bien folle de m'inquiéter d'un évènement ſimple, & qui arrive presque tous les jours; qu'elle y mettroit bon ordre, & qu'il n'en ſeroit jamais parlé.

La manière aiſée avec laquelle cette fille me conſola, me remit: elle m'obligea d'aller du même pas trouver mon mari, de l'entretenir, de lui faire enfin des careſſes, & de le mettre dans le cas de manquer au régime preſcrit par les Médecins. Cet expédient me couta. Je ſuis froide naturellement, & je l'avois toujours été pour lui: mais je ſentois ſi bien la conſéquence du conſeil, que je m'efforçai de le ſuivre. Il me réuſſit au ſuprême degré. Mr. *de Saint Preuil*, enchanté du changement de mes façons, qu'il attribuoit

par

par amour-propre au goût qu'il m'avoit enfin inſpiré, en eut pour moi de toutes différentes de celles qu'il avoit eu juſqu'alors.

Il ne parut point étonné lorsque ma femme de chambre lui annonça ma groſſeſſe, elle s'étoit chargée de lui aprendre cette nouvelle, il s'en fit honneur à tout le monde: le Médecin en fit autant, & ce qu'il y eut de ſingulier dans cette avanture, c'eſt que la réputation du Docteur s'accrédita à tel point, qu'il étoit tout commun dans les ménages où lignée manquoit, de s'adreſſer à lui pour avoir des enfans. On l'apelloit par excellence le *grand Médecin*. Les Eaux Minérales ſe reſſentirent auſſi de la faveur, elles avoient été négligées jusques-là: tous les maris en burent, & bien des gens prétendirent alors qu'ils n'en burent pas vainement.

J'accouchai heureuſement d'une fille au terme ordinaire, & ce fut de vous *Agnès*. Quoi ma Mère, interrompis-je avec trouble! je ſerois aſſez malheureuſe pour être cet en-

fant infortuné! Oui, ma Fille, continua Madame *de Saint Preuil*, vous l'auriez ignoré à jamais, sans l'obligation cruelle où je suis de vous l'aprendre : modérez votre accablement, je n'ai pas encore achevé.

Les risques que j'avois courus de me perdre, continua ma Mère, me firent faire des réflexions si solides : ajoutez à cela, que les manières de mon mari étoient devenues si prévenantes, que je rentrai en moi-même, & ne voulus plus à l'avenir avoir aucun commerce avec *Breville*. Je lui écrivis par ma femme de chambre, il en usa en honnête-homme, je n'en entendis plus parler. Je ne m'occupai plus que de mes devoirs. Je pensai que pour faire une satisfaction secrette de l'affront que j'avois fait à mon mari, il me convenoit de faire mes efforts pour lui plaîre & l'aimer. Cette conduite me réussit, & le rendit plus amoureux de moi que jamais.

Au bout de deux ans je devins grosse, & mis au monde votre frère. Revenue entièrement de la baga-

gatelle, je ne me ſuis occupée depuis ce tems que de votre éducation & de la ſienne. J'eſpérois que je ne me reſſentirois jamais du malheur qui m'étoit arrivé: plus de quatorze ans ſont paſſés depuis; mais hélas! je viens d'aprendre, ma Fille, que le Ciel ne laiſſe jamais rien d'impuni.

Cette femme de chambre, à qui j'avois donné ma confiance avec tant d'étourderie, un an après ce que je vous ai raporté, ſortit de chez moi pour ſe marier. Je m'en félicitai, je ſouffrois en la voyant, & il me ſembloit que ſa préſence étoit un reproche tacite & continuel de ce qui m'étoit arrivé. En me quitant je lui fis en ſecret le préſent le plus conſidérable: je lui donnai mes diamans, & je fis acroire à mon mari que je les avois perdus. Je me flatai qu'après une pareille généroſité, il ne ſeroit jamais queſtion de mon avanture, & je ne m'attendois pas aſſurément à ce qui m'arrive aujourd'hui.

Vous ſavez, ma Fille, que Mr. *de Saint Preuil* vous dit hièr au ſoir,

qu'il alloit ce matin à Verſailles, & que pendant ſon abſence je n'avois qu'à aller à l'Opéra, où il reviendroit me prendre à la ſortie du diner. Il eſt paſſé dans ſon cabinet, je croyois qu'il y alloit chercher quelques papiers, & qu'il repaſſeroit dans mon apartement avant que de partir. Je vous avois envoyé dans le vôtre, comme vous le ſavez, pour vous habiller. Vous allez trembler, ma Fille. Mr. *de Saint Preuil* eſt monté dans ſa chaiſe ſans me dire adieu. Surpriſe au dernier point d'entendre rouler ſa voiture, je me ſuis levée pour aller à une croiſée, afin de juger ſi je me trompois: mais un paquet aporté de ſa part par un de ſes gens, ne m'a pas permis d'en douter. J'ai frémi ſans en pénétrer la cauſe: je n'avois garde d'imaginer un évènement auſſi imprévu. Liſez, *Agnès*, liſez, s'écria ma Mère, en tirant un billet de ſon ſein, & en me le remettant: après ce que je vous ai dit, cette lecture ſuffira pour vous aprendre la cauſe de mes frayeurs ſecrettes, & pour vous prouver qu'elles

les ne ſont que trop juſtement fondées.

J'ouvris ce fatal billet en tremblant, il ne contenoit que ces mots.

B I L L E T.

Voici, Madame, les diamans que je vous avois donnés, & que vous aviez égarés; ils ſe retrouvent enfin, après un ſi long tems on me les rend. Serez-vous auſſi heureuſe que moi? retrouverez-vous ce que vous avez perdu? Attendez-moi ce ſoir, nous en raiſonnerons dans mon cabinet.

Croyez-vous, ma Fille, continua ma Mère, ne pouvant retenir ſes pleurs, que je puiſſe me flater après une avanture pareille? Il faut que la cruelle femme de chambre ait parlé. Ces mots, *ſerez-vous auſſi heureuſe que moi? retrouverez-vous ce que vous avez perdu?* ſouſentendent aſſurément mon honneur. Après cela, comment oſerai-je paroître devant Mr. *de Saint Preuil*? Sera-t-il poſſible que je puiſſe me juſtifier? Quand même je nierois tout, mon

mon visage consterné, mes yeux qui n'oseront se lever sur les siens, tout ne me trahira-t-il pas ? Je partageai bien tendrement la douleur de ma Mère, & après lui avoir dit tout ce que ma tendresse me suggéra, je lui demandai si elle s'exposeroit à la colère de Mr. *de Saint Preuil*, que je n'osois plus apeller mon Père ? Que veux-tu que je fasse, me dit-elle ? je n'ai rien, cet époux outragé a fait ma fortune. Quand je fuirois, que deviendrois-je ? de quelle manière justifierai-je ma faute aux yeux de ma famille & du public ? avec quoi vivrai-je ? Si j'eusse aporté du bien en me mariant, je ferois comme bien d'autres en pareil cas ; j'intenterois un procès sur quelque prétexte plausible ; & fondée comme je le suis par les loix du Sacrement, je n'aurois rien à craindre pour ce qui te regarde, des fureurs de mon mari. Mais *Agnès* sans bien, sans espérance d'en avoir, je n'ai point d'autre parti à prendre que celui d'attendre l'orage prêt à fondre sur ma tête, j'y suis résignée ; mais comme il peut

arri-

arriver que nous ſoyons ſéparées, j'ai cru devoir t'en aprendre la cauſe, afin que mon funeſte exemple s'imprime bien avant dans ton cœur, & que tu ne te mettes jamais dans le cas affreux où tu me vois aujourd'hui.

Ma Mère ſe leva après ces mots, me dit de la ſuivre dans ſon cabinet, & me remit une petite caſſette, où elle me dit qu'il y avoit mille écus, qu'elle avoit épargnés ſur ſes menus-plaiſirs, & le portrait fatal de celui qui occaſionnoit ces malheurs: C'eſt votre Père, me dit-elle, il ſera riche un jour; & en cas que je meure, & que vous ſoyez abandonnée par Mr. *de Saint Preuil*, il vous reconnoîtra en lui montrant ſon portrait, nous en ſommes convenus. Voilà, ma chère *Agnès*, tout ce que je puis faire pour toi. Si le Ciel permettoit que les choſes priſſent une face plus avantageuſe, je me preſſerois de te donner un établiſſement pour te mettre à l'abri de tout ce qui pourroit arriver.

Tous ces diſcours me pénétrérent

rent le cœur, & me firent fondre en larmes. Non, non, m'écriai-je, ma chère Maman, je ne me séparerai jamais de vous, je ne veux plus vous quiter: quelque barbare que puisse être Mr. *de Saint Preuil*, il sera touché de mes larmes, ou du moins il ne me refusera pas la funeste douceur de vous voir accompagner dans le tombeau. Laisse-moi, reprit ma Mère, tu m'attendris: dans l'état où je suis, j'ai besoin de me recueillir, & d'envisager le malheur qui me menace. Eh bien, continuai-je, que j'y réfléchisse avec vous, je veux être de moitié de tout ce qui vous touche, je vous aime plus que ma vie: laissez-moi mêler mes larmes avec les vôtres, que Mr. *de Saint Preuil* me trouve à vos piés en arrivant; je veux tenter de le fléchir; peut-être le Ciel m'inspirera-t-il. Mr. votre mari a toujours paru m'aimer; que sait-on? les choses ne sont peut-être pas aussi desespérées que vous vous le figurez.

Mais, repris-je, en faisant une réflexion qui me frappa, pourquoi

n'al-

n'allons-nous pas voir cette femme de chambre dont vous ſoupçonnez l'indiſcrétion? vous en avez le tems. Mr. *de Saint Preuil* ne ſera de retour que ce ſoir, il n'eſt que trois heures, nous ſerons revenues avant qu'il ſoit arrivé. Ce petit voyage vous diſſipera, & fera évanouïr la trace de vos pleurs. Si vous vous allarmiez mal-à-propos, ſi vous alliez aprendre à Mr. *de Saint Preuil* ce qu'il ignore peut-être, n'auriez-vous pas à vous reprocher toute votre vie une démarche auſſi imprudente? Ce que je diſois-là, il me ſembloit qu'une voix inconnue me le dictoit à l'oreille: je n'y pouvois réſiſter, & je perſévérai ſur cette ouverture avec une chaleur extrême.

Ma Mère parut frappée de cet avis: ſonnez, me dit-elle, qu'on mette les chevaux au caroſſe. Je me levois pour obéir. Attens, me dit-elle, il vaut mieux que nous feignions d'aller à l'Egliſe prochaine, nous renverrons nos gens ſous quelque prétexte, nous enverrons chercher un fiacre par le prémier in-

inconnu, & nous ferons notre visite de cette façon. Il faut que personne de la maison ne puisse la soupçonner, à cause de ce qui en pourroit arriver. Je compris les raisons secrettes de Madame *de Saint Preuil*, & nous exécutâmes son projet comme elle l'avoit conçu.

Lorsque nous fûmes arrivés à la demeure de la femme de chambre, ma Mère envoya le cocher au second, pour savoir si elle y étoit, & si l'on pouvoit la voir. Il revint un moment après nous aprendre que nous pouvions monter. Le cœur me bat cruellement, me dit Madame *de Saint Preuil*, il semble qu'il m'annonce mon malheur. Je fis mes efforts pour la rassurer, & je lui donnai le bras sur l'escalier. La femme de chambre venoit au devant de nous, & elle jetta un cri en reconnoissant ma Mère. J'eus bonne opinion de ce cri, il marquoit de la joie, & non du saisissement. Courage, dis-je à Madame *de Saint Preuil* en lui parlant bas, je suis persuadée que vous sortirez d'ici plus tranquile que

vous

vous n'y êtes entrée. Ma Mère soupira sans me répondre, mais ce soupir n'étoit pas amer, c'étoit une dilatation de cœur, il avoit été pressé, & il se mettoit plus à son aise. Pour moi, je me sentois un fond de consolation qui me disoit que nous allions être parfaitement rassurées : quelquefois notre ame se mêle de deviner, je l'ai reconnu en bien des occasions.

Dès que la femme de chambre fut descendue jusqu'à nous, elle baisa les mains de ma Mère, la prit sous le bras, & lui dit qu'elle étoit bien heureuse de recevoir dans ce jour tant d'honneur. Elle se tourna ensuite vers moi avec un air de surprise, & demanda à ma Mère si j'étois Mademoiselle *Agnès?* Ah mon Dieu, s'écria-t-elle, après que Madame *de Saint Preuil* lui eût répondu, qu'elle est grande! qu'elle est belle! se peut-il qu'en quatre ans on change à ce point? Cette fille avoit raison, à l'âge de dix ans j'étois une laidron, & il n'y avoit pas d'apparence que je fusse jamais autre à

dou-

douze : mes traits avoient commencé à changer, une maladie fort longue avoit fait le miracle, & à quatorze ans que j'avois alors, j'étois embellie de manière que je pouvois le diſputer aux belles de mon âge. C'eſt moins par vanité, que pour juſtifier l'étonnement de cette fille, que j'ai donné l'eſſor au petit amour-propre ; en cas que j'aye mal fait, *Princeſſe*, je vous en demande pardon, une autre fois je ſerai ſur mes gardes, je parlerai de moi plus modeſtement.

Nous entrâmes avec de ſemblables propos dans l'appartement de cette fille : elle ne donna pas le tems à ma Mère d'expliquer le ſujet de ſa venue : elle nous entretint de ſon mari, des chagrins qu'il lui cauſoit, du dérangement de ſa conduite, & du malheur d'une fille qui ſe laiſſoit ſéduire par ſon inclination. Elle quita un moment ce qui la regardoit, pour me conſeiller de ne jamais écouter mon cœur pour le choix d'un époux, & étala à ce ſujet pluſieurs ma-

maximes, qu'il eſt inutile de répéter ici. Enſuite elle revint à elle, vanta la douceur d'une fille qu'elle avoit, pleura la mort d'un fils ainé, qui étoit, aſſuroit-elle, un prodige à quatre ans, & qui s'étoit laiſſé tomber par une fenêtre.

Après une demi-heure employée à ces vains détails, elle nous fit voir ſon appartement, nous obligea à en remarquer toutes les commodités, ouvrit ſes armoires, en fit l'inventaire devant nous, & à chaque pièce nouvelle qu'elle nous montroit, elle s'écrioit : hélas ! j'en avois bien d'autres, mon malheureux mari m'en a fricaſſé une partie ; mais je tiens le reſte ſous la clé, & je périrois plutôt que de ſouffrir qu'il me menât davantage par le nez : j'ai été trop bonne : depuis que j'ai pris ce ton il n'oſe s'y frotter : ah ! ah ! il trouveroit à qui parler.

Comme je remarquai que *Louiſon* (c'étoit le nom de cette fille) n'avoit pas envie de finir ſitôt, & que la journée s'avançoit, je fis

un

un ſigne à Madame *de Saint Preuil*: elle le comprit. Ha ça *Louiſon*, s'écria-t-elle en ſoupirant, parlons d'autres choſes: je ſuis venue exprès pour avoir un entretien ſecret avec vous, le tems me preſſe, faites enſorte que nous puiſſions nous entretenir librement, & que nous ne ſoyons point interrompues.

La femme de chambre à ces mots remit dans ſon armoire tout ce qu'elle en avoit tiré, & dit que nous n'avions qu'à paſſer dans un petit cabinet qu'elle nous avoit déjà fait voir, & que là nous ſerions tranquiles. Nous l'y ſuivîmes, & elle en ferma la porte. Elle prévint ma Mère, en l'aſſurant que quelque choſe qu'elle eût à lui dire, elle lui étoit attachée jusqu'à la mort, & qu'elle ſeroit trop heureuſe ſi les occaſions de lui marquer ſa reconnoiſſance & ſon zèle pouvoient s'offrir; qu'on reconnoîtroit alors, par ſon empreſſement à ſe livrer, qu'elle n'étoit pas indigne des bontés dont on l'avoit toujours honorée.

Ma-

Madame *de Saint Preuil* interrompit ces proteſtations, en lui demandant ſi elle n'avoit jamais fait part à perſonne du ſecret de ma naiſſance? On m'arracheroit plutôt la vie, interrompit cette fille avec chaleur. Quoi! Madame, s'écria-t-elle en levant la main au Ciel, & en faiſant un ferment terrible, vous me croiriez capable après tout ce que je vous dois. . . . . . Non, *Louiſon*, pourſuivit ma Mère, en lui prenant les mains, je vous ai toujours cru fidèle; mais ce qui vient de m'arriver avec Mr. *de Saint Preuil*, me jette dans un embarras affreux, & il n'y a que vous qui puiſſiez me raſſurer.

Alors ma Mère tira la lettre dont j'ai parlé, & la montra à la femme de chambre. Depuis quand cette lettre vous eſt-elle écrite, reprit cette fille d'un ton plus bas, & en rougiſſant? D'aujourd'hui, continua ma Mère en tremblant, ayant remarqué que *Louiſon* avoit changé de couleur: pourquoi me faites-vous cette queſtion? parlez ſincèrement, ajouta-t-elle, en me

jettant un coup-d'œil, vous me donnez une inquiétude que je ne puis exprimer.

La femme de chambre rêva un moment, & puis elle répondit avec assurance que Madame *de Saint Preuil* n'avoit aucun lieu de s'affliger de cette avanture. Ce que vous me dites ne me tranquilise point, interrompit ma Mère avec chaleur, vous avez parlé je le vois, & vous me perdez si vous me le cachez plus longtems.

Ces mots furent prononcés d'un ton de supériorité qui fit son effet. *Louison* se jetta aux piés de ma Mère, & se mit à pleurer. Eh bien! mon secret est trahi, s'écria Madame *de Saint Preuil* toute troublée, je ne le prévois que trop. Aprenez-moi donc les circonstances de mon malheur. Hélas! je ne m'en suis que trop défiée, ajouta-t-elle, en jettant sur moi un regard qui m'attendrit jusqu'aux larmes: Mr. *de Saint Preuil* est instruit, je suis perdue, il seroit inutile de le dissimuler davantage.

Si Monsieur est instruit, reprit

Loui-

Louison, en essuyant ses pleurs, je vous jure une seconde fois, Madame, que ce n'est pas par moi : il faudroit pour que cela fût arrivé, qu'un malheureux eût trahi ce qu'il y a de plus saint dans la Religion : écoutez-moi s'il vous plaît, & je suis persuadée qu'après le détail qui va suivre, vous me rendrez justice, & que vous serez rassurée.

Nous n'eûmes garde de faire aucune réponse à ce discours, nous avions trop d'empressement d'aprendre le fatal détail qu'on nous promettoit. Nous nous aprochâmes le plus près que nous pûmes de *Louison*, & elle s'exprima dans ces termes.

Il y a environ trois ans, continua-t-elle, qu'étant tombée malade à l'extrémité, je fus avertie par mon Confesseur, que les Médecins m'avoient condamnée, & que je ne devois plus songer alors qu'à tout ce qui concernoit mon salut. Cette terrible annonce m'effraya, j'ai toujours beaucoup craint la mort : je le priai de m'aider à me mettre en

état de faire ce terrible pas, & je me livrai de tout mon cœur à ses conseils. Il me fit faire une confession générale, jusques-là je n'avois jamais parlé au tribunal de la Pénitence du secret de la naissance de Mademoiselle *Agnès*. Un scrupule me prit à ce sujet, & sans déclarer la chose je questionnai mon Confesseur, & lui demandai si j'étois dans le cas de m'accuser d'un péché dont je n'étois coupable que par la connoissance que j'en avois? Le trop zèlé Directeur fut pour l'affirmative, il m'effraya par les peines de l'Enfer, & me tourna de telle sorte, que dans l'idée où j'étois que le tribunal de la Pénitence est un puits dont il ne sort jamais rien: je contai l'histoire telle qu'elle étoit, & ma frayeur ou mon imprudence furent au point de lui tout avouer jusqu'aux noms mêmes. Il me fit un crime d'avoir reçu les diamans de Madame, & me dit que je ne pouvois les garder sans risquer mon salut: la raison qu'il m'en donna, fut que c'étoit le prix de ma complicité avec ma

Maî-

Maîtresse ; que j'étois en partie cause qu'on avoit mis dans une famille un Enfant, qui selon toutes les Loix ne pouvoit point partager avec un légitime ; que c'étoit un vol manifeste, & que j'en répondrois devant Dieu. Je lui demandai ce que je devois faire pour le réparer. Commencez par me remettre les diamans, me dit-il, dont je ferai l'usage qui convient, & puis vous me promettrez que si vous êtes assez heureuse d'en réchapper, vous irez trouver la Dame, pour l'engager de faire en sorte d'inspirer du goût à l'Enfant supposé de son mari pour le Couvent ; ou si cela ne se peut, de l'établir sans qu'il en coute rien à son frère. En cas que votre ancienne Maîtresse méprise votre avis, vous la menacerez d'avertir son mari de ce qui s'est passé ; & vous le ferez même s'il est nécessaire : supposé cependant que vous soyez obligée d'en venir à cette extrémité, vous observerez dans cette occasion délicate tant de prudence, en donnant au rapport

des couleurs ſi favorables, que vous n'occaſionniez ni ſcandale ni trouble dans le ménage; car ſi malheureuſement cela arrivoit, vous deviendriez encore reſponſable de tous les malheurs qui en pourroient réſulter; & alors je ne pourrois pas répondre que vous n'en fuſſiez punie ſévèrement dans l'autre Monde.

Que pouvois-je oppoſer à des raiſons qui paroiſſoient ſi bien fondées, & qui devenoient ſi puiſſantes dans la bouche d'un homme qui étoit dans ce quart-d'heure mon juge, & l'arbitre de mon ſort éternel? Je me prêtai à tout ce qu'il exigea de moi, je promis tout ce qu'il voulut, mes diamans furent livrés, heureuſement ils n'étoient pas vendus. Que n'aurois-je pas fait pour éviter l'Enfer dont on me menaçoit? il n'y auroit rien eu dans la vie que cet égard ne m'eût fait ſacrifier.

Les Médecins ſe trompérent pour cette fois, un remède innocent me rendit la vie. A peine fuſſe-je convaleſcente, que j'oubliai les pro-

promeſſes que j'avois faites à mon Directeur. Depuis ce tems, Madame, continua *Louiſon*, je n'en ai pas entendu parler. J'ai lieu de préſumer que le coup qui vous a été porté, vient de mon Confeſſeur: en ce cas ce ſeroit un monſtre qu'on devroit faire punir, pour aprendre à ſes ſemblables à obſerver le ſecret, ſans lequel on n'auroit garde de leur confier tout ce que l'on a fait de plus caché.

Cette dernière réflexion ne nous conſola point de l'indiſcrétion de la femme de chambre, ma Mère ſe trouva plus inquiète que jamais: du moins avant ce détail, avoit-elle quelque lueur de ſe flater, mais alors il n'étoit pas douteux que le ſecret n'eût tranſpiré. Nous délibérâmes ſur le parti qu'il faloit prendre. *Louiſon* fut d'avis d'aller trouver ſur le champ le Directeur, & d'aprendre de ſa bouche ce qui en étoit. Quelque humiliante que fût cette viſite pour ma Mère, nous la fîmes; dans une pareille occaſion il n'y avoit plus rien à ménager.

Louiſon nous introduiſit chez cet

Ecclésiastique, nous aprîmes à sa porte qu'il étoit à l'extrémité, & qu'il ne voyoit personne. Nous étions prêtes à nous en retourner bien tristes de cet évènement imprévu, qui nous rejettoit dans nos prémiers embarras, lorsqu'un Prêtre survint, & s'informa de nos noms & du sujet qui nous amenoit. *Louison* prit la parole, & répondit qu'il étoit question d'un secret important, dont le Malade devoit absolument être informé. Le Prêtre que ce discours décida, nous assura qu'il alloit faire ses efforts pour nous faire introduire auprès du Malade; & en effet un moment après il nous vint chercher, & nous fit entrer dans la chambre du moribond.

Quel spectacle, *ma Princesse*, que celui d'un homme dont l'ame est prête à s'envoler! je n'ai garde d'entreprendre de vous en tracer une idée; de pareilles images effrayent, inspirent la tristesse, & à-peine le tems même est-il capable d'en effacer les vestiges: j'en fus saisie au dernier point.

Loui-

Louison s'étoit chargée de parler à son Directeur, elle s'aprocha de son oreille. & lui aprit le sujet de sa venue, & de celle de Madame *de Saint Preuil.* J'ai fait ce que j'ai dû, s'écria le Malade d'une voix accablée, qui présageoit sa fin prochaine; j'avois gardé les diamans dans l'intention de les rendre moi-même, sous prétexte qu'ils avoient été volés: mon dessein étoit aussi d'avertir Mr. *de Saint Preuil* de faire un testament en faveur de son fils, & de ne laisser à celle qui passe pour sa fille, que ce qu'il croiroit nécessaire pour sa subsistance: j'avois imaginé un moyen pour le porter à ce dessein, sans compromettre le secret de Madame sa femme: le Ciel n'a pas permis que j'aye pu m'acquiter moi-même de ce pieux devoir, je suis depuis trois ans malade au lit, dans l'espérance d'en sortir tôt ou tard: j'avois différé jusqu'à hièr ce que j'ai fait aujourd'hui. La juste crainte de mourir sans que mes intentions ayent eu lieu, m'a décidé tout-à-coup: j'ai envoyé à Mr. *de Saint Preuil*

mon Confeſſeur: s'il a ſuivi de point en point mes inſtructions, Madame ſa femme ne doit avoir aucune inquiétude, il lui eſt permis de ne rien avouer : & en cas que le zèle de mon Directeur ait été trop loin, je prie le Ciel qu'il la comble de ſes graces, & qu'il nous pardonne à tous nos offenſes. Il n'en put dire davantage, & nous pria de nous retirer, afin qu'il ne fût point diſtrait, dit-il, dans les momens précieux qui lui reſtoient pour implorer la Miſéricorde Divine. Comme nous n'en pouvions aprendre davantage, nous le laiſſâmes, en demandant en ſortant le nom & la demeure du Directeur de ce Prêtre, dans l'intention de lui parler, & d'aprendre de ſa bouche comment il s'étoit acquité de ſa commiſſion.

Voici, *ma Princeſſe*, la prémière époque de mes malheurs : plût au Ciel que je n'euſſe point été de cette conférence! j'euſſe évité bien des chagrins.

Mr. l'Abbé *Trainaſſeau* (c'étoit le nom du Directeur chez qui nous des-

descendîmes) nous reçut avec toute la politesse d'un homme du beau monde : nous le trouvâmes dans un grand cabinet très orné, devant un grand bureau d'ébène, chargé d'un grand nombre de livres *in-folio* à moitié ouverts. Tout ce qui l'environnoit, étoit de la dernière propreté : jamais homme au monde ne m'a paru plus soigneux de sa personne que cet Ecclésiastique; ses cheveux, son linge, sa robe, tout se ressentoit de cette propreté. Sans être jeune, il avoit l'air de l'être: son langage étoit pur, ses expressions choisies: il sembloit quand il parloit, qu'une secrette puissance vous obligeoit à être de moitié de tout ce qu'il vous disoit: il étoit rare qu'il fût contredit: il vous accordoit tout pour ne vous rien accorder: mais c'étoit une adresse, il revenoit à la charge, & vous amenoit toujours à son sentiment.

Il ne fut pas plutôt instruit du nom de ma Mère, qu'il lui dit qu'il avoit eu l'honneur de lui écrire le même jour, & qu'elle en auroit des preuves en rentrant chez elle.

En prononçant ces mots, il fut lui-même tirer un fauteuil, puis il m'en présenta un, & cela sans qu'il parût oser lever les yeux sur moi. Cependant je m'apperçus dans la suite, que ses regards s'échappoient quelquefois, & qu'il m'envisageoit à la dérobée: je dis à la dérobée, car je ne pus jamais surprendre un de ses regards.

Après un moment d'entretien sur des choses indifférentes, il se leva, & tira ma Mère en particulier vers une croisée. Je sus bientôt après qu'il s'étoit fort excusé de la cruelle commission (ce furent ses termes) dont il avoit été chargé. Il avoua qu'il avoit eu une longue conférence le matin avec Mr. *de Saint Preuil*, & qu'elle avoit roulé sur la manière de faire tomber tout son bien sur la tête de son fils, sans que cette disposition fût sujette à être disputée après sa mort, par moi qui passois pour sa fille. Il convint que sur l'ouverture de cette proposition, le mari de ma Mère s'étoit fort agité, qu'il avoit employé toute son éloquence pour

tâcher

tâcher d'aprendre la cause secrette qui lui attiroit ce conseil. Que lui Directeur avoit cru dans une occasion aussi délicate, devoir tranquiliser Mr. *de Saint Preuil* par une idée innocente, afin de l'empêcher de pénétrer le fait tel qu'il étoit, & lui ôter de l'esprit une opinion que sa colère contre sa femme laissoit entrevoir, & qui auroit pu avoir des suites fâcheuses. Cette imagination me parut la plus cruelle & la plus extravagante du monde pour moi. Il fit entendre à Mr. *de Saint Preuil* que je pouvois avoir été supposée, & que ma Mère, dans l'intention de s'attacher son mari de plus en plus, & peut-être de s'assurer de quoi vivre en cas qu'il manquât, se voyant sans enfans & craignant de n'en point avoir, avoit sans doute recouru à cet artifice pour réussir dans ces deux moyens. L'Abbé *Trainasseau* protesta ensuite, que cette imagination avoit semblé tranquiliser Mr. *de Saint Preuil*; qu'il l'avoit laissé dans une assiette d'esprit assez douce pour n'avoir rien à craindre de son ressentiment; qu'il

ne doutoit pas que par ce moyen adroit, les intérêts du Ciel & ceux de ma Mère ne fussent parfaitement ménagés.

Il termina son discours par répéter à Madame *de Saint Preuil*, qu'il avoit eu l'honneur de lui écrire fort au long sur toutes ces choses, & qu'elle trouveroit en rentrant son Commissionnaire, qui avoit ordre, en cas qu'elle ne s'y trouvât pas, de l'attendre, & de lui remettre son paquet en main propre. Il finit par des assurances polies de s'intéresser vivement pour elle, & d'aller dans la suite au devant de tout ce qui pourroit l'obliger.

Il est naturel de penser que ma Mère fut extrêmement sensible aux procédés & aux protestations de l'Abbé *Trainasseau*; elle l'en remercia dans les termes les plus polis; elle le pria même de vouloir bien être à l'avenir son Directeur & le mien. Il accepta modestement cet emploi, & promit de s'en acquiter avec autant de zèle que d'inclination.

Nous étions prêtes à prendre con-

congé de cet Ecclésiastique séduisant; nous n'attendions pour sortir qu'un laquais, qui avoit eu ordre de chercher de la lumière pour nous éclairer, le jour étant prêt à finir, lorsque le même domestique rentra, & vint annoncer Mr. *de Saint Preuil.* Ma Mère se crut perdue, & jetta un grand cri. L'Abbé *Trainasseau*, par une présence d'esprit assez rare, sortit sans nous rien dire, & tira la clé de son cabinet après lui. Nous jugeâmes que pour éviter une scène qui l'eût peut-être aussi embarrassé que nous, il avoit jugé plus convenable d'aller au devant de Mr. *de Saint Preuil*, qui suivoit le domestique qui l'avoit annoncé. Nous bénîmes le Ciel de nous avoir conduit chez un homme si prudent, & ce fut alors que ma Mère nous aprit à *Louison* & à moi tout ce que je viens de rapporter.

Quelque cruel que fût pour moi ce rapport, je n'en témoignai rien. Plus occupée des affaires de ma Mère que de mes intérêts, je la félicitai de tout mon cœur du tour

que

que prenoit ſon affaire. Malgré les ſujets qu'elle avoit de ſe tranquiliſer, la viſite de Mr. *de Saint Preuil* à cet Eccléſiaſtique l'inquiétoit horriblement. Etoit-ce envie d'être mieux informée, ou de nouveaux ſoupçons à l'occaſion de ma Mère? L'inquiétude, à dire le vrai, paroiſſoit naturelle; le point étoit bien délicat; & dans la ſituation critique où l'on ſe trouvoit, il n'étoit pas facile de ſe tranquiliſer.

Nous raiſonnions ſur toutes ces choſes, lorsque nous entendîmes ouvrir la porte du cabinet. Il y avoit plus d'une heure que nous y étions enfermées, & nous crûmes que Mr. *de Saint Preuil* étant retiré, l'Abbé *Trainaſſeau* venoit nous élargir. Mais quelle fut notre ſurpriſe en le voyant à la ſuite de l'Eccléſiaſtique! ma Mère changea de couleur, & fut à la veille de s'évanouïr. Pour moi, je reſtai immobile: je ne pouvois concevoir la raiſon d'un évènement auſſi étrange: j'accuſois en ſecret le Directeur d'être un fourbe, qui pour

des

des fins inconnues sacrifioit cruellement ma Mère, après l'avoir flatée de la servir si positivement. Mais je ne savois pas combien l'Abbé *Trainasseau* étoit adroit, je ne tardai pas d'en être convaincue.

A peine cet habile Ecclésiastique fut-il entré, qu'il adressa la parole à ma Mère. Rassurez-vous, Madame, lui dit-il, Monsieur votre Epoux est prévenu: je lui ai avoué naturellement que je vous avois fait prier de vous rendre ici, pour vous aprendre que j'avois été obligé de l'instruire de la supposition que vous cachiez si soigneusement, afin que vous n'en fissiez plus un mistère à un époux qui vous aime tendrement: il vient lui-même vous assurer qu'il vous pardonne en faveur de l'innocence de votre intention, pourvu que vous lui avouyiez naturellement les choses telles qu'elles sont. J'ai fait comprendre aussi à Monsieur, continua l'adroit Directeur, que vous étiez si troublée, que vous ne pourriez jamais dans ce moment lui rendre comp-

compte de l'hiſtoire que vous m'avez faite ſous le ſceau de la Confeſſion. Je vous aurois épargné ce cruel détail, s'il m'avoit été permis de le révéler. Mais en cas que vous ſoyez encore dans le ſentiment d'en faire part à un mari que vous aimez ſans réſerve, vous n'avez qu'à me donner la permiſſion d'expliquer le miſtère. Je ferai enſorte de l'éclaircir, & de le rendre de la manière dont vous me l'aurez confié.

Ma Mère m'a avoué vingt fois depuis, que ſon front s'étoit couvert d'une ſueur froide au début de ce diſcours; la fin la raſſura. Elle n'avoit pas beſoin d'affecter du trouble pour rendre la choſe plus naturelle, elle étoit dans un état à faire pitié: elle n'eut que la force de ſe jetter aux piés de Mr. *de Saint Preuil*, & de lui demander pardon de la ſuppoſition prétendue. Cette ſcène, quoique dans le faux, eut tellement les apparences de la réalité, que ſon époux en fut attendri, & la releva avec bonté en l'embraſſant. Il pouſ-

ſa même la bonne-foi au point de la diſpenſer d'un détail qui devoit la peiner. Ma Mère qui étoit entrée parfaitement dans l'eſprit de l'Abbé *Trainaſſeau*, dit à l'Eccléſiaſtique, qu'elle lui permettoit de révéler ce qu'elle lui avoit confié. L'Abbé fit à ce diſcours une inclination profonde à Mr. *de Saint Preuil*, & lui adreſſa la parole de cette manière.

Je ne prétends point, Monſieur, excuſer Madame d'une ſuppoſition coupable devant le Ciel & devant les Hommes. Les Loix ont établi des peines contre ceux qui, ſous quelque prétexte que ce ſoit, y ont recouru; & le Ciel, de ſon côté, s'en eſt réſervé la vengeance.

Je ne ferai dans l'occurrence préſente que rapporter les choſes telles qu'elles ſont, en me réſervant cependant le droit, après la fin de ce détail, de faire les repréſentations qui conviennent au caractère dont je ſuis revêtu.

Madame *de Saint Preuil*, qui n'a pas voulu ſans doute en impoſer, aſſure que s'étant apperçue que

vous ne reſſentiez pas pour elle, Monſieur, autant d'inclination qu'elle en auroit deſiré de votre part, ſe perſuada que le malheur de ne point avoir d'enfant en étoit la cauſe, & ſur ce principe elle ſe mit dans l'eſprit d'en avoir à quelque prix que ce fût: viſite de Médecins, vœux, pélérinages, tout fut mis en uſage pour parvenir à un but ſi légitime. Mais le Ciel, qui a ſes deſſeins, n'ayant pas permis qu'elle eût cette ſatisfaction pour lors, elle fit part de ſes douleurs & de ſes regrets à une femme de chambre, en qui elle avoit mis ſa confiance. Cette fille, qui a été toute ſa vie attachée à Madame, lui promit d'imaginer un moyen pour ſatisfaire à ſes deſirs ſecrets, & par une ſingularité d'évènement inouïe, elle ſe trouva bientôt elle-même dans le cas d'être de moitié des intentions d'une Maîtreſſe, qui s'étoit miſe dans celui de la faire ſervir de prétexte à des embarras réels.

Louiſon avoit donné ſa foi, & reçu celle du mari qu'elle a aujourd-

jourd'hui. Des raisons qu'il eſt inutile d expliquer ici, avoient retardé ſon mariage : une foibleſſe impardonnable lui avoit fait ſouffrir des aſſiduïtés avant le tems permis : elle ſe trouva enceinte enfin : elle ſaiſit avec empreſſement les idées de ſa Maîtreſſe : elles ſont aprouvées, on combine le tems, Madame ſe dit groſſe, en affecte les airs, uſe d'artifices adroits pour le perſuader à un mari qu'elle adore, & qu'elle veut captiver. *Louiſon* accouche à ſon terme. Le lendemain Madame ſuppoſe reſſentir des douleurs, on profite d'un jour d'abſence du mari, l'enfant eſt ſuppoſé, baptiſé ſous le nom de Monſieur, & la ſuppoſition continue à exiſter.

Cependant, au bout de quelques mois, Madame ſe trouve réellement groſſe; elle regrette, mais trop tard, le crime auquel elle s'eſt livrée : il n'eſt plus tems, elle ne peut le réparer. Comment avouer cette ſuppoſition ? comment y rémédier ? de quelles expreſſions peut-on ſe ſervir pour faire de pa-

reils

reils aveux ? n'entraînent ils pas les conſéquences les plus délitates ? On prend le parti de ſe taire, & on ſe réſerve à la mort, comme on ne fait que trop ſouvent, à ſatisfaire le Ciel & les Hommes.

Mais Dieu, qui veille ſans ceſſe ſur toutes nos actions, & qui, quand il tolère le crime, s'en réſerve la vengeance, après avoir attendu longtems qu'on le répare, appeſentit enfin ſon bras ſur le pécheur lent à ſe reconnoître. *Louiſon* tombe malade, bientôt elle eſt à l'extrémité : elle reconnoit alors le principe ſecret de ſa punition, elle en demande pardon à Dieu, s'en confeſſe, promet de le réparer. Son Confeſſeur, chargé de rémédier à l'injuſtice de cette ſuppoſition, tombe lui-même à l'extrémité : je l'aſſiſte dans ſes derniers momens, il me remet le ſoin dont il a été chargé, & je m'en acquite ſur le champ.

Voilà Monſieur, continua le trop adroit Directeur, la vérité de toutes ces choſes. Madame, qui eſt arrivée ici dans l'intention de vous

vous les déclarer, a eu ſoin d'amener cette même femme de chambre que vous avez vue auprès d'elle, afin qu'elle pût entendre la manière dont les choſes ſe ſont paſſées, & rendre témoignage à la vérité. Ce n'a pas été ſans peine qu'on a pu la réſoudre à faire cette démarche humiliante : on lui a promis un ſecret éternel, vous en ſentez les conſéquences, & je ſuis très perſuadé que vous ſerez aſſez généreux pour le lui garder, pour lui pardonner le paſſé, & pour n'en conſerver aucun reſſentiment.

L'Abbé *Trainaſſeau* finit ainſi ſa ſurprenante hiſtoire, elle fut ſuivie d'avis ſalutaires & conformes. *Louiſon* & moi nous étions dans un ſi grand étonnement, que nous ne voyions ni n'entendions. Il m'eſt arrivé vingt fois depuis, de rire jusqu'aux larmes de la figure effarée & hébétée de cette pauvre fille, qu'on deshonoroit pieuſement & par charité, pour replâtrer l'honneur ébrêché de ma Mère. *Louiſon* m'a avoué dans la ſuite, qu'elle avoit été à la veille

de

de protester de la fausseté du fait, & de dévisager l'Abbé *Trainasseau* : sa seule tendresse pour Madame *de Saint Preuil*, qu'elle perdoit par ce démenti formel, l'avoit retenue ; mais elle avoit conçu dès ce tems-là une si grande haine pour ce traître de Directeur, qu'elle m'assura qu'elle ne cesseroit jamais de le déchirer, ni de chercher les occasions de le faire repentir de ce qu'il en avoit osé imposer si hardiment dans cette étonnante occasion.

Ma Mère se trouva cependant fort heureuse, de ce que cet honnête-homme avoit bien voulu arranger cette affaire de cette façon. Mr. *de Saint Preuil* en usa avec elle dans la suite aussi-bien qu'elle auroit pu le desirer. Nous nous en retournâmes à la maison avec des réflexions bien différentes. Je commençois à ressentir toute la rigueur de mon sort. En effet, pouvoit-il être plus cruel ? Quelle chute ! *ma Princesse.* D'une fille de qualité je redevenois l'enfant de Père & de Mère nés de rien, & dans

dans la ſervitude. Je devois m'attendre à être traitée comme telle. Je paſſai la nuit qui ſuivit ce jour fatal, dans une agitation qui n'a point d'égale : mon accablement ne pouvoit être plus légitime : je concevois mille réſolutions plus terribles les unes que les autres : je ne ſavois quel parti prendre, ma deſtinée m'effrayoit.

Le Soleil étoit déjà bien haut ſur l'horiſon, que je n'avois pas encore fermé l'œil. J'allois cependant enfin m'aſſoupir, lorsque j'entendis frapper doucement à la porte de ma chambre & m'apeller par mon nom. Je reconnus la voix de ma Mère. Dans le funeſte état où je me trouvois, il ne pouvoit m'arriver rien de plus conſolant que ſa chère préſence. Je fus lui ouvrir avec précipitation. Elle avoit l'air auſſi triſte & auſſi abattu que moi. Je remarquai même des veſtiges de pleurs. Je ne doutai pas que je n'y euſſe donné occaſion.

Agnès, me dit-elle après m'avoir ordonné de me remettre dans mon

lit, vous avez pleuré, je n'en puis douter. Seroit-il poſſible que vous gémiſſiez du bonheur extrême que j'ai eu de m'être tirée d'un pas auſſi délicat que celui où j'étois engagée? Si vous m'aviez été moins chère, ſi je n'avois pas eu une confiance entière en vous, vous en aurois-je donné les preuves que vous avez reçues? Penſez-vous que vous puiſſiez vous reſſentir en aucune manière de cette ſuppoſition prétendue? Non, ma fille, je vai faire mon objet principal de vous rendre heureuſe; & ſi mon mari perſiſte dans la réſolution où je l'ai laiſſé, vous pouvez compter que les choſes demeureront dans l'état où elles ont été jusqu'ici.

A ce diſcours je me jettai au col de Madame *de Saint Preuil*, & je l'aſſurai que non ſeulement je la reſpectois aſſez tendrement pour lui ſacrifier ce que j'avois de plus cher au monde, mais encore jusqu'à ma propre vie. Elle parut contente de tout ce que je lui dis de tendre dans cette occaſion. Nous nous entretinmes enſuite de l'évène-

vènement de la veille. Elle éleva jusqu'aux Cieux l'habile & ſage Abbé *Trainaſſeau*. Je lui dois tout, ma fille, me dit-elle; il a trouvé le ſecret de calmer Mr. *de Saint Preuil*, & je ne doute pas, s'il continue à le voir, qu'il ne le mette dans les plus favorables diſpoſitions pour vous & pour moi. Nous lui devons aſſurément une viſite de reconnoiſſance, je compte bien la lui faire après la Meſſe. De votre côté, marquez-lui combien vous êtes touchée de ſes procédés obligeans; & pour l'engager à nous continuer ſon amitié, qu'il ſoit à l'avenir notre Conducteur, tant pour le Spirituel que pour le Temporel: avec un tel guide il n'eſt pas poſſible qu'on ne fourniſſe heureuſement ſa carrière, & qu'on n'arrive tranquilement à tous les divers points que l'on peut ſe propoſer.

Après ces mots, ma Mère me dit que Mr. *de Saint Preuil* ne s'étoit point encore déclaré ſur ce qui me concernoit, mais qu'elle auguroit très bien de ſa manière de

penſer à mon égard, par l'inquiétude qu'il avoit marquée pour moi depuis la connoiſſance que j'avois de mon ſort. Je fus ſenſible à cette attention d'un homme à qui, ſelon l'hiſtoire ſuppoſée, je n'appartenois plus en rien; & je me propoſai bien d'en uſer avec lui à l'avenir avec tant de reſpect & de déférence, qu'il ne ſongeroit point à m'abandonner à mon funeſte ſort.

Avant que de m'engager dans les évènemens qui vont ſuivre, il eſt eſſentiel que je m'arrête ici un moment. Mr. *de Saint Preuil* va jouer un rôle trop intéreſſant, pour que je ne le faſſe pas un peu mieux connoître : ſon portrait trouve ici ſa place, il eſt juſte de l'y tracer.

Il avoit cinquante ans, étoit grand, bien fait, & ſa phyſionomie prévenoit au dernier point en ſa faveur. Son courage déterminé, qui s'étoit fait connoître en beaucoup d'occaſions, l'avoit fait nommer Capitaine de Vaiſſeau de bonne heure. Il avoit mérité depuis, par des ſervices ſignalés, des grades plus élevés. Il étoit alors

Lieu-

Lieutenant-Général : la Cour en faiſoit un cas ſingulier : & ſans un caractère un peu brusque qui reſſentoit ſon marin, on peut dire que c'eût été un Cavalier accompli.

Il n'avoit jamais eu de paſſion pour d'autre femme que la ſienne, & en avoit été toujours très jaloux. Il aimoit généralement le Sexe par tempérament ; mais comme il eſtimoit peu les Femmes, il étoit rare qu'il s'attachât à aucune. Il trouvoit un plaiſir ſecret à les voir, mais il fuyoit leur commerce ; & lorsqu'il ſe prévenoit un peu davantage pour quelqu'une, la difficulté de ſe faire écouter & de plaîre le rebutoit. Enfin, à moins que ſes prémières inſtances n'euſſent l'effet qu'il en attendoit, il perdoit ſon prémier goût, qui s'éteignoit presqu'auſſitôt qu'il s'étoit allumé.

Encore un trait, & puis je finis. Mr. *de Saint Preuil* étoit haut, & ne pouvoit s'abaiſſer à flater : ce qu'on apelle uſage du monde & politesſe, lui ſembloit mépriſable & affecté : il vouloit qu'on fût vrai, & qu'on ne cédât point par complai-

ſance. Il mépriſoit ceux qui pour faire leur cour, toléroient les défauts des Grands qu'ils aprochoient. Il vouloit qu'on ſe ſervît des occaſions fréquentes qu'on avoit de leur parler, pour les leur faire appercevoir, & pour tâcher de les en corriger; & quand on lui repréſentoit qu'en ſuivant cette conduite, on riſquoit de perdre une faveur acquiſe avec bien des ſoins, & qu'on nuiſoit à un avancement prémédité, il répondoit qu'il étoit plus honorable de n'avoir jamais rien, que de poſſéder des richeſſes aux dépens de l'Honneur & de la Vérité. En un mot, comme il ſe connoiſſoit, il ne voyoit perſonne, il n'avoit point d'amis, & il aſſuroit que c'étoit-là le ſeul ſecret de paſſer tranquilement ſes jours.

Je reviens à préſent à ma Mère: elle me conſeilla, dès que je ſerois habillée, de paſſer dans l'appartement de Mr. *de Saint Preuil*, au ſortir duquel nous devions aller à la Meſſe & chez l'Abbé *Trainaſſeau*. Elle fut m'attendre dans le ſien. Cette viſite me couta extraordinairement.

rement. Pour la faire décemment & ſelon mon nouvel état, je demandai la robe la plus ſimple : moi qui étois accoutumée à me parer extraordinairement, je ſuprimai jusqu'aux mouches. Ce changement me couta. Quoique je fuſſe toujours la même, je ne pus me préſenter devant une glace ſans ſoupirer intérieurement de me voir ſi différente de ce que j'étois ordinairement. La remarque que ma femme de chambre fit à ce ſujet, en ſe recriant ſur ma nouvelle manière de me mettre, fut un coup de poignard qui me fut d'une ſenſibilité extrême. Elle me rapella toute la rigueur de mon ſort; & ſans un reſte de fierté qui fut plus puiſſant que ma douleur, mes larmes ſe ſeroient fait un paſſage, & l'auroient décelée.

Cette vanité, née avec nous, reprit le deſſus. Je ſortis de ma chambre ſans répondre à cette fille. Je paſſai dans l'appartement de mon Père. Je n'étois plus cette perſonne, qui perſuadée de la tendreſſe qu'on a pour elle, entroit par-tout ſans ſe faire annoncer. Je m'arrê-

tai à la porte du cabinet de Mr. *de Saint Preuil*, & demandai à un valet de chambre, avec un embarras extrême, ſi Monſieur étoit viſible, & ſi l'on pouvoit le voir ſans l'incommoder. Remarquez, s'il vous plaît, *ma Princeſſe*, que je n'oſai pas me ſervir du terme de mon Père. J'employai celui de *Monſieur*, auquel je n'étois point accoutumée. Le valet de chambre, qui ne fit apparemment aucune attention à toutes ces choſes, ſuivit ſa coutume, & ouvrit ſans me répondre. J'héſitai ſi j'entrerois, & il falut que Mr. *de Saint Preuil* dît deux fois *qui eſt-là?* pour que je me hazardaſſe à aller plus avant.

Je ſuis perſuadée que vous auriez eu pitié de moi, *ma Princeſſe*, ſi vous euſſiez été préſente à la manière dont je me préſentai. Mr. *de Saint Preuil*, qui avoit avancé la tête & qui m'avoit reconnue, me dit avec ſon ton ordinaire, qui étoit aſſez brusque, que j'entraſſe donc. Ce ton auquel je devois être accoutumée, me parut, dans la prévention où j'étois alors, un ton fait exprès pour

pour moi. J'avois médité une forte de compliment, je fus si troublée que je l'oubliai, & que je restai immobile. Mr. *de Saint Preuil* s'étoit remis à écrire, & il fut un moment sans lever la tête. Cette conduite, toute simple qu'elle étoit, avec une personne avec laquelle on n'étoit point dans l'usage de la cérémonie, m'humilia encore. Je ne doutai pas qu'elle ne fût une nouvelle preuve du peu d'égard qu'on avoit pour moi. Cette idée me fit une si forte impression, & prit un tel crédit dans mon esprit, qu'au-lieu de m'avancer, je me retournai, les larmes aux yeux, pour sortir. Je ne pouvois plus rester dans un endroit où je me persuadois qu'on me voyoit avec si peu de ménagemens.

Le bruit que je fis en m'éloignant, fit enfin lever la tête à Mr. *de Saint Preuil*. D'où vient donc que vous voulez vous en aller, ma Fille, s'écria-t-il en continuant à écrire? j'ai à vous parler; je veux achever une lettre commencée, la poste va partir, j'aurai fini dans un moment.

Ce peu de mots me rassura, &

ce nom de ma Fille me fit treſſaillir. Je compris par-là que je m'étois allarmée mal-à-propos, & je me mis auprès du feu avec bien moins d'agitation que je n'en avois eu jusques-là.

Eh bien ma chère *Agnès*, comment vous portez-vous? me dit Mr. *de Saint Preuil*, après avoir remis ſa lettre à un laquais, & ordonné qu'on ne laiſſât entrer perſonne: ne vous reſſentez-vous point de la ſurpriſe extrême qu'ont dû vous cauſer les nouvelles extraordinaires que nous aprîmes hièr? Pour moi, je vous avoue, continua-t-il ſans me donner le tems de lui répondre, que je n'en puis encore revenir. Mais qu'appercois-je? interrompit-il en me regardant fixement; vous avez les larmes aux yeux, vous me ſemblez accablée de douleur, quelle extravagance! A votre ajuſtement même je gagerois que vous prenez cette avanture à cœur, & que vous vous perſuadez des choſes qui n'auront jamais lieu. Allez, vous êtes un enfant. Eſt-il poſſible qu'avec de l'eſprit vous

nous

nous connoissiez si peu Madame *de Saint Preuil* & moi ? J'avois prié qu'on vous tranquilisât, est-ce que l'on ne l'auroit point fait ? Ecoutez, ma Fille, poursuivit-il en me prenant la main, je ne prétends point absolument que vous vous affligiez aussi inutilement, je prends plus d'intérêt en ce qui vous regarde que vous ne pourriez vous le figurer; entendez-vous bien?

Je me levai pour me jetter aux piés de Mr. *de Saint Preuil*; son discours m'avoit attendrie, & m'avoit inspiré la plus parfaite reconnoissance. Il me prévint, & m'embrassa : tranquilisez-vous, vous dis-je, continua-t-il, en m'obligeant à me rasseoir; j'ai des desseins sur vous qui ne vous rendront point malheureuse; en attendant qu'ils ayent lieu, & que je vous en aye fait part, vivez à votre ordinaire, que le domestique & le public ne puissent rien soupçonner : n'êtes-vous pas ma fille ? allez, remettez-vous, le tems fera le reste; & si vous voulez me croire, vous vous en trouverez bien.

Je me préparois à marquer à Mr. *de Saint Preuil*, combien j'étois ſenſible à ſes touchans procédés, lorſqu'on vint annoncer un Seigneur, qu'il n'étoit pas poſſible de faire attendre, & encore moins de renvoyer. C'étoit le Marquis *de Cherling:* je l'avois entrevu quelquefois dans la maiſon, ſans m'être jamais trouvée avec lui. Mr. *de Saint Preuil* ne ſouffroit pas que je viſſe perſonne, & jusqu'à ce jour aucun homme ne m'avoit parlé.

Je ſortois du cabinet de Mr. *de Saint Preuil*, quand le Marquis entra. Quoi! je ſerois aſſez malheureux, s'écria-t-il, pour interrompre un tête-à-tête auſſi aimable? Non Comte, ajouta-t-il, en adreſſant la parole à Mr. *de Saint Preuil*, & en m'empêchant poliment de paſſer, ou Mademoiſelle rentrera, ou je vous donne le bon jour. Mr. *de Saint Preuil* lui dit en ſouriant que j'étois ſa fille, que j'allois retrouver ma Mère qui ſortoit, & que s'il arrivoit jamais qu'il le ſurprît en bonne fortune, qu'il lui promettoit de tout ſon cœur de la partager avec lui. Je

Je fis une profonde révérence, & je fortis. Je remarquai que le Marquis s'étoit rangé pour me laiffer paffer, qu'il avoit paru d'une furprife extrême en aprenant que j'étois Mademoifelle *de Saint Preuil*, & qu'il m'avoit conduit des yeux. Rien n'échappe à une jeune perfonne, fur-tout quand un Cavalier eft aimable, & que fon prémier abord l'intéreffe. Je fus auffi occupée de ce que je viens de vous avouer, que des chofes importantes que je venois d'entendre, & qui, à dire le vrai, valoient bien la peine d'être un peu mieux méditées.

Ma Mère me parut fort contente du rapport que je lui fis de la manière dont fon mari m'avoit reçu, elle en tira d'heureufes conjectures, & me renouvella fes prémières affurances de bonté. Après avoir été remercier Dieu des graces qu'il venoit de nous faire, nous nous rendîmes chez l'Abbé *Trainaffeau:* on nous dit qu'une Ducheffe, dont il n'étoit pas permis de dire le nom & qui étoit fa Péni-

tente, lui avoit envoyé ſon caroſſe dès le matin, pour aller paſſer quelques jours à la campagne avec elle. Vous le voyez *Agnès*, me dit ma Mère d'un air qui ſembloit s'aplaudir de cette nouvelle; vous voyez quel eſt le Directeur que nous nous ſommes choiſies: tout ce qu'il y a de plus grand à la Cour veut l'avoir, on ſe l'arrache. Si j'euſſe été auſſi bien inſtruite alors que je le fus quelques années après, je lui aurois répondu que ce qu'on venoit de lui dire étoit un artifice ordonné par l'Abbé pour ſe rendre recommandable dans le Monde, & pour en impoſer à ſes Pénitentes. Souvent il arrivoit que le précieux Dévot étoit chez lui, dans le moment même qu'on publioit de pareilles forfanteries. Se peut-il, *ma Princeſſe*, qu'il ſe rencontre des charlatans dans tous les états!

Il s'en faloit beaucoup que j'euſſe alors une ſi mauvaiſe opinion de ce Directeur: entraînée par les ſuffrages que ma Mère lui prodiguoit ſans ceſſe, je ſortis de chez lui:

lui : à la prémière visite que nous lui fîmes, enchantée de ses façons, je ne sai si je ne l'emportai pas même quelque tems après sur ma Mère, pour la bonne opinion que j'avois de lui. Que dis-je? A peine eus-je été sa Pénitente, que je devins sa Partisane; j'en parlois nuit & jour à ma Mère, & à une jeune fille que Mr. *de Saint Preuil* avoit mis près de moi, sous prétexte de me tenir compagnie : j'en étois enchantée, *ma Princesse*, oui enchantée, vous dis-je: croiriez-vous qu'on puisse se passionner à un tel point pour un Directeur?

Environ un mois après la fatale scène dont j'ai rendu compte, & où j'avois joué un si triste personnage, ma Mère fut obligée de partir pour aller en Province, recueillir les derniers soupirs & la succession d'une Tante qui se mouroit, & dont elle étoit l'héritière. Je fus d'une affliction extrême lorsque j'apris ce voyage, j'en fis part le même jour à l'Abbé *Trainasseau*, je n'avois rien de caché pour lui. Il me demanda avec une sorte d'empres-

preſſement qui me plut, s'il étoit bien décidé que j'accompagnerois ma Mère en Province, & ſi je ne m'allarmois pas mal-à-propos? Je lui répondis, comme il étoit vrai, que Madame *de Saint Preuil* ne m'avoit point encore fait part de ſes intentions, mais qu'il étoit vraiſemblable que l on ne me laiſſeroit pas ſeule à la maiſon. Là-deſſus je me mis à pleurer. N'admirez-vous pas, Madame, cette tendreſſe déplacée? Qu'en augurez-vous? Suſpendez cependant votre jugement, je n'avois qu'une tendre amitié pour cet homme, qui avoit mille bonnes façons pour moi. Il me conſoloit dans les chagrins cruels dont j'étois quelquefois dévorée, quand je faiſois réflexion à la rigueur de mon étoile, & il ſe ſervoit pour y parvenir de diſcours ſi pathétiques & ſi ſéduiſans, que lorsque je le quitois je m'en revenois à la maiſon toute conſolée : je ne pouvois penſer que j allois être abandonnée à mes propres réflexions, ſans regreter amèrement un ſi puiſſant Conſolateur. Mon

Mon trop aimable Directeur me renvoya comme à l'ordinaire, c'eſt-à-dire fort ſatisfaite & fort tranquile. Il m'avoit promis qu'il trouveroit les moyens de me retenir à *Paris*, m'avoit recommandé de n'en rien faire connoître, en m'aſſurant que je verrois s'il méritoit ma confiance, & mes regrets de le quiter. En effet il n'eut pas plutôt parlé à ma Mère, qu'il vint voir dès le lendemain, que les choſes changérent de ton. Madame *de Saint Preuil* me dit qu'elle ne m'emmèneroit point avec elle, qu'elle m'aimoit trop pour m'expoſer à me faire oublier de Mr. *de Saint Preuil*; que dans la ſituation de mes affaires préſentes, il convenoit que je lui tinſſe une fidèle compagnie, & que je fuſſe au devant de tout ce qui pouvoit le flater. Si vous en uſiez autrement, continua-t-elle, & que j'euſſe l'imprudence de vous éloigner de lui, mon mari pourroit perdre les ſentimens favorables où il eſt pour vous: que ſait-on ſi les réflexions ne ſurviendroient point, & ſi vous

ne

ne vous appercevriez pas à votre retour de quelque fâcheux changement? Le grand moyen pour prévenir ce malheur, eſt de ſuivre de point en point mes avis; ils viennent de notre ſage Directeur, & vous le connoiſſez trop bien pour ne pas être perſuadée qu'ils n'ont été donnés que pour votre propre intérêt.

Je n'oſai laiſſer entrevoir à ma Mère la joie que je reſſentois de cette nouvelle, mais elle me fit un plaiſir infini: j'attendis avec ardeur le jour où je devois revoir l'Abbé *Trainaſſeau*, pour lui marquer combien j'étois ſenſible à la joie qu'il me procuroit: je n'étois occupée nuit & jour que de cet homme; & ce qu'il y avoit de plus ſingulier dans cette prévention extrême, c'eſt que je croyois cette façon de penſer méritoire; je n'entrevoyois en aucune manière le danger que je courois. Il ſemble que le commerce d'un Directeur vous endurciſſe le cœur, & le rende inſenſible pour les objets mêmes qui doivent le plus vous toucher. Je vis par-

partir ma Mère ſans reſſentir ce regret naturel que l'on doit avoir pour une pareille ſéparation, je ne jettai pas une larme. Etoit-il poſſible que je ne craigniſſe pas qu'elle ne me quitât peut-être pour jamais, & qu'elle ne me laiſſàt en proie à un monde de traverſes & de malheurs?

Elle ne fut pas plutôt partie, que Mr. *de Saint Preuil* eut des façons tout oppoſées à celles qu'il avoit eu auparavant pour moi. Je m'en étonnai autant que j'en fus touchée. Juſques-là il avoit continué à me traiter comme ſa fille ſans aucune cérémonie, ainſi que cela convenoit: mais à peine me trouvai-je ſeule vis-à-vis de lui, qu'il ajouta aux manières d'un tendre Père les attentions obligeantes d'un Amant. Je n'eus garde de me défier de l'artifice de ſa nouvelle conduite: je n'avois jamais vu le monde depuis l'âge de raiſon jusqu'à celui que j'avois alors (j'étois dans ma quinzième année) j'étois toujours reſtée dans la maiſon ſans compagnie, ſans livres, occupée

à

à travailler dans la chambre de ma Mère : je n'avois pas aſſez d'uſage pour méditer ſur la façon de penſer des hommes : je m'imaginois qu'ils étoient tous ſincères, & je ne m'occupois nullement du ſoin de m'en défier.

Ce que m'avoit recommandé d'ailleurs Madame *de Saint Preuil* en partant, me rendoit attentive & complaiſante pour ſon mari : je croyois faire des merveilles : je ne ſavois pas qu'en tenant cette conduite, je hâtois les malheurs ſans nombre qui étoient à la veille de m'arriver.

Il n'y avoit point de jour que Mr. *de Saint Preuil* ne me fît des préſens nouveaux. Le prémier acte d'autorité dont il avoit uſé envers moi après le départ de ma Mère, avoit été de m'obliger à quiter la ſimplicité de l'ajuſtement auquel je m'étois vouée. Il deſiroit que je fuſſe extrêmement ajuſtée, & je me parois pour lui complaîre de toutes les choſes qu'il me donnoit.

Depuis que j'avois de la gorge, j'étois dans l'habitude de la couvrir

ou

ou d'un mouchoir, ou d'une palatine. Un jour Mr. *de Saint Preuil* me fit une leçon à ce ſujet: il me dit qu'à mon âge il convenoit que je ne fuſſe pas miſe en Dévote. Loin que toutes ces obligations me peinaſſent, j'avouerai naturellement qu'elles étoient de mon goût. J'avois toujours aimé extraordinairement la parure, & je me trouvois la plus heureuſe petite perſonne du monde de pouvoir ſuivre mon inclination, ſans avoir à craindre qu'on le trouvât mauvais.

J'ai dit que Mr. *de Saint Preuil* avoit mis auprès de moi une jeune fille pour me tenir compagnie, elle s'étoit montrée ſi complaiſante & ſi douce dès les prémiers inſtans qu'elle m'avoit aprochée, que je l'avois priſe en affection, & que je n'étois jamais un moment ſans elle. J'avois demandé la permiſſion qu'elle couchât dans ma chambre; mais comme ce n'étoit pas encore aſſez pour ſatisfaire mon amitié pour elle, je l'obligeai à partager mon lit, & de cette manière nous ne nous quitions presque plus ni jour ni nuit. El-

Elle étoit de deux ans plus âgée que moi, c'étoit la fille d'un concierge d'un des châteaux de Mr. *de Saint Preuil*: elle avoit été élevée dans un Couvent à *Paris*; mais loin que le Cloître lui eût inſpiré cette décence & cette retenue ſi convenables à une fille, elle étoit ſemillante, volage, étourdie, & quelquefois un peu trop libre dans ſes paroles: cependant malgré ſes défauts que je reconnus d'abord, je ne pus m'empêcher de l'aimer & de m'y attacher. Elle avoit l'art de m'amuſer. Je ſuis née un peu triſte, & *Babet* (c'étoit le nom de cette fille) trouvoit toujours le ſecret de me diſſiper agréablement.

Un jour que Mr. *de Saint Preuil* m'avoit fait préſent d'une robe ſuperbe, & qu'il m'avoit careſſée beaucoup plus qu'à l'ordinaire, je demandai à *Babet*, lorſque nous fûmes couchées, ce qu'elle penſoit du ſoin que Mr. *de Saint Preuil* avoit de me prévenir ſur tout ce que je pouvois deſirer. J'avois mes raiſons pour lui faire cette queſ-

tion;

tion; je m'étois figuré que cette fille avoit pénétré le ſecret de ma naiſſance, & cela parce qu'il lui étoit échappé pluſieurs fois des demi-mots, qui me donnoient bien à penſer, & qui m'inquiétoient beaucoup. Elle me répondit avec l'air du monde le plus naturel, qu'il y avoit longtems qu'elle avoit deviné la raiſon des procédés agréables dont on uſoit envers moi, mais qu'elle n'avoit oſé m'en faire part, de peur que je n'en cauſaſſe à Mr. *de Saint Preui*, & qu'il ne la renvoyât chez ſon Père pour lui aprendre à ſe taire. Cette réponſe m'inſpira une véritable curioſité. Je te promets, ma chère *Babet*, lui dis-je avec vivacité, que je garderai fidèlement le ſecret, de quelque nature qu'il puiſſe être: va, tu n'as rien à craindre de moi: je ſuis naturellement diſcrette, & je mourrois plutôt que de trahir ta confiance.

Sur ce pié-là, repartit ma jeune Confidente, je ne vous cèlerai donc point mon ſentiment: tenez, Monſieur vous aime extraordinairement,

ment, & voilà la cauſe. . . . . .
Si ce n'eſt que ce ſecret que tu as à m'aprendre, répondis-je ironiquement, tu ne m'aprends rien de nouveau; je le ſai il y a longtems, j'en ſuis très flatée; & je t'aſſure que je ne ſuis point une ingrate, & que je lui rends bien le réciproque.

Babet ne répondit rien à ce diſcours, & je m'en étonnai. Je lui demandai ſi ce que je venois de lui dire, l'avoit rendue muette? Non, continua-t-elle, mais vous m'étonnez: vous dites que Monſieur vous aime, que vous l'aimez à votre tour; & vous qui dites qui m'aimez, & qui n'avez rien de caché pour moi, vous ne m'en aviez point encore fait part. Eſt-ce que tu te moques de moi? repartis-je en riant; ne voilà-t-il pas une belle confidence à faire, que la tendreſſe d'une fille pour ſon Père? eſt-ce que cela te ſurprend? Oui ſans doute, repartit *Babet* en éclatant de rire, la réponſe eſt boufonne, & j'avoue que je ne m'y attendois pas. Que ſignifie cet-

cette ſaillie, pourſuivis-je? je ne crois pas y avoir donné lieu. Ah! je vous demande pardon, ajouta ma confidente, la choſe ne peut être plus plaiſante : nous nous parlerions longtems ſur ce ton, que nous ne nous entendrions pas. Eh pourquoi cela? repris-je, inquiète de ce diſcours : n'eſt-il pas question des bontés que Mr. *de Saint Preuil* a pour moi? Eh vraiment oui, pourſuivit *Babet*; mais vous parlez de l'amour d'un Père, & je parle de celui d'un Amant.

Ce mot me fit jetter un cri d'étonnement. Que veux-tu dire, *Babet*, m'écriai-je, par ce que tu viens d'ajouter? ſerois-tu aſſez extravagante pour ſuppoſer que mon propre Père. . . . . Non, repartit froidement cette fille, je n'ai garde de donner ma créance à une pareille imagination; mais en vous diſant que Mr. *de Saint Preuil* vous aime comme un Amant aime une Maîtreſſe, je n'ai pas prétendu qu'il y eût du crime; & ſi j'en avois ſoupçonné, je me ſerois tue, & je n'aurois eu garde d'en parler.

Cette réponſe étoit trop claire pour que je ne l'entendiſſe pas : je compris que *Babet* avoit apris du mauvais côté l'hiſtoire de ma malheureuſe naiſſance, & cette conjecture me troubla. Cependant je crus devoir m'éclaircir d'un point ſi important : pour y parvenir je continuai de feindre, & cette manière me réuſſit.

Si vous m'aimiez vous-même autant que vous me le marquez, & que vous me l'avez aſſuré, lui disje, vous ne vous plaîriez pas à m'inquiéter, & à me jetter dans l'embarras. Comment voulez-vous que je vous comprenne ? eſt-ce ainſi que l'on s'explique ? Il faut apparemment que vous vous défiyez de ma diſcrétion, puisque vous ne me parlez que par des énigmes que je ne pénètre pas. Que voulez-vous dire en m'aprenant que mon Père peut m'aimer comme un Amant fait une Maîtreſſe, ſans qu'il y ait aucun crime ? Cette déciſion me paroit un peu forte, & je vous avoue qu'elle me ſurprend, & que je ne la puis digérer.

L'adroite *Babet* me tint pendant quelque tems en suspens, ensuite elle me dit que si je voulois lui promettre de ne point me fâcher, elle m'alloit avouer le mistère. Je lui en donnai ma parole. Eh bien, ajouta-t-elle, je sai que vous n'êtes pas la fille de Mr. *de Saint Preuil*, & que c'est à faux que vous en portez le nom. Et qui vous a apris une pareille histoire? interrompis-je en rougissant. Vous-même. Moi-même? repartis-je vivement. Oui vous-même, poursuivit-elle, vous parlez en dormant. Une nuit que vous vous étiez couchée avant moi, je vous entendis proférer quelques paroles; mon étonnement extrême me fit prêter l'oreille. J'avois cru d'abord que vous vouliez badiner & me jouer quelque tour, mais je ne tardai pas à reconnoître que vous jasiez de la meilleure foi du monde: vous vous plaignîtes pendant quelque tems de la rigueur de votre sort, ensuite vous vous écriâtes, Quoi! je ne suis pas la fille de Mr. *de Saint Preuil*! Quoi

ma Mère! eſt-il vrai? Eh pourquoi donc me l'avoir caché ſi longtems?

Je donnai de la meilleure foi du monde dans le piège que me tendoit la perfide *Babet*: je n'avois garde de ſoupçonner que Mr. *de Saint Preuil* eût des deſſeins ſur moi, & qu'il mît en œuvre cette jeune perſonne pour me prévenir ſur ſes deſſeins, & pour aprendre par les confidences qu'il étoit naturel que je lui fiſſe, comme à ma compagne, mille petits ſecrets de fille, qui tranſpirent rarement, & que les amies gardent ſoigneuſement. Je ne nierai pas que les ſens avoient ſur moi un peu trop d'empire, & que dans les fréquentes & dangereuſes occaſions que j'avois avec *Babet*, je ne lui euſſe laiſſé entrevoir leur puiſſance. J'en agiſſois avec elle avec la ſincérité la plus grande; nulle défiance, nul ſoupçon; je me montrois telle que j'étois, je ne me ſervois d'aucun détour.

Je me rapellai dans le moment, que *Babet* m'avoit inſtruite de ce

que je voulois abſolument ſavoir; qu'un jour une Gouvernante avertit ma Mère devant moi, que je m'agitois beaucoup en dormant, & même qu'il m'arrivoit ſouvent de parler dans mon ſommeil. Je regrettai de ne m'être pas plutôt ſouvenue de ce trait de mon enfance; il eſt à préſumer que ſi cela fût arrivé, je n'aurois eu garde de laiſſer coucher perſonne dans ma chambre, & encore moins dans mon propre lit. Je fus pendant un longtems à me reprocher mon imprudence, mais après quelques années j'apris la vérité de l'hiſtoire. Mr. *de Saint Preuil*, à qui cette jeune perſonne étoit dévouée depuis longtems, lui avoit inſinué cette ſuppoſition, pour la mettre à portée de pouvoir me parler hardiment de ſon amour. Comme je ne lui étois plus de rien depuis qu'il me croyoit un enfant ſuppoſé, il ne s'étoit point cru dans l'obligation de garder aucun ménagement avec moi. Dans cette occaſion, il croyoit au contraire m'honorer beaucoup en me choiſiſſant

pour sa Maîtresse, & il pensoit que par-là il me dédommageoit du malheur que j'avois de ne lui plus appartenir.

Dans l'ignorance où j'étois de toutes ces choses, je priai *Babet* d'être discrette, & de ne parler de sa vie de ce qu'elle venoit de me dire. Je vous le promets, dit-elle, mais à condition que vous suivrez les bons conseils que j'ai à vous donner. Eh quels sont ces conseils? repris-je, surprise de ce qu'elle s'autorisoit si vite de l'avantage qu'elle avoit sur moi, & que je semblois lui avoir confirmé. De faire quelques attentions aux bontés de Mr. *de Saint Preuil*, continua-t-elle, & de ne pas vous en rendre indigne. Je vous le promets, repris-je étourdiment, sans pénétrer ce qu'elle me vouloit dire: on en use trop bien avec moi pour que je n'en sois pas reconnoissante, je saurai le prouver dans l'occasion.

Il étoit si tard lorsque j'achevai ces mots, que je m'endormis quelques momens après. Le lendemain,

je ne m'éveillai qu'à midi. *Babet* étoit ſortie, & j'étois ſeule: j'étois prête à me lever, lorſque la porte de la chambre s'ouvrit doucement. Entrez, m'écriai-je ma chère *Babet*; vous êtes une méchante de m'avoir laiſſé dormir ſi tard. A peine achevois-je ces mots, que Mr. *de Saint Preuil* parut. Ne grondez point *Babet*, s'écria-t-il en ſouriant, elle a bien fait, je ne veux point qu'on interrompe votre repos, je prétends au contraire que tout le monde ici ſoit attentif à vous plaîre.

Je fus un peu ſurpriſe d'une viſite auſſi imprévue, & qui ne m'étoit pas ordinaire; je n'en fis cependant rien paroître. Vous êtes toujours le même, lui dis-je, mon cher *Papa*; vos bontés ne ſe laſſent jamais d'avoir lieu. Je ne ſaurois trop en avoir pour ma chère fille, reprit-il en ſe mettant dans un fauteuil à côté de mon lit, & puis tenez, voilà quelques bagatelles que je vous apporte; je ſerai enchanté ſi elles ſont de votre goût.

Quelles bagatelles, grand Dieu! m'écriai-je en ouvrant une petite boëte qui renfermoit un collier de perles & des diamans pour les oreilles. Mais puis-je recevoir, mon cher *Papa*, un tel préſent? Oui, ma chère enfant, pourſuivit Mr. *de Saint Preuil*, je ne prétends pas m'en tenir-là, & avant qu'il ſoit peu vous en conviendrez.

Qu'une jeune perſonne eſt imprudente! & à combien de risques ſon amour pour la parure ne l'expoſe-t-il pas! Ce magnifique préſent m engoua de telle ſorte, que je ne fis réflexion qu'au ſeul plaiſir de m'en parer. Voyons, dis-je à Mr. *de Saint Preuil*, en détournant à peine mes regards de deſſus les bijoux, ſi ces diamans & ce collier me ſiéront bien. Attendez, me dit-il en prenant le collier, que je vous le mette: il y a un ſecret que vous ne pouvez deviner, à moins que je ne vous l'aprenne. Il me le montra, & en effet je n en avois vu de ma vie un pareil.

Mr.

Mr. *de Saint Preuil* s'amusa beaucoup du plaisir que je ressentois. Je mis aussi les boucles d'oreilles, & il eut la complaisance de m'aller chercher un miroir de toilette, pour que je jouïsse en entier de ma satisfaction. Pendant que je m'aplaudissois, en considérant dans la glace l'heureux effet que faisoient ces pierreries, il arrangeoit ma coëffure de nuit, sous prétexte que les barbes empêchoient qu'on ne vît mes oreilles: il les avoit attachées sur ma tête; je le laissois faire, parce que je n'y entendois point de finesse. Savez-vous bien, s'écria-t-il en me regardant d'un air d'amitié que je ne lui avois jamais vu si vif, que cette parure avec votre négligé fait un contraste qui est singulier & charmant? Il vous rend adorable, continua-t-il avec un serment à la marine; mais il faudroit, pour que votre beauté parût dans tout son jour, que ce corset trop serré vous mît la gorge un peu plus à l'aise. Je n'entendois pas trop ce qu'il vouloit me dire

par-là, & je lui demandai quelle en étoit la néceſſité ? Vous allez le voir, continua-t-il en voulant me délaſſer ; je parie que vous conviendrez de mon goût pour ...... Non, mon cher *Papa*, lui répondis-je en arrêtant ſa main ; car dans ce moment je me ſentis un certain trouble, qui me fit penſer que ce badinage commençoit à devenir ſérieux ; permettez que je remette à la toilette le ſoin d'arranger ma parure. Quoi ! s'écria-t-il ſans s'arrêter, eſt-ce que vous penſeriez que je fuſſe capable ...... Non, non, repris-je d'un ton plus ferme que je n'aurois oſé l'eſpérer : mais enfin ces façons me paroiſſent extraordinaires, & juſqu'à ce que je ſache ſi elles ſont innocentes ou permiſes, je ne permettrai jamais à l'avenir que vous en ayez de pareilles avec moi.

Ce ton & l'air mutin avec leſquels je proférai ce peu de mots, arrêtérent tout court Mr. *de Saint Preuil.* Je ne croyois pas, me dit-il en me regardant triſtement, que

ma

m'a fille me traitât avec ſi peu de complaiſance : elle m'avoit accoutumé à des façons plus douces, & j'avoue que j'en ſuis pénétré : je me flatois qu'elle m'aimoit, & dans cette douce prévention je me figurois qu'elle ne s'oppoſeroit pas à des minuties qui pouvoient faire le charme de mes jours. Oui, j'aurois juré qu'elle auroit partagé les plaiſirs qu'elle m'auroit fait reſſentir, & que ſon amour, dont elle m'a mille fois aſſuré, iroit au contraire au devant de tout ce qui pourroit le charmer.

Je ne répondis rien à ce diſcours, j'étois rêveuſe, & fort embarraſſée ſur le parti que j'avois à prendre : une lueur de raiſon avoit éclairé mon ame innocente, & m'avoit fait comprendre que je n'étois pas ſage de m'expoſer comme je le faiſois. Je méditai ſur la manière dont je devois me conduire. J'étois ſeule, Mr. *de Saint Preuil* étoit brusque & entreprenant. Quand même je me fuſſe écriée, en cas qu'il eût porté les choſes trop loin, de quoi

auroient fervi ces clameurs impuiffantes, qu'à hâter le malheur dont j'étois menacée, ou peut-être à faire un éclat qui m'auroit deshonorée? Jamais on n'a été plus embarraffée affurément que je le fus alors: il n'y a perfonne à ma place qui ne l'eût été tout autant.

Je jugeai donc après une courte réflexion, qu'il n'y avoit que la douceur qui pût me tirer d'un pas fi délicat. Oui je vous aime, m'écriai-je, mon cher *Papa*, en joignant mes mains, & en le regardant timidement: mais fi je vous fuis auffi chère que vous voulez me le perfuader, ne m'obligez pas à prendre d'autres fentimens. Je viens de pénétrer par la vivacité avec laquelle vous avez voulu vous livrer à l'amitié dont vous m'honorez, que mon imprudence y a donné lieu: pardonnez-la moi en faveur de mon innocence, & ne me mettez pas au defefpoir. Si les façons que vous voulez avoir avec moi, & auxquelles je ne puis me réfoudre, font des minuties, comme vous voulez me

le perſuader, ou des conſéquences certaines d'amitié, je vous jure que dans un autre tems je ne refuſerai point de vous les accorder: mais pour le préſent, laiſſez-moi au nom de Dieu le tems de la réflexion: je ſuis d'une agitation & d'un trouble qui traverſeroient les douceurs que vous vous promettez: & s'il eſt vrai que vous ne puiſſiez les goûter ſans que je les partage, je vous avoue naturellement que ma répugnance pour ce que vous exigez, ſeroit actuellement le plus grand de mes malheurs.

Je ne ſai ſi le ton avec lequel je m'exprimai fut ſéduiſant, ou ſi le Ciel, protecteur de l'innocence, ſe déclara pour lors en ma faveur; mais à peine eus-je achevé cette prière, que Mr. *de Saint Preuil* ſe calma. Allez, me dit-il, vous êtes adorable; je ne veux devoir qu'à vous-même les biens charmans que j'envie, & qu'il me ſeroit permis de ſurprendre. Remettez-vous, chère petite, je vous promets de n'uſer jamais avec vous que de priè-

res ou d'inftances: recevez cette marque de ma confidération, comme la plus grande preuve de la tendreffe que j'ai pour vous; & fouvenez-vous bien, que fi vous pouvez parvenir à m'aimer au point de me rendre volontairement heureux, que le jour de votre condescendance fera celui de votre fortune. Oui je vous affurerai un fort fi convenable, que vous ne dépendrez plus à l'avenir que de Dieu & de vous.

Je me préparois à répondre à ce difcours obligeant, charmée de me voir délivrée du risque affreux que venoit de courir ma vertu: dans mon tranfport j'étendois les bras pour affaifonner mon remerciment d'un politique embraffement, lorsque la porte de ma chambre s'ouvrit brusquement. Un Cavalier parut tout-à-coup, & fe préfenta à nos yeux. Je le reconnus pour le Marquis *de Scherling*, qui étoit furvenu dans le cabinet de mon Père prétendu, le lendemain du jour fatal que j'avois été inftruite de mon mal-

malheureux ſort. Souvenez-vous Comte *de Saint Preuil*, s'écria-t-il en s'avançant brusquement mais en ſouriant, de la parole que vous m'avez donnée il n'y a pas longtems dans une ſemblable occaſion. En cas que vous vouliez la diſſimuler, ou que vous l'ayez oubliée, je vous la rapellerai s'il vous plaît. Vous m'avez aſſuré formellement devant Mademoiſelle, ou Madame, tout comme il vous plaîra, que s'il arrivoit que je vous ſurpriſſe jamais en bonne fortune, vous conſentiriez de grand cœur que je la partageaſſe avec vous. Je vous prends ſur le fait, il n'y a pas à biaiſer. Je ſuis en droit, comme vous le voyez, de vous ſommer de votre promeſſe: je ſai que vous avez une parole, & que vous ſavez la tenir, cela me ſuffit pour être tranquile........

Mais d'où vient donc ce trouble & cet embarras? continua-t-il en nous regardant malignement l'un & l'autre: vous voilà pétrifiés: y auroit-il eu de l'indiſcrétion dans

mon

mon fait? ferois-je entré trop tôt? parlez: ſi j'avois à me le reprocher, je ne me le pardonnerois de mes jours.

Fin de la prémière Partie.

M E-

MEMOIRES
D'UNE
FILLE DE QUALITÉ
Qui ne s'eſt point retirée du Monde.

SECONDE PARTIE.

IL eſt aiſé de penſer que l'apparition imprévue du Marquis *de Scherling*, & ce diſcours, nous jettérent Mr. *de Saint Preuil* & moi dans le plus terrible embarras : il n'étoit pas facile de s'en tirer. Rapellez-vous, *ma Princeſſe*, le dérangement qui devoit être en ma perſonne, & ce que l'on en devoit penſer. Mon deshabil-

lé de nuit n'étoit pas ſeulement en deſordre : ma coëffure, mon lit, ma parure bizarre, tout parloit contre nous, & devoit fortifier les conjectures les plus outrées. Quelle apparence qu'un Père eût occaſionné ce coup-d'œil ſuſpect? Il y auroit eu bien à dire ſur toutes ces choſes ; mais Mr. *de Saint Preuil* étoit trop habile pour ne pas prendre dans cette occaſion délicate le parti le plus ſûr : il avoit toute ſa vie eu une préſence d'eſprit admirable ; il fut aſſez heureux pour qu'elle ne lui manquât point dans cette occaſion ſuſpecte.

Si je vous connoiſſois moins que je ne le fais, Marquis, reprit mon prétendu Père, en le regardant avec cet air de confiance qui prévient, je n'aurois garde de vous répondre, & encore moins de vous expliquer ce qui donne lieu au tête-à-tête que vous ſuppoſez, & qui a des cauſes bien différentes de celles que vous penſez : mais vous fûtes de tout tems mon ami, & je ne veux rien vous diſſimuler. Je ſuis mécontent de ma fille, & cela bien

bien légitimement: je n'ai qu'elle, je l'aime, & j'avois cru avoir lieu de l'aimer: mais au-lieu de ſonger à ſoutenir ma vieilleſſe prochaine, elle tente de me quiter, elle veut être Religieuſe: enfin point de naturel pour ſon Père & pour ſa Mère: voilà mes chagrins, voilà notre diſcuſſion. Depuis que cet entêtement lui dure, il n'y a rien que je n'aye fait pour lui ôter de la tête un projet qui me déplaît autant qu'il eſt déraiſonnable: habits, parures, ſpectacles, tout a été employé pour le faire évanouïr, & pour le diſſiper: vous voyez encore à ſon col, des preuves de la manière dont je la préviens ſur tout ce qui peut la flater. Elle a toujours aimé les bijoux, je lui achette un collier de mille écus, je lui donne des boucles de dix mille francs: elle ne ſe ſoucie plus de rien: ce n'eſt que par une complaiſance affectée qu'elle a pu prendre ſur elle de s'en parer du-moins un moment à mes yeux. J'eſpéroisqu'après avoir connu l'heureux effet que font ces pierreries ſur elle, un peu de vanité

eût fait évanouïr ces idées de Cloître qui m'affligent : mais, Marquis, point de tendresse pour les siens. Je vous le répète, elle veut les abandonner inhumainement ; les raisonnemens les plus capables de la toucher, ont été inutilement employés. Savez-vous ce qu'on répond? Qu'on nous aime tendrement, qu'on nous respecte: mais on pallie son mauvais cœur par les intérêts de Dieu : les Maximes Chrétiennes sont exaltées : elle se défend, en disant que la voix du Ciel est préférable à celle de la Nature, & que tout doit céder à ce sentiment. Lorsque vous êtes entré, ajouta tristement Mr. *de Saint Preuil*, elle redoubloit ses instances pour me porter à entrer dans ses vues : mais qu'elle ne l'espère pas, c'est une ingrate qui me met le poignard dans le sein : qu'elle devienne tout ce qu'elle voudra, je ne m'en mêle plus, je l'abandonne à son mauvais cœur & à son sort fatal. Le Ciel qu'elle fait servir de prétexte à son peu d'amitié, me vengera, & la punira

tôt

tôt ou tard de la desobéïssance formelle qu'elle apporte à des desirs que la Nature & la Reconnoissance rendent respectables ; & lui fera connoître que le prémier des devoirs d'une Fille bien née, est celui de la soumission qu'elle doit à ses Parens.

Mr. *de Saint Preuil* sortit après avoir proferé ces mots d'un air si chagrin & si pénétré, que le Marquis *de Scberling* donna dans le piège, & fut la dupe de l'avanture. Pour moi j'étois dans une surprise si grande de la manière adroite dont mon prétendu Père s'étoit tiré d'affaire, que je restai immobile, & comme une personne à qui l'usage de la parole est ôté. La seule faculté de voir me restoit: Mr. *de Scberling* me parut affligé: son air étoit pensif & incertain: il sembloit qu'il voulût suivre Mr. *de Saint Preuil*, il avoit même fait deux pas vers la porte, mais il s'étoit arrêté tout court. Il me considéroit avec beaucoup d'attention: il paroissoit qu'une puissance inté-

rieu-

rieure & fecrette le retenoit, & qu'elle agiffoit en ma faveur.

Un grand foupir qui m'échappa, fit changer la fcène: de vous dire ce qui avoit donné lieu à ce foupir, c'eft ce qu'il me feroit affez difficile de détailler. Je pourrois conjecturer que le danger auquel j'avois été expofée, en avoit été le principe; mais il y a des fituations où à force de fentir on ne fent rien. Quelquefois auffi ces mouvemens qui femblent tirer leur origine de la douleur réfléchie d'une ame accablée, ne la tirent que d'une refpiration trop longtems retenue. Cela ne m'étonne pas, nous tenons fi fort à la matière, que nous donnons fouvent à l'efprit, ce qui eft rélatif au corps. Il y a longtems que cette queftion a été agitée, on l'agite encore tous les jours, & il n'eft pas venu à ma connoiffance qu'elle ait été encore parfaitement décidée.

Le foupir dont je viens de parler, donna lieu à un entretien affez intéreffant. Le Marquis *de Scherling*, pleinement perfuadé que je voulois

me

me faire Religieuse, employa toute son éloquence pour me porter à changer de résolution. Je ne vous retracerai point, *ma Princesse*, le portrait qu'il me fit du Cloître, & de la manière dont on y vit: ce seroit employer un tems assez mal-à-propos. D'ailleurs, qui le connoit mieux que vous? Il me suffira de vous dire, qu'il m'en peignit l'ennui avec des couleurs si vives & si propres à m'en inspirer le dégoût, que depuis ce quart-d'heure j'en ai eu toujours un grand éloignement.

Lorsque le Marquis se fut retiré, je fis de sérieuses réflexions à ce qui m'étoit arrivé avec Mr. *de Saint Preuil.* Quelle que fût mon ignorance pour le mal, je concevois bien que ses desseins avoient un objet qui n'étoit pas convenable, & que je ne pouvois avoir des complaisances pour lui sans manquer à la décence. Une pareille idée m'allarma: je pensai que dans le doute où j'étois de la manière dont je devois me conduire, il étoit prudent de me consulter, afin

fin de ne pas m'engager mal-à-propos. Quand ma Mère eût été à *Paris*, je n'aurois pas manqué de faire confidence de mes embarras à mon cher Directeur; je lui étois trop attachée, ma vénération pour lui étoit trop grande, pour lui faire aucun mistère de mes embarras. La seule pensée de recourir à un guide que je croyois si sage, me rassuroit; & dès que je fus en état de sortir, je pris le chemin de chez lui avec tout l'empressement d'une fille qui vole à tout ce qui l'intéresse le plus.

Il étoit enfermé dans son cabinet avec une femme, qu'on me supposa de la prémière considération, comme on faisoit ordinairement: mais recommandée comme je l'étois à la porte, on n'eut garde de me renvoyer: on me fit passer dans la chambre de l'Abbé *Trainasseau*, en me promettant de m'avertir dès qu'il seroit libre de me parler.

Je me jettai dans un fauteuil, & je parcourus d'un air distrait les objets qui m'environnoient: mes

yeux

yeux s'arrêtérent par hazard ſur une table, où je trouvai un Livre fort proprement relié : l'ennui ou la curioſité me portérent à l'ouvrir ; il en tomba une lettre que je ramaſſai : je fus incertaine ſi je lirois ce papier ou non ; l'écriture en étoit de femme, & j'en fus bien tentée ; je réſiſtai quelques inſtans : je ſavois qu'il y avoit de l'indiscrétion à ſurprendre des ſecrets qui ne me regardoient point ; cependant, après avoir bien combattu, la curioſité fut la plus forte ; j'ouvris la lettre, & j'y trouvai ces mots.

BILLET.

Je ne ſuis point encore convaincue, mon cher Directeur : il s'élève dans mon ame des ſcrupules que toute la force de vos raiſonnemens n'a pu détruire encore. Venez, eſſayez de les bannir entièrement de mon ame. Je ne vous cacherai point que je voudrois que vous y puſſiez parvenir ...... Mais comment ? il me paroit bien difficile de concilier vos vérités avec le préjugé où

je ſuis élevée : vous m'aſſurez qu'il n'y a que les perſonnes que vous diſtinguez, à qui vous faſſiez part de vos lumières : je me flate d'être de ce nombre, & que vous ne m'éclairerez pas à-demi. J'ai mille queſtions à vous faire, préparez-vous à les réſoudre : je vous attends à diner, j'aurai ſoin d'écarter les fâcheux, & d'empêcher que nous ne ſoyons interrompus, comme nous l'avons été la dernière fois. Ce Lundi......

Je r'ouvre ma lettre : mon Mari, qui devoit diner aujourd'hui avec le Préſident de...... vient de rentrer, & paſſe la journée avec moi : je vous remets à demain, n'y manquez pas au moins, je ne vous le pardonnerois jamais.

La lecture de cette lettre m'impoſa : j'avois une idée bien avantageuſe de l'Abbé *Trainaſſeau*, mais elle n'étoit rien en comparaiſon de ce que je me le figurai alors ; je ne doutai pas qu'il ne fût le plus habile de tous les hommes, puisqu'il devenoit l'arbitre des difficultés les plus épineuſes. Je jugeai au ſtile de

de la lettre, que la perſonne qui l'écrivoit étoit une femme d'une grande qualité; & aux précautions qu'elle aportoit pour jouïr de ſon Directeur, que l'entretien de cet Eccléſiaſtique devoit avoir de grands attraits, puiſqu'il intéresſoit au point d'en écarter tout ce qui pouvoit le diſtraire. Dans cet eſprit, je me trouvai bien heureuſe qu'un homme de cette importance voulût bien m'accorder quelques quarts-d'heure : remplie de nouvelles préventions, il n'eſt pas ſurprenant que j'aportaſſe des ſoins pour mériter qu'il me diſtinguât de la foule de tant de Pénitentes que ſon mérite lui attiroit.

Que le préjugé eſt admirable! je n'avois vu jusques-là dans l'Abbé *Trainaſſeau*, qu'un Directeur ordinaire, qu'on reſpecte & qu'on aime ſi vous le voulez, parce qu'il eſt l'arbitre de notre ſalut : mais quand il entra dans ſon cabinet, je le vis avec d'autres yeux : je lui trouvai un air noble, majeſtueux même; & mon heureuſe prévention le détailla avec les avantages les

plus diſtingués. La douceur avec laquelle il m'aborda, me fit un plaiſir que je ne puis bien définir: j'oubliai presque le ſujet important qui m'amenoit, pour lui marquer la joie que je reſſentois de le voir. Il me prévint, en me demandant ſi j'avois des nouvelles de Madame *de Saint Preuil.* Cette queſtion me remit, & réveilla mes inquiétudes & ma douleur. Je lui dis que depuis ſon départ, je n'avois eu qu'une fois de ſes lettres, mais que ce n'étoit pas-là le plus triſte de mes ſoins. Ce début occaſionna les queſtions les plus empreſſées. Avant que de me laiſſer entrer en matière, l'Abbé *Trainaſſeau* fit fermer ſa porte, me fit mettre dans un fauteuil, & s'aſſit à côté de moi d'un air qui annonçoit l intérêt qu'il alloit prendre aux confidences que j'étois prête à lui faire. Rien n'engage davantage à parler à cœur ouvert, que de ſemblables façons : je déduiſis toutes les manières que Mr. *de Saint Preuil* avoit eu avec moi depuis le départ de ma Mère ; & après l'avoir préparé à la dernière

re fcène que j'ai raportée, j'en fis le détail, fans en omettre aucune circonftance. Je lui demandai après avoir terminé mon récit, fi je m'étois bien conduite, & comment je devois me gouverner à l'avenir?

Je débitai toutes ces chofes avec tant de volubilité, que je ne fis aucune attention à l'air dont elles furent écoutées; mais quand j'eus fini de parler, mes yeux s'arrêtérent fur les fiens: il les avoit baiffés à terre, & comme un homme qui médite profondément. Je jugeai que la confidence que je venois de faire, étoit d'une extrême conféquence, puisqu'elle faifoit une impreffion auffi férieufe: je tremblai que ma conduite eût déplu à mon Directeur: j'allois fans plus aprofondir, lui en faire des excufes, lorsqu'il leva enfin les yeux fur moi, & puis il fit un profond foupir. O Ciel! s'écria-t-il, l'ai-je bien entendu? fe peut-il qu'une Pénitente qui m'eft chère, foit expofée à de pareils dangers? Oui, ma Fille, me dit-il, en me prenant

la main & en me la ferrant avec un air pénétré, votre falut court les plus grands risques : vous êtes fur le bord du précipice, il ne faut qu'un pas pour que vous y tombiez: il n'y a que Dieu & fes Miniftres qui puiffent vous en tirer : fi vous avez de la confiance en mes confeils, peut-être y pourrons-nous parvenir.

Je tremblai de ce que l'Abbé *Trainaffeau* venoit de me dire, & je lui proteftai d'un air foumis, que j'étois prête à fuivre aveuglément la conduite qu'il voudroit bien me prefcrire. Voilà qui eft bien, me dit-il d'un air fatisfait ; commençons donc à entrer en matière, & fur-tout que la fauffe honte ne vous faffe rien cacher. Je vai vous interroger, il faut me répondre avec toute la franchife dont vous êtes capable. J'ai compris une partie de ce que vous m'avez raporté, mais votre émotion m'a fait perdre mille petites circonftances effentielles : il faut les rapeller, entrer dans le détail le plus exact, &, s'il étoit poffible, rapeller même les atti-

attitudes diverſes de la triſte conférence dont il eſt queſtion : il faut tout examiner, & tout ſuivre. Sachez que rien n'eſt plus délicat qu'une pareille matière ; en un mot un geſte, un coup d'œil, eſt capable de m'inſtuire ; il ne faut rien négliger de ce qui peut ſervir à m'éclairer.

J'entrai parfaitement dans l'eſprit de l'Abbé *Trainaſſeau*, je lui répétai ce que je venois de lui raporter, avec beaucoup plus de ſoin que je ne l'avois fait : à chaque inſtant il m'arrêtoit & m'interrompoit par ſes queſtions. Que penſiez-vous, me dit-il lorsque je fus à l'article du corſet, que Mr. *de Saint Preuil* vouloit deſſerrer ? n'aviez-vous aucune idée ? ne reſſentiez-vous aucun trouble alors ? remarquâtes-vous ſi cet homme imprudent arrêtoit ſes yeux ſur votre ſein ? ne fûtes-vous pas émue en vous apercevant du plaiſir qu'il avoit à le voir ? Comme mes idées n'avoient point été jusques-là, je lui dis que je n'avois été occupée que du ſoin de me délivrer d'un

tête-à-tête que ma ſageſſe redoutoit. Tant mieux, me dit-il, ſur ce pié-là il n'y a point encore de mal, & je n'aurai rien à vous reprocher. Mais il faut prévenir de nouvelles tentatives, & ſuivre de point en point ce que je vai vous preſcrire, ſans quoi ne comptez plus ſur votre Directeur, je vous abandonnerois à vos périls ; & quelque grande que ſoit l'amitié que je vous porte, vous me perdriez abſolument, il n'y auroit plus à en revenir, je ne voudrois jamais entendre parler de vous.

Ces mots furent prononcés avec un air qui m'effraya. Décidez, lui dis-je, Monſieur, décidez de mon ſort : hélas ! je ſerois perdue ſi vous retiriez vos bontés ! Mes larmes accompagnérent ces mots. Remettez-vous, me dit-il, ma Fille ; dès que vous êtes dans la réſolution de vous abandonner à mes conſeils & de vous y conformer de point en point, je me ferai un principe d'honneur & d'amitié de ne vous pas perdre de vue. Oui, vous deviendrez ma Pénitente la plus chérie, & je porterai mes attentions

à tout ce qu'il y a de plus poſitif, pour que vous ne bronchiez pas dans les ſentiers délicats de l'honneur. Je vous ſervirai de guide, & je ne vous abandonnerai jamais.

Je remerciai avec tranſport mon aimable Directeur, & je lui demandai avec une vive impatience, ce que je devois faire pour éviter les malheurs dont j'étois menacée. Il me remit au lendemain: il faut que j'aye le tems, me dit-il, de faire quelques réflexions à ce ſujet: jusqu'à ce moment tenez-vous ſur vos gardes; & s'il arrivoit qu'on voulût entreprendre ſur votre vertu, échappez-vous, & ſans prononcer jamais mon nom, venez me trouver, je vous mettrai à couvert des ſuites de votre fuite, & de tous les évènemens qui en pourroient arriver.

Après cet avis que je regardai comme un oracle, je pris congé de l'Abbé *Trainaſſeau*, & je revins au logis. Mr. *de Saint Preuil*, qui n'étoit pas ſorti, me demanda avec ſon air de bonté ordinaire, d'où je venois, & pourquoi j'avois été ſi longtems dehors? Il étoit plus

que l'heure du diner: je le payai de la prémière défaite qui me vint dans l'esprit, & je me mis à table sans qu'il en fût question davantage.

Après le diner, lorsque nous fumes seuls, Mr. *de Saint Preuil* voulut me remettre sur l'entretien du matin, il débuta par me louer de ma beauté. Je voulus d'abord me retirer, pour éviter ce qui en pouvoit arriver; mais il me prit par la main, & m'obligea à m'asseoir. Vous êtes bien sérieuse aujourd'hui, me dit-il, vous n'êtes point accoutumée à de semblables procédés. Est-ce vous fâcher, que de vous répéter ce qu'on vous a dit tant de fois? Eh bien, n'en parlons plus: demeurez, nous nous entretiendrons de choses plus sérieuses & plus importantes. Il y a déjà quelque tems que mon dessein est de m'expliquer, convenons de nos faits, cette conférence va décider de votre repos & du mien.

J aurois voulu pour toutes choses au monde, ne pas être exposée à ce terrible moment, & je fus mauvais gré intérieurement à l'Abbé

Trai-

Trainaſſeau de ne l'avoir pas prévu. Je tremblois, j'étois accoutumée à plier ſous les volontés d'un homme que j'avois toujours regardé comme mon Père. Il étoit brusque, & n'étoit pas accoutumé, comme je l'ai dit autre part, à filer le parfait amour. La criſe étoit délicate, & il n'étoit pas facile de s'en tirer. Je crus comme la prémière fois, que le parti de la douceur & de la feinte étoit le plus raiſonnable, & je réſolus de l'employer.

J'eus raiſon d'avoir pris ce parti : je ne ſai ſi le tempérament agiſſoit, ou ſi la chaleur du repas tranſportoit Mr. *de Saint Preuil*; mais il débuta par les diſcours les plus clairs & les plus capables de m'allarmer. Il ne fit aucune façon pour me propoſer d'être ſon amie, les termes furent à peine ménagés, un oui ou un non devoit décider: pas un moment pour ſe reconnoître, il faloit choiſir ou de ſon cœur ou du Couvent. Rien de plus libre que le ſentiment, me dit-il; ſi je vous plais, touchez-là; je vous

donne quatre mille livres de rente, & de ce pas nous allons faire dreſſer le contrat. Si le cœur ne vous dit rien pour moi, il faut nous ſéparer dès aujourd'hui, votre vue ne ſerviroit qu'à abréger mes jours, & par ma foi je ſuis trop vieux, & la vie eſt trop courte, pour la paſſer à deſirer vainement. Voyez donc, me dit il en ſe levant, l'indéciſion ici ſeroit vaine; partons; faut-il aller chez le Notaire, ou vous conduire au Couvent?

L'alternative n'étoit pas équivoque; je connoiſſois trop Mr. *de Saint Preuil* pour me flater; ſon mot étoit dit, & il étoit irrévocable. Je vous ai peint mon averſion pour le Cloître. L'alternative étoit affreuſe. Je me reſſouvins que mon Directeur m'avoit recommandé de m'échapper, en cas que ma vertu courût le moindre péril : je réſolus de n'y pas manquer, ſi je pouvois en trouver l'occaſion. Dans cet eſprit je lui dis que j'allois me préparer à le ſuivre. J'eſpérois m'évader ſous ce prétexte; mais ſoit qu'il ſoupçonnât mon deſſein, ou qu'il ne

voulût

voulût pas me laiſſer le tems de faire aucune réflexion, il me dit que j'étois plus ajuſtée qu'il n'étoit beſoin pour aller chez un Notaire, & il me préſenta la main. Il avoit ſans doute donné ſes ordres, le coup étoit prémédité: nous trouvâmes le caroſſe au bas de l'eſcalier, & j'y montai avec une inquiétude que je ne puis bien définir.

Nous fumes deſcendre chez un Notaire célèbre, on nous introduiſit dans ſon cabinet: je jugeai à la manière familière dont Mr. *de Saint Preuil* fut reçu, que ce n'étoit pas la prémière viſite qu'il faiſoit dans cette maiſon. Mr. *Bourſier* (c'étoit le nom du Notaire) me donna un coup d'œil, auquel je ne fis pas réflexion alors, mais dans la ſuite il ſe préſenta à mon imagination avec toute ſa malignité: toutes les fois que j'y penſe encore, j'en ſuis honteuſe. Croiriez-vous que la reminiſcence après un ſi longtems fût capable de faire d'auſſi fortes impreſſions?

Après un mot dit à l'oreille, Mr. *de Saint Preuil* revint me trou-

ver ; j'étois fort rêveuſe, aſſiſe dans un fauteuil auprès du feu. Vous répentiriez-vous déjà, me dit-il, de votre complaiſance? j'en ſerois au deſespoir pour l'amour de vous. Je ne ſai pas trop ce que je lui répondis, mais il fut ſatisfait. Dans l'idée que j'avois de m'échapper, je me perſuadai que je ne pouvois être trop complaiſante & trop me contraindre. Il s'agiſſoit de profiter de l'inſtant que j'étois chez le Notaire, ou de risquer les derniers évènemens.

Le contrat ne fut pas long à dreſſer, on en fit la lecture avant que de le faire ſigner : il étoit à mon nom de baptême, ſans aucune qualité ; & mon domicile étoit marqué dans la Rue *Saint Dominique*, Paroiſſe *Saint Sulpice*. Tout cela me ſurprit infiniment.

Je n'avois plus qu'un inſtant pour prendre mon parti. Mr. *de Saint Preuil* avoit déjà fait ſes adieux au Notaire, je me croyois perdue ; mais le Ciel qui ne nous abandonne jamais, permit que le caroſſe d'un Duc arrêtât à la porte,

te, & obligeât celui de Mr. *de Saint Preuil* à reculer de quelques pas. Je profitai de l'occasion qui se présentoit si naturellement. Mr. *de Saint Preuil* fut obligé de faire quelques cérémonies au Seigneur qui survenoit. Pendant ce tems, sous prétexte de vouloir monter dans ce carosse qui nous avoit menés, je traversai la rue, le *Palais Royal* étoit à quatre pas, & je m'y jettai, bien résolue de monter le prémier escalier, & d'entrer dans le prémier appartement qui s'offriroit à mes yeux. Mon entreprise me réussit. Le Duc de . . . . ., qui ne finit point quand il a entamé une conversation, s'empara de Mr. *de Saint Preuil*, & me donna le tems de m'éloigner. J'en profitai, j'envoyai chercher un fiacre, je traversai le Jardin du *Palais Royal*, je me jettai dans la voiture, & j'arrivai enfin avec une émotion difficile à exprimer chez l'Abbé *Trainasseau*, que ma visite étonna autant qu'il en fut satisfait lorsqu'il en eut apris le sujet.

Ho çà, me dit-il, ma Fille, dès

dès que je lui eus rendu compte de ce qui venoit de ſe paſſer; il s'agit à préſent de vous aprendre ce que j'ai fait pour vous, afin de vous arracher aux malheurs qui vous menacent. Je vous ai fait meubler un appartement au Faux-bourg *Saint Honoré*, où vous ſerez à l'abri des recherches que va ſurement faire faire Mr. *de Saint Preuil*: je me ſuis dit votre Oncle, pour ôter tout lieu à la malignité humaine de s'exercer ſur les viſites que je vous ferai deux ou trois fois par ſemaine: ſouvenez-vous bien que vous arrivez de Province, & que vous trouvant orpheline vous êtes venue vous jetter dans les bras de votre Oncle, pour qu'il eût pitié de votre triſte ſituation, & qu'il prît ſoin de vous. Vous ajouterez que ma délicateſſe n'a pu ſe réſoudre à vous recueillir chez moi, comme cela paroiſſoit naturel, dans la crainte d'être diſtrait de mes pieux devoirs. Voilà votre hiſtoire. Il eſt permis d'altérer la vérité, lorsque l'on n'a pour but que de bonnes fins. Pour

votre manière de vivre elle ſera bien ſimple & bien heureuſe. Je vous ai choiſi pour vous ſervir, & pour que vous ſoyez à l'abri de ce qu'on pourroit dire, une ſainte femme que je connois depuis longtems, & qui eſt dans la miſère. Vous aurez de la conſidération pour elle, parce que j'en ai beaucoup moi-même pour cette femme. Vous vous occuperez de petits ouvrages, qui ſerviront autant à vous amuſer, qu'à détourner la tentation. Vous ne manquerez pas un jour ſans aller à la Meſſe, & vous ne ſortirez point le reſte de la journée. Pour les aiſances de la vie, il ne vous manquera rien; & à l'égard de votre ſanctification, j'en prendrai ſoin moi-même, & avec la grace du Ciel je ne deſeſpère pas qu'avant deux ans, je ne vous aye mis au point d'être parfaitement heureuſe dans cette vie, & de n'avoir rien à redouter de l'autre. Vous ſerez ma Fille chérie, & je ferai mon bonheur de faire votre félicité.

Ces arrangemens me parurent ſi doux,

doux, que j'en marquai avec transport ma reconnoiſſance. L'Abbé *Trainaſſeau* parut ſe complaîre à ma ſenſibilité. Après avoir raiſonné encore quelques momens ſur toutes ces choſes, je lui demandai s'il n'étoit pas néceſſaire d'en écrire à ma Mère, afin qu'elle pourvût à ma ſubſiſtance? Il me répondit que c'étoit ſon affaire, qu'il n'avoit garde d'y manquer, & que dès le lendemain il l'inſtruiroit de tout ce qui m'étoit arrivé. Cette promeſſe me tranquiliſa, auſſi bien que celle qu'il me donna d'empêcher que je ne retombaſſe jamais entre les mains de Mr. *de Saint Preuil.* Afin de me raſſurer même entièrement ſur ce chapitre, il me dit que jusqu'à ce que les recherches qu'il devoit naturellement faire fuſſent paſſées, je ne ſortirois point du tout de chez moi; & pour m'ôter toute inquiétude à ce ſujet, il ajouta qu'il me feroit écrire des lettres d'une ville éloignée, qu'il enverroit à un de ſes amis, afin qu'on les mît là à la poſte, & qu'elles paruſſent arri-

ver

ver de Province. Par ces lettres je juſtifierois ma fuite à ma Mère & à Mr. *de Saint Preuil*, comme une démarche occaſionnée par les perſécutions que j'avois eſſuyées. On vous croira fort éloignée, me dit l'Abbé *Trainaſſeau*, & on prendra ſon parti. Rien n'étoit mieux imaginé, & j'en fis encore mes remercimens à mon cher Directeur.

Vous ne ſauriez croire, *ma Princeſſe*, combien cet homme étoit ſéduiſant. La manière dont il loua la démarche que je venois de faire, flata de telle manière mon petit amour-propre, que je ne reſſentis aucune de ces inquiétudes, dont on ne peut s'empêcher d'être agitée, lorsqu'on a pris de ces partis extrêmes. Je me trouvai au contraire à mon aiſe, & ce changement qui auroit dû me troubler, n'eut pour moi que celui d'une nouveauté agréable. Il eſt vrai que ce qui en étoit le principe, paroiſſoit ſi convenable, que cela ne contribuoit pas peu ſans doute à cette tranquilité d'ame, que la vertu

don-

donne toujours, quand elle ſe ſoutient comme elle le doit.

L'Abbé *Trainaſſeau* me laiſſa ſeule un moment, pour envoyer chercher cette femme dont il m'avoit parlé. Vous n'avez pas eu le tems, me dit-il en rentrant, de prendre votre linge, & tout ce qui concerne votre ajuſtement : il faut y pourvoir, ajouta-t-il en ouvrant ſon bureau, voilà vingt louis pour le néceſſaire & pour votre dépenſe journalière. Je ne vous preſcris rien ſur l'emploi de cet argent, je vous en laiſſe entièrement la maîtreſſe ; quand il ſera dépenſé, nous verrons à vous en trouver d'autre. Rien n'étoit plus engageant que ces procédés, & ils me touchérent infiniment. J'aſſurai cet homme qui me parut alors ſi aimable, qu'il auroit lieu d'être content de ſa confiance, & que j'en uſerois dans cette occaſion comme je le devois. Pour lui donner meilleure opinion de moi, je l'aſſurai que j'avois été élevée dans une grande économie, & qu'il ne feroit pas longtems ſans s'en appercevoir.

Il me loua encore de cette bonne qualité, en me disant qu'après la sagesse, c'étoit dans une fille celle qu'il estimoit le plus.

J'écoutois mon cher Directeur comme un Oracle; tout ce qu'il disoit avoit une certaine grace qui entraînoit, & qui vous attachoit à lui; jusqu'au son de sa voix avoit un charme auquel on ne pouvoit résister; son langage étoit aussi pur que poli. Je faisois réflexion en moi-même au bonheur d'être tombée entre les mains d'un homme si sage; mais il passa bientôt à un article qui m'émut, & qui me fit bien de la peine. Il eut beau s'y prendre avec toute l'adresse possible, je ne fus pas pour cette fois intérieurement de son sentiment.

En parlant des dangers que court une jeune personne qui ne connoit pas les hommes, & qui n'a pas assez d'usage du commerce de la vie pour se défier de leurs desseins secrets, il me dit qu'il m'entretiendroit plus au long là-dessus une autre fois; que le sujet étoit inépuisable, & qu'il

qu'il feroit l'objet principal de fes prémières vifites ; mais que pour lors fa prévoyance devoit aller au devant d'un malheur qui pouvoit m'arriver à chaque inftant. Cette ville eft remplie de filoux, ajouta-t-il, & de gens qui épient à toutes les minutes du jour les occafions de furprendre ceux qui ignorent leur adreffe & leur fubtilité. Vous avez au col un collier, & des diamans aux oreilles, dont l'appas pourroit vous faire courir quelque péril. Je vous confeille, ma Fille, de les ôter, de les mettre dans votre poche, ou de me les confier, je vous les garderai. Je baiffai les yeux, j'étois fort attachée à mes pierreries, & je fentois une répugnance extrême à m'en deffaifir. Mon Directeur s'apperçut de mon embarras, & en pénétra la raifon. Il m'en fit des reproches fans aigreur, mais qui me touchérent. Je fus honteufe d'avoir laiffé entrevoir mon attachement pour ces bijoux, fans lui donner le tems de continuer la morale qu'il me débitoit fur le déta-

tachement que je devois avoir des choſes humaines. Je me dépouillai de mes diamans, en lui demandant mille pardons de la foibleſſe que je venois de lui montrer. Afin de lui donner des preuves de ma ſoumiſſion à ſes conſeils, je lui remis encore pour plus de dix mille francs de pierreries que j'avois dans ma poche. L'idée que j'avois eu de m'échapper de chez Mr. *de Saint Preuil*, ſelon le conſeil de l'Abbé *Trainaſſeau*, m'avoit fait prendre la précaution, en rentrant, de me charger de tout ce que j'avois. Je n'avois pas oublié les mille écus que ma Mère m'avoit donnés, qui étoient en or dans une bourſe, mais je ne m'en ſouvins pas. Le Ciel permit ſans doute cet oubli, pour qu'ils me ſerviſſent dans une occaſion qui ſera décrite en ſon lieu. Mon Directeur loua beaucoup ma docilité, enſuite il revint aux diamans. Pour m'ôter toute inquiétude à ce ſujet, il me dit que ſi ma Mère n'entroit pas comme elle le devoit dans ma ſituation préſente, l'argent qu'il tireroit de ces pierreries pour-

roit

roit ſervir à mon établiſſement; & que comme elles m'appartenoient légitimement, je ne devois avoir aucun ſcrupule à ce ſujet.

Je ne ſentis pas dans ce moment l'adreſſe de ce ſaint homme qui pour vingt louis m'achetoit pieuſement pour plus de vingt mille francs de bijoux. Loin qu'aucune défiance prît crédit dans mon eſprit, j'enviſageai le ſoin qu'il prenoit de me dépouiller, comme une attention obligeante dont je lui ſavois intérieurement un gré infini.

Un moment après m'être deſſaiſie de tout ce qui me faiſoit le plus de plaiſir dans le monde, on annonça la femme que l'Abbé *Trainaſſeau* avoit envoyé chercher. Je frémis au fond de mon ame en la voyant entrer: ſon air étoit ſévère, impérieux & cauſtique: pour ſon ajuſtement, il convenoit à ſa perſonne; j'en parlerai dans un moment. Son teint étoit pâle; ſes yeux ne s'ouvroient qu'à demi, & jamais ne regardoient que la terre; ſon nez étoit auſſi pincé par le

bas

bas que par le haut; sa bouche, qui en étoit à une prodigieuse distance, étoit toujours collée par un flegme recuit, qui, lorsqu'elle l'ouvroit, filtroit par les recoins, comme une gomme jaunâtre & épaisse: elle avoit deux joues fort élevées par deux os impérieux, qui sembloient en s'exaltant se glorifier d'un rouge marbré qui les coloroit: son menton pointu & lissé se terminoit par un poreau rougeâtre, qui se perdoit dans mille replis de chair de jaune veiné de différentes couleurs. J'oubliois ses sourcils: ils étoient d'un noir sali par une vieille grisaille, & relevés par une ride éminente qui commandoit à toute cette partie de son visage. Ses tempes creuses & d'un verd bleuâtre, servoient d'ombres à ses traits enfoncés: une coëffe à la Dévote empesée couvroit cette pieuse tête, & un gros chapelet dont j'ai oublié la qualité, servoit de collier à son col ridassé. Du milieu de ce collier pendoit une croix de bois avec un *Christ* d'ivoire. Une colerette empesée comme la

 co-

coëffure, ſe colloit contre deux épaules étroites. La taille de la *Sœur du Calvaire*, (c'eſt le nom de piété dont cette femme ſe ſurnommoit, je ne ſai pourquoi, puisqu'elle étoit veuve) paroiſſoit de la dernière longueur: à l'égard de ſes bras & de ſes mains, il n'étoit pas poſſible de les diſtinguer: des manches qni ne finiſſoient point les couvroient entièrement, & les déroboient aux regards curieux. Je ne ſai ſi l'on perdoit beaucoup, mais ce que je puis aſſurer, c'eſt que j'aurois voulu pour bien des choſes, que toute ſa figure eût été enveloppée de-même; je me perſuade que cette ſainte Fille y auroit gagné, & que le Public n'y auroit pas perdu.

Aprochez ma Sœur, s'écria l'Abbé *Trainaſſeau*, lorsque cette femme fut entrée: voilà cette nièce dont je vous parlai hièr, je la remets à vos ſoins: j'eſpère qu'elle ſera contente de vous, comme je me perſuade que vous le ſerez d'elle: c'eſt une fort bonne fille, qui a été bien élevée, & que vous de-

devez regarder avec diſtinction, puisqu'elle m'appartient. Au moins, ajouta mon Directeur en s'appercevant que j'étois triſte & prête à pleurer, ne la chagrinez pas mal-à-propos : je vous en avertis, ce ne ſeroit pas me faire plaiſir : elle ſe portera d'elle-même au bien, il ſuffit qu'elle ſoit ma nièce pour ne pas s'écarter de ſes devoirs, & pour qu'on ait bonne opinion d'elle. J'aurai ſoin de la voir le plus ſouvent que je pourrai, j'ai promis à ſa famille de lui tenir lieu de Père, & mon intention eſt de tenir exactement ma parole.

La *Sœur du Calvaire*, qui étoit reſtée de bout & immobile pendant ce diſcours, fit un mouvement des yeux, & les jetta en paſſant ſur moi. Il ſuffit Monſieur, reprit-elle, que vous ordonniez, pour que vous ſoyez exactement obéi. J'en uſerai avec ma Sœur votre nièce comme avec un ſecond moi-même, & je l'aimerai avec des entrailles Chrétiennes ; pour du reſte, que Jéſus-Chriſt, notre Sauveur, ſoit à jamais béni.

Je ſoupirai à la chute de cette réponſe, je jugeai bien que la compagnie qu'on me donnoit ne ſeroit pas amuſante; mais l'eſpoir de voir ſouvent un Directeur que j'aimois de plus en plus, me fit prendre patience, & d'autant plus qu'avant que de ſuivre la *Sœur du Calvaire*, il me dit que je ſerois dans ma chambre ſéparément, & que j'y ſerois entièrement ma maîtreſſe. Il ajouta encore que s'il arrivoit, malgré ce qu'il avoit poſitivement recommandé, que cette Fille me chagrinât, je n'avois qu'à le lui dire, qu'il y mettroit ordre ſur le champ, & que je connoîtrois par la manière dont il en uſeroit en de pareilles occaſions, combien il avoit à cœur ma tranquilité. Allez ma Fille, s'écria-t-il en me preſſant la main, avant qu'il ſoit peu je vous en dirai davantage: mettons le tout entre les mains du Seigneur, il doit être notre conſolation & notre guide. Il prononça ces dernières paroles fort haut, & je m'apperçus bien que ſon intention étoit qu'elles

fus-

fuſſent entendues. La *Sœur du Calvaire*, à qui elles n'échappérent pas, répondit *ainſi ſoit-il*, & fit le ſigne de la Croix en deſcendant l'eſcalier. Un fiacre nous attendoit à la porte, nous y montâmes. Ma nouvelle Gouvernante ſe mit à côté de moi, & prit ſon Roſaire, en me diſant, *prions Dieu ma Sœur qu'il béniſſe notre voyage.* Je ne lui répondis pas, j'avois le cœur ſerré, il étoit preſque nuit, & j'étois plus prête à pleurer qu'à prier.

Nous arrivâmes quelques inſtans après dans le domicile qui m'étoit deſtiné: il étoit meublé ſimplement, mais d'une grande propreté: l'appartement étoit compoſé de quatre petites pièces: ma chambre étoit ſéparée de celle de la *Sœur du Calvaire* par une antichambre, & j'en eus de la joie; car j'avouerai avec franchiſe, que l'air & les façons de cette Fille me répugnoient beaucoup, & que je me propoſois bien d'éviter autant que je le pourrois, toutes les occaſions d'être avec elle: il me ſembloit que cela n'étoit point difficile, par la manière

dont l'appartement étoit arrangé; mais j'ignorois que les Dévotes n'aiment pas toutes la retraite, & qu'elles ſe trouvent ſouvent à charge à elles-mêmes. Je ne ſavois pas que leurs inquiétudes les portent à ſe diſtraire & à rechercher le monde, qu'elles paroiſſent avoir en horreur. La *Sœur du Calvaire* étoit de ce nombre, elle n'aimoit point à être ſeule, je m'en apperçus dès le prémier jour, & ce ne fut pas ſans chagrin.

Dès qu'on m'eut montré mon appartement, ma trop pieuſe Gouvernante me dit qu'elle alloit ſortir pour apporter de quoi ſouper, & me demanda de l'argent. Je n'avois point de monnoie, je tirai ma bourſe & lui donnai un louis. Elle ſe mit à ſourire à cette vue; *Vierge Marie*, s'écria-t-elle, *voilà de quoi ſoutenir encore quelque tems cette miſérable vie*! & puis elle ſortit. Pendant ſon abſence je fus viſiter l'appartement: tous les meubles en étoient neufs, la cuiſine étoit à côté de la chambre de ma Gouvernante; l'entrée de l'appar-

tement étoit par l'antichambre, & il y avoit encore une porte par laquelle je pouvois ſortir de chez moi, ſans être obligée de paſſer par l'antichambre, deſorte que ſi j'avois été d'humeur à recevoir quelqu'un ſans que la bonne Sœur le ſût, il n'y avoit rien de plus facile. Je ne fis pas alors cette obſervation, mais l'Abbé *Trainaſſeau*, qui avoit choiſi ce logement, ne tarda pas à me prouver par ſa conduite, qu'il avoit eu ſes raiſons pour que tout fût diſpoſé de cette façon.

Je trouvai dans ma chambre une grande armoire, il y avoit du linge de table, & d'autres uſtenciles pour le buffet, avec deux couverts d'argent, une ſalière du même metail, & des flambeaux argentés avec leurs mouchettes. Je me réjouïs intérieurement de ces choſes, moins par le plaiſir que leur propriété me fit, que par l'attention de celui qui me les avoit données. J'étois accoutumée à être trop bien, pour que ces bagatelles me fiſſent une certaine impreſſion: la

maiſon où j'avois été élevée, ne manquoit de rien ; & ſi j'avois eu à m'étonner, c'eût été de ma chute, & de me voir réduite à une telle médiocrité.

Pendant que je faiſois cette revue, la *Sœur du Calvaire* arriva avec un panier rempli de proviſions. Dès que j'avois entendu ouvrir la porte, je m'étois aſſiſe dans un fauteuil, ne voulant pas qu'elle me ſurprît dans la viſite que je venois de faire, afin de ne point lui paroître trop curieuſe, car notre vanité ordinaire n'aime point à donner matière à aucune reprehenſion. En vérité Mademoiſelle, je vous trouve bien admirable, s'écria la Dévote d'un ton amer. Comment donc? vous voilà bien tranquile. Quoi! point de couvert mis! Ah! ah! penſez-vous qu'on aille à la proceſſion, & qu'on ſonne les cloches? Voyez, s'il vous plaît, la pareſſe! Je ſors pour le bien de la Communauté, & je ne trouve rien de fait. Oh, s'il vous plaît, que cela n'arrive plus! La Charité Chrétien-

tienne veut qu'on s'entraide les uns les autres, & ſi vous n'en ſavez pas davantage, on tâchera de vous mieux inſtruire, afin que nous n'ayons plus à nous plaindre à l'avenir. Allons, à l'ouvrage; faites le vôtre, & moi je vai préparer le mien: il s'agit maintenant de ſouper, je n'ai rien pris aujourd'hui, & le Ciel n'exige pas de nous que nous faſſions plus que nous ne pouvons.

Après cette brusque exhortation, la Dévote ſortit en murmurant. Pour moi, je me mis à pleurer, c'étoit la prémière fois de ma vie que l'on m'avoit parlé ſur ce ton, & il m'étoit d'autant plus ſenſible, que je m'étois flatée d'être ma maîtreſſe, & de n'avoir à répondre de mes actions qu'à mon ſeul Directeur. Je jugeai par ces commencemens de la vie cruelle que j'allois mener, & je n'eus pas plutôt fait cette réflexion, que je pris en haine la *Sœur du Calvaire*; mais avec une averſion ſi complette, que le tems ne l'a pas encore entièrement détruit.

Je mis cependant mon couvert, toute occupée de mon chagrin: je ne voulois pas que celle qui s'érigeoit en ma Gouvernante, pût trouver de nouvelles raiſons pour me tenir encore de mauvais diſcours. Elle arriva quelques momens après que je me fus acquitée d'un devoir auquel j'étois bien peu accoutumée. Elle mit un plat ſur la table, j'aprochai ma chaiſe dans l'intention de ſouper ſans la regarder. Je n'avois mis qu'un couvert, ne penſant pas qu'une fille qui m'avoit été annoncée pour me ſervir, dût ſe mettre à table avec moi. Ah! ah! s'écria-t-elle en jettant un éclat de rire ironique: celui-ci eſt nouveau, je dois donc moi ſouper par cœur? Qui vous dit cela, repris-je ſans la regarder, piquée de ſon ris moqueur, & encore bien plus de ce qu'elle ſe mettoit à table avec moi? n'avez-vous pas une cuiſine pour manger? Oui dea, repartit la *Sœur du Calvaire* en colère: Eſt-ce ainſi que vous l'entendez? il ſembleroit à ce diſcours que vous me prendriez,

Mademoiſelle, pour votre ſervante? Eh bien détrompez-vous, s'il vous plaît; Monſieur votre Oncle m'a mis auprès de vous pour veiller à votre conduite, oui, afin d'avoir l'œil à vos actions; pour du reſte votre ſervante, je n'ai jamais ſervi que Dieu depuis que je ſuis au monde, & je ne commencerai ſurement pas par vous.

Je jugeai bien par le ton que prenoit cette fille, qu'elle ſe ſentoit autoriſée, ou que ſon caractère étoit naturellement altier & préſomtueux. L'idée d'être ſous un joug auſſi cruel, m'allarma & m'arracha de nouvelles larmes, ma petite vanité ne put céder à la ſienne: Eh bien, lui dis-je en me levant de table, ſoyez donc la maîtreſſe, puisque vous dites que Monſieur l'Abbé vous a mis ici pour l'être: nous verrons cependant ſi vos pouvoirs ſont auſſi étendus que vous le prétendez; en attendant que j'en ſois inſtruite, aprenez à votre tour que je ne ſubirai aucun de vos ordres, & que j'aimerois mieux retomber dans les plus cruelles

extrémités, que d'être maltraitée par une perſonne d'auſſi mauvaiſe humeur que vous.

Après que j'eus prononcé ces mots, je pris une lumière, & je m'enfuis dans mon cabinet, où je me mis à pleurer amèrement. Il ſuffit d'avoir un moment de chagrin, pour que tous ceux que vous avez eu dans votre vie reviennent à votre eſprit : je me rapellai tous les malheurs de ma naiſſance, & les ſuites cruelles de l'irrégularité de la conduite de ma Mère que je payois alors ſi chèrement. Cette réflexion me fit tomber ſur d'autres plus funeſtes. Après avoir paſſé pour la fille d'un Homme de condition, dont le ſort devoit être agréable, n'étoit-il pas bien cruel de me voir, non ſeulement déchue d'un avantage ſi flateur, mais encore réduite au faux titre de nièce d'un homme qui d'un moment à l'autre pouvoit me l'ôter, m'abandonner, & me plonger par-là dans la dernière miſère ? Combien d'objets à méditer ! j'étois vive & impatiente ; l'idée d'un avenir que je me figu-

rois

rois le plus malheureux, me jetta dans un tel abattement, que je passai la nuit à pleurer, & à ne vouloir rien écouter.

La *Sœur du Calvaire* fut fort étonnée de ma sensibilité, & peut-être encore plus de la fierté avec laquelle j'avois reçu ce qu'elle m'avoit dit. Elle voulut d'abord continuer sur le même ton, & me faire rentrer d'autorité dans ma chambre : mais je lui déclarai si positivement que je ne me soumettrois jamais à rien de ce qui me viendroit de sa part, qu'elle me laissa. Quelques momens après elle revint, son pieux orgueil avoit soufert sans doute, & été dans le doute sur le parti qu'il avoit à lui inspirer. La continuïté de ma douleur l'emporta : elle craignit avec raison que je ne me plaignisse à l'Abbé *Trainasseau :* elle recourut à la douceur, me dit des choses flateuses, & m'engagea avec aménité à me coucher. Rien ne lui réussit, j'étois outrée de ses mauvaises manières, & du peu de considération qu'elle avoit eu pour

moi dès le prémier jour. Je lui ſignifiai en un mot qu'elle me laiſsât, à moins qu'elle ne voulût que les cris que j'allois faire, n'attiraſſent tous les voiſins: elle en eut peur, & elle ſe retira, en me diſant qu'elle alloit prier le Ciel qu'il m'inſpirât des ſentimens plus doux.

A peine fut-il jour que je mis ma coëffe, dans l'intention de ſortir & d'aller me plaindre à mon Directeur des mauvais traitemens que j'avois eſſuyés la veille. La *Sœur du Calvaire* que l'inquiétude avoit tenue alerte, ne s'apperçut pas plutôt de mon deſſein, qu'elle vint me trouver, & fit ſes efforts pour m'engager à le quiter. Ma réſolution étoit trop bien priſe pour qu'elle changeât, je ne daignai ſeulement pas lui répondre. Elle prit à ſon tour ſon parti. Le croirez-vous, *ma Princeſſe?* la Dévote jugeant à ma fermeté qu'elle ſeroit la dupe de l'avanture, feignit de me laiſſer la maîtreſſe d'en uſer comme il me plaîroit. Je me figurai, lorſque je ne la vis plus

plus dans ma chambre, qu'elle s'étoit retirée dans la ſienne, & je voulus ſortir. Mais quel fut mon étonnement, de trouver la porte fermée à la clé! Je penſai qu'elle l'avoit miſe dans ſa poche, & que c'étoit la cauſe pour laquelle elle n'avoit pas inſiſté davantage. Dans cet eſprit je me rendis dans l'endroit où je croyois la trouver, pour lui ſignifier qu'elle eût à m'ouvrir: je ne trouvai perſonne, elle étoit ſortie, & je me doutai dans le moment de ſon deſſein, & de ce qui étoit arrivé.

La juſte crainte que j'eus qu'elle n'eût prévenu le ſeul protecteur que j'euſſe dans le monde, me fit tenter tous les moyens poſſibles pour me procurer la liberté: je caſſai deux couteaux dans la ſerrure, me flatant de venir à bout de l'ouvrir, & paſſai plus de deux heures à tenter de vains efforts, rien ne me réuſſit. Qu'on ſe mette à la place d'une jeune perſonne de dix-ſept ans, qui a toujours été élevée doucement, & qui ſe voit priſonnière quand elle ſe croit indépendante.

dante. De pareilles idées renouvellérent mes larmes & ma douleur, je me crus abandonnée de tout l'Univers, & je me mis à jetter les hauts cris. Je regardois de tems en tems à travers la ferrure, pour découvrir si mes clameurs n'attireroient personne. Il me sembla que j'entrevoyois quelqu'un qui montoit l'escalier. Je fixai mes regards autant que je le pus; je démêlai un homme en robe de chambre qui arrivoit à ma porte sur la pointe de ses piés, comme lorsqu'on veut écouter. Sans trop savoir ce que pourroient produire de nouvelles plaintes, ni à quoi elles aboutiroient, je me mis à m'écrier encore: Que je suis malheureuse, disois-je, de me voir enfermée à mon âge, & traitée avec tant de rigueur sans l'avoir mérité, & cela par une personne qui m'est inférieure, & qui n'a aucun droit sur moi! Le Ciel n'aura-t-il pas pitié de mon innocence, & ne suscitera-t-il pas quelques secours qui m'arracheront à l'oppression? Quelle seroit ma reconnoissance, si de si

juſtes vœux pouvoient être exaucés!

Je finiſſois à peine ces paroles, que j'entendis parler à travers le trou de la ſerrure. J'écoutai: Calmez-vous belle Enfant, me dit-on, on eſt touché jusqu'au cœur de vos larmes; on fera ſes efforts pour vous ſervir; mais faites enſorte, à la prémière occaſion, de vous échapper; deſcendez au prémier, frappez trois coups à la porte, on vous cachera jusqu'à ce que ..... La voix ceſſa alors, on n'acheva pas. Je jugeai bientôt, par le bruit que j'entendis, qu'il étoit ſurvenu quelqu'un. Hélas! je ne devinois que trop vrai: c'étoit l'Abbé *Trainasſeau* lui-même, & la *Sœur du Calvaire* qui arrivoient. Ils ſurprirent celui qui me parloit à travers la ſerrure. Mon Directeur, prévenu par la maligne Dévote, prit avec cet homme le ton d'un Oncle, & d'un homme de ſon caractère. La mercuriale étoit vive, il ne parloit pas moins que de ſe plaindre au Magiſtrat. Je ne ſai ſi on répondit, j'étois rentrée dans mon apartement. Mon Directeur parut bien-

tôt

tôt à mes yeux, & m'aborda d'un air brusque & fâché. Moi, qui quelques inſtans auparavant deſirois ſa préſence, & qui voulois me plaindre, je me trouvai ſi étourdie de ſa préſence, & de la manière farouche avec laquelle il me regarda, que je baiſſai les yeux, comme une perſonne coupable, & qu'on ſurprend en faiſant mal. Il ſembloit que je conſpiraſſe moi-même à faire réuſſir l'artificieuſe malignité de la méchante Dévote, je la ſervois à ſouhait.

Je ne fus pas longtems ſans être inſtruite des raiſons qui avoient porté la méchante Dévote à ſortir & à m'enfermer ſous la clé: elle avoit craint que je ne prévinſſe contre elle mon Directeur, afin de remporter l'avantage: elle avoit été lui conter de moi les choſes les plus cruelles: je l'avois priſe en averſion, avoit-elle oſé dire, parce que dès que j'avois été à la maiſon, il m'avoit pris fantaiſie de vouloir ſortir; que ſur le refus qu'elle avoit fait de me laiſſer aller ſeule, je l'avois traitée avec la dernière

ri-

rigueur. Sa malignité n'en étoit pas restée-là : elle avoit fait entendre adroitement que j'avois des liaisons avec un homme, & sans rien dire de positif à ce sujet, elle en avoit assez fait entendre pour donner lieu aux soupçons, pour peu qu'on fût d'humeur à en concevoir aisément.

L'artifice cependant, tout méchant qu'il étoit, ne lui auroit pas réussi : l'innocence triomphe toujours, un mot eût été capable de démentir ces indignes ruses, mais ce malheureux entretien à travers la porte confirma les raports. L'Abbé *Trainasseau* me demanda d'un ton altier, qui étoit l'homme qu'il avoit surpris me parlant, & quelles étoient mes rélations avec lui ? J'eus beau lui rendre un compte fidèle de la manière dont la chose s'étoit passée, il crut que je dissimulois : il me fit une mercuriale, m'exhorta à lui parler avec plus de confiance, & me dit fort clairement que si je persistois à vouloir finasser avec lui, il prendroit un parti dont je n'aurois pas lieu de m'aplaudir.

Cette

Cette menace me mit au desespoir, & me fit pleurer amèrement: mon Directeur fut touché sans doute de l'état où il me voyoit, il ordonna à la *Sœur du Calvaire* de se retirer. D'où vient donc que vous pleurez ma chère fille, me dit-il, & que vous vous affligez avec tant d'excès ? que voulez-vous que j'en pense ? il faut absolument que vous ayez des raisons bien décidées, pour prendre ainsi les choses à cœur. Qu'est devenue cette considération que vous aviez pour moi ? Quoi! vous ne me répondez rien ? vous ne me regardez donc plus comme votre Ami, & comme un Père que le Ciel vous a suscité? Ah ! ma Sœur, revenez à vous-même ; éloignez de votre imagination des idées funestes & dangereuses capables de vous perdre ; le précipice est ouvert à vos piés ; au nom de notre Seigneur & des saints Anges, n'allez pas plus avant ; il n'y auroit plus de miséricorde, vous seriez perdue à jamais.

Ce discours, au-lieu de me calmer, augmenta ma douleur & mes

larmes. Qu'ai-je donc fait, Monſieur, m'écriai-je en ſanglotant, pour être traitée avec tant de rigueur? Ne ſuis-je pas aſſez malheureuſe d'être réduite à la déplorable néceſſité où je me trouve, ſans être encore accablée par les calomnies les plus atroces? Que ne me diſoit-on le ſort auquel on me deſtinoit, je m'y ſerois attendue, & en m'y livrant j'aurois été préparée aux traitemens que j'ai eſſuyés. Oui, Monſieur, que ne m'avertiſſiez-vous que vous aviez donné à la fille que vous avez miſe près de moi, une autorité abſolue, & qu'au-lieu de me ſervir je devois être ſa complaiſante & ſa compagne, j'aurois ſubi le joug. J'en aurois gémi, il eſt vrai, dans le fond de mon cœur, peu accoutumée que je ſuis à de pareilles extrémités; mais je me ſerois conformée à la rigueur extrême de mon ſort, & je n'aurois pas mis cette fille dans le cas de conſerver cette triſte ſupériorité de me perdre dans votre eſprit, & de ſuppoſer des fauſſetés qui n'ont jamais été, & dont on n'au-
roit

roit pas dû me ſoupçonner, pour peu qu'on eût fait de réflexions ſur le parti que j'ai pris.

Ce diſcours, qui fut proféré avec cet air touchant que donne la douleur, devint perſuaſif, & fit un effet auſſi favorable que promt. L'Abbé *Trainaſſeau* en fut ému, il me prit par les deux mains, & en me regardant avec des yeux attendris, il me demanda s'il étoit poſſible que l'on m'eût manqué de conſidération, & que la *Sœur du Calvaire* eût été aſſez hardie pour lui en impoſer? La vérité a cela de propre, qu'elle perſuade. J'expliquai ſi naturellement de quelle manière la méchante Dévote en avoit uſé avec moi la veille, & je demandai d'un ton ſi ſûr d'en raporter le détail devant elle-même, que mon Directeur me crut. Il m'aſſura qu'il s'en faloit beaucoup qu'il eût part aux procédés de cette fille. Pour me le prouver, il fut l'apeller; il lui reprocha l'atrocité de ſes calomnies, lui ordonna impérieuſement d'en uſer à l'avenir avec moi de façon que je n'euſſe plus à me plaindre de ſes trai-

traitemens; ajoutant que ſi elle y manquoit, il la congédieroit ſur le champ, & lui feroit un parti dont elle auroit tout le tems de ſe repentir.

J'avouerai avec ſincérité que le chagrin dont ſe couvrit le viſage de la *Sœur du Calvaire* à cette mercuriale, fit ceſſer celui dont j'étois accablée: je reſſentis une ſecrette joie de ſon humiliation, elle fut complette. L'Abbé *Trainaſſeau* lui ſignifia qu'il ne l'avoit miſe auprès de moi, que pour me ſervir & non pour me controller; qu'elle devoit bien ſe le mettre dans l'eſprit, en ajoutant que ſi le parti ne lui convenoit pas, elle n'avoit qu'à parler; parce qu'il avoit vingt filles à ſa dévotion, qui aſpiroient à être placées de ſa main, & qui attendoient une occaſion auſſi favorable. L'alternative effraya ma Dévote, elle ſe mit à pleurer, me demanda pardon, & promit de ſe conduire à l'avenir de manière que je n'aurois plus à me plaindre. Je fus contente de l'avoir réduite à ce point, la paix fut faite, & il n'en fut plus queſtion.

Cette

Cette prémière visite de mon Directeur ne roula que sur ce que je viens de raporter : il me promit de revenir me voir le lendemain, il me laissa fort contente de ses bonnes façons, & je demeurai fort satisfaite de l'avoir emporté sur une fille qui avoit débuté par me traiter avec tant de hauteur.

Je m'attendois cependant à des reproches de sa part à la prémière occasion, mais je fus fort surprise de la manière polie dont elle me traita : elle me parut aussi douce & aussi humble, qu'elle avoit été froide & altière : ses égards se portoient sur les moindres objets. La prémière fois qu'elle reparut après le départ de l'Abbé *Trainasseau*, fut pour me demander ce que je mangerois à diner ? Un moment ensuite elle vint m'ouvrir les fenêtres de la rue, afin que si je m'ennuyois, disoit-elle, je pusse me dissiper à voir les passans. A l'heure du diner je répondis avec bonté à ses attentions : elle ne mit qu'un couvert, & voulut me servir debout. Je fus touchée d'une si profonde humilité :

milité : l'air trifte qui accompagnoit toutes fes actions m'attendrit ; & pour lui faire connoître que je n'étois pas méchante, je la fis mettre à table avec moi, en l'affurant qu'elle n'avoit qu'à en bien ufer, & qu'elle n'auroit pas lieu d'être mécontente de mes procédés.

J'étois revenue de bonne foi, mais il n'en étoit pas de-même de fa part, elle diffimuloit. Etre hypocrite & méchant, c'eft à peu près la même chofe. La fuite de mon hiftoire prouvera ce que je viens d'avancer.

Je me louai le lendemain à mon Directeur des bonnes façons de la *Sœur du Calvaire*, & je lui en dis autant de bien que je lui en avois dit la veille de mal. Sa vanité s'enorgueillit de ce changement ; il m'affura en fouriant, qu'il avoit l'art de paîtrir les cœurs, & qu'il étoit parvenu à faire des converfions plus difficiles. Il ajouta qu'avec le tems il trouveroit peut-être les occafions de m'en faire convenir.

Après quelques difcours affez indifférens fur cet article, il me de-

manda, comme par manière de conversation, ſi l'homme qui m'avoit parlé la veille à travers la porte, n'avoit pas tenté de ſe procurer le même avantage. Je répondis, comme il étoit vrai, que je n'en ſavois rien; que le reſte de la journée j'étois reſtée dans ma chambre à lire ou à travailler avec la *Sœur du Calvaire*, & qu'il n'avoit été queſtion de lui en aucune façon.

Tant mieux ma chère Fille, me dit l'Abbé *Trainaſſeau*, en me regardant fixement; les hommes ſont des trompeurs, qu'une honnête fille doit toujours éviter. Perſuadez-vous bien que leurs diſcours ſéducteurs ne tendent jamais qu'à vous ſurprendre; & que lorsque l'on a été aſſez malheureuſe pour ſe laiſſer toucher de leurs perfides douceurs, on a tout le tems de s'en repentir. Le coup le plus affreux n'eſt pas plus à redouter, qu'un Amant qui veut plaîre: le laiſſer aprocher, l'écouter, c'eſt lui donner des droits pour vous dévorer: il n'en veut qu'à votre cœur en apparence, mais il ne vous l'a pas

plutôt

plutôt ravi, qu'à la place de l'innocence qu'il vous ôte, il vous accable de malheurs & de regrets.

Ce n'eſt pas cependant que je ſois ennemi des innocentes douceurs de la ſociété, reprit l'Abbé en me regardant tendrement. Non ma chère *Agnès*, je ne ſuis pas un tigre, la Sageſſe a ſes droits, la Nature a auſſi les ſiens, & il ſeroit tirannique de vouloir les lui ravir entièrement. Je ſai les égards qu'on doit avoir pour une jeune perſonne diſpoſée par ſon tempérament à certains beſoins: il y a des ſatisfactions qu'on peut permettre, lorsque l'on a pour guide un homme de ma ſorte: mais ces mêmes ſatisfactions deviendroient des péchés énormes, ſi on les reſſentoit par induction ou par ſéduction: les ſens ſe débordent comme un torrent, lorsqu'ils ne ſont pas arrêtés; mais il faut que la main qui travaille à cette digue ſalutaire, ſoit ſi prudente & ſi habile, qu'en voulant préſerver la vertu du naufrage, elle ne la ſubmerge en oppoſant des bornes trop étroites au cours des ſens; on ris-

que tout de leur impétuosité, c'est occasionner un reflux dangereux. Semblable à un fleuve qui doit couler nécessairement, il faut que les humeurs d'une jeunesse bouillante transpirent par quelques endroits: les arrêter sans ménagemens, ce seroit tout perdre: il faut leur donner du cours, il faut qu'elles s'évaporent: le trop & le trop peu sont également dangereux.

Je dis donc ma chère *Agnès*, poursuivit l'Abbé *Trainasseau*, que je ne suis point ennemi de certains sentimens intérieurs, que la Nature inspire, & qui sont de son essence; je ne condamne que le mauvais usage qu'on en fait journellement. Pourquoi sommes-nous si rigides pour empêcher le progrès de ces sensations, quelquefois plus vives qu'elles ne le devroient être, parce que par l'abus qu'on feroit d'une aprobation tacite, une Pénitente se jetteroit dans des inconvéniens dont il seroit difficile de la retirer; parce que le Directeur la chérit, qu'il connoit le monde, le cœur humain, & qu'il a des preuves continuel-

tinuelles dans le tribunal, du desordre & des malheurs auxquels sont en proie les cœurs qui se sont laissés entraîner par les sens aveuglés; parce qu'il risque infailliblement de laisser tomber dans le précipice celle qui lui confie ses plus intimes secrets, & qu'il n'y a pas de crime plus grand, que celui de ne pas empêcher le mal lorsqu'on le prévoit, & qu'on a une certitude morale qu'il doit arriver.

Venons à une aplication certaine, continua mon perfide Directeur, que je croyois alors si honnête-homme. Lorsque vous ai conseillé de sortir de la maison où vous avez été élevée, pourquoi l'ai-je fait? Parce que je prévoyois ce qui en arriveroit. Une fille a beau être née sage, la meilleure éducation souffre beaucoup, quand pour en triompher on met les sens de la partie. L'honneur, comme un pilote habile, évite les écueils; mais son art, tout grand qu'il est, ne brave pas toujours la tempête, il résiste jusqu'à la fin; mais les flots redoublés lui arrachent des mains le gou-

vernail, le navire coule à fond, tout périt. Vous auriez résisté une fois, deux fois à Mr. *de Saint Preuil*, la nature vous auroit trahie à la troisième. Il y a certains momens où ses propres forces l'affoiblissent. Qu'il est facile alors de la surprendre ! rien n'est plus ordinaire en pareil cas que de la voir succomber.

Que seroit-il arrivé, ma chère *Agnès*, si ce malheur eût eu lieu? Que le cœur se seroit bientôt trouvé d'intelligence avec le crime! Il est naturel qu'on s'attache, quand on n'a pas encore aimé, à ceux qui nous font ressentir des plaisirs inconnus: plus de sagesse, plus d'honneur, par conséquent plus de tranquilité. Vous auriez été bientôt punie par les mêmes endroits qui vous auroient flatés dans les commencemens. Mr. *de Saint Preuil*, en perdant l'estime qu'il avoit pour vous, n'eût pas été longtems sans perdre son amour. Que dis-je amour! il n'en a jamais eu, dès qu'il a pu concevoir des desseins criminels. La possession tranquile d'un bien dégénère bientôt

tôt en tiédeur, ſur-tout quand il ne reſte plus rien à deſirer : le dégoût s'en ſeroit enſuivi, & les ſentimens de votre Amant n'en euſſent pas été plutôt à ce point, qu'avec les raiſons ſecrettes que celui dont nous parlons a de ne point ſe ſoucier de vous, il vous eût éloignée de lui, & peut-être miſe dans le cas du deſeſpoir, & le deſeſpoir ne conduit-il pas à tout?

J'ai prévu, *Agnès*, toutes ces choſes; & comme un guide affectionné, qui connoit au terrain que la route eſt dangereuſe, & qu'il faut prendre d'autres chemins, je vous ai conduit dans celui où vous êtes: vous n'y perdrez rien, s'il n'eſt pas ſemé de fleurs, comme celui où vous étiez prête à vous jetter: du moins eſt-il ſolide, & peut-il vous conduire à un état paiſible, préférable à ces plaiſirs bruyans dont on n'a pas plutôt goûté dans le monde, qu'on voudroit ne les avoir jamais connus. Oui ma chère Fille, je vous rendrai heureuſe, continua l'hypocrite Directeur, en me ſerrant les mains, qu'il avoit

presque toujours tenues dans les ſiennes; vous n'avez qu'à m'écouter, & n'écouter jamais que moi; je ſerai pour vous, ce que je ſuis pour mes Pénitentes diſtinguées & chéries *: le corps & l'ame jouïſſent avec moi des biens qui leur ſont propres: je ſai ménager les intérêts du Ciel & de la Terre: chaque âge, comme chaque ſaiſon, a ſes droits: ne ſeroit-il pas ridicule d'exiger qu'il fît chaud en hiver? il en eſt de-même du bel-âge: on n'oblige pas une jeune perſonne d'être paîtrie des glaces de la caducité.

Si vous ſaviez, *ma Princeſſe*, de quel air triomphant l'Abbé *Traipaſſeau* prononça ces dernières paroles, vous ne ſeriez pas ſurpriſe de l'effet qu'elles firent ſur moi. L'œil de cet homme étoit étincelant & perſuaſif. Dans la prévention favorable où je me trouvois pour lui, il me ſembloit que Dieu parloit par ſa bouche. Je ne compris à-la-vérité qu'une partie de ſon diſcours,

* C'eſt un hypocrite qui parle.

cours, mais ce que j'entendis me prévint fort en faveur d'une doctrine si charmante, jusqu'au moment que j'avois été à lui à confesse. J'avois été tourmentée par mon Confesseur précédent pour des bagatelles auxquelles j'étois sujette. Je me trouvai fort à mon aise dès les prémières fois que j'allai vers l'Abbé *Trainasseau*. Il s'en faloit aussi beaucoup qu'il ne fût de la même rigueur. En sortant de son Confessional, je me trouvois toute consolée, comme je l'ai déjà dit. Autrefois je tremblois quand il faloit aprocher des Sacremens, & je n'en revenois jamais que le scrupule & le desespoir dans le cœur. Alors j'y courois avec empressement: c'étoit un jour de fête pour moi, il ne revenoit jamais assez tôt selon mes desirs.

La suite de cet entretien ne roula que sur des choses moins intéressantes: mon Directeur étoit trop habile pour m'effrayer dans les commencemens par des maximes trop nouvelles: il me dit en sortant, qu'il me reverroit deux jours après,

& qu'en attendant je fisse acheter toutes les choses qui m'étoient nécessaires : il me répéta à cette occasion, que dès que je n'aurois plus d'argent, je l'en avertisse, & qu'il y pourvoiroit.

Le lendemain dès le matin, je fis un mémoire des choses qui m'étoient nécessaires, & j'envoyai la *Sœur du Calvaire* me les acheter. A peine fut-elle descendue, que j'entendis frapper à la porte de ma garderobe; je crus que c'étoit cette fille qui avoit oublié quelque chose, & qui me sachant dans mon cabinet, venoit de ce côté afin de m'éviter la peine de tourner autour de l'apartement pour aller lui ouvrir. Mais que je fus étonnée de voir un Cavalier richement mis, qui se présentoit pour entrer! le rouge m'en monta au visage. Je me ressouvins dans le moment des choses que m'avoit dit mon Directeur à l'occasion des hommes, qui comme des loups cherchent à dévorer une jeune personne. Je m'enfuis au plus vite en jettant un grand cri, sans faire réflexion que j'avois

j'avois laiſſé ma porte ouverte, & que je m'étois miſe par-là en la puiſſance de celui que j'évitois avec tant d'effroi. Mais que doit-on attendre d'une fille qui eſt dans l'innocence ? la frayeur m'avoit ſaiſie, je n'étois capable d'aucun autre ſentiment.

L'Inconnu, qui ne s'attendoit pas à une pareille réception, au-lieu de me ſuivre, ſe retira fort vite, en s'écriant : Ah mon Dieu, Mademoiſelle, je ſuis au deſespoir de vous avoir inquiétée ! J'entendis ces mots, & le croyant déjà bien éloigné, je tournai la tête, & ne le voyant pas, je revins à la porte, dans l'intention de la fermer : mais le Cavalier, qui s'étoit ſans doute raſſuré, revenoit auſſi, & nous nous rencontrâmes en même tems. Je ſuis bien malheureux, Mademoiſelle me dit-il en m'aprochant d'un air timide, de vous avoir donné de l'inquiétude : permettez que je vous en faſſe mille excuſes, & que je vous rende compte des raiſons qui m'ont porté à deſirer d'avoir l'honneur de vous entretenir.

Je ſuis celui qui vous ai parlé à travers l'autre porte, le jour où l'on vous avoit donné tant de chagrin. Je vous ai entrevu, & depuis ce tems je ne puis avoir de repos, à moins que je n'aprenne de votre bouche, ſi vous êtes plus tranquile; & ſi je ſuis aſſez heureux pour que mes ſervices vous ſoient agréables, il n'y a rien au monde que je ne ſois capable de faire pour vous donner des preuves de mes ſentimens.

Ce diſcours fut proféré du ton le plus doux & le plus poli, il n'avoit rien que de prévenant, & je me ſerois crue bien ridicule, ſi je n'y avois pas répondu avec douceur. Ce Cavalier, ſans être jeune, avoit une certaine phiſionomie agréable qui eſt de tous les âges: ſa taille étoit aiſée, ſon abord noble, & avec l'air du monde le plus cavalier il conſervoit des façons ſi reſpectueuſes, qu'il étoit impoſſible de s'en défier, & de ne pas goûter ſon entretien.

Prévenue de cette manière pour lui, je ne fis point ſcrupule de lui ré-

répondre, & de le remercier de ses offres obligeantes : je lui dis que les sujets de chagrin que j'avois eu précédemment, étoient cessés, & que j'étois à présent fort tranquille. Il me demanda s'il pouvoit se flater que ses visites ne me déplaîroient point. Je fus fort embarassée, je ne savois comment lui répondre ; il me demandoit cette grace avec un empressement si *flateusement* exprimé, que je n'osois le refuser, & encore moins lui en dire les raisons : en ce dernier cas, il eût falu avouer que j'étois sous la dépendance d'un homme que je devois ménager, ou prendre pour prétexte la crainte de la fille qui vivoit avec moi : ma vanité s'en trouvoit humiliée, je me tus & ne répondis rien.

Je conçois aisément, Mademoiselle, me dit l'Inconnu, que la grace que je viens de vous demander n'est pas de votre goût, votre silence me le persuade : je lis même dans votre embarras, que ma présence vous inquiète : parlez, quelque parti que vous preniez,

je me ſoumettrai à tout : j'ajoute même que ſi ma préſence vous inquiète, je me retirerai avec autant d'empreſſement que j'en ai eu à vous chercher. Oui, Mademoiſelle, ma conſidération pour vous eſt extrême, elle ſaura ſe priver d'un bien après lequel j'aſpire depuis que vous êtes entrée dans cette maiſon. Que je ſerois heureux ſi je pouvois vous perſuader ! j'oſerois me flater que vous rendriez juſtice à la pureté de mes ſentimens, & que vous auriez un peu de confiance en un homme qui s'intéreſſe à ce qui vous touche, & qui ne deſire que l'occaſion de pouvoir vous le prouver.

Jusques-là je n'avois point encore parlé, je fus honteuſe de mon propre embarras : pardonnez à mon trouble, Monſieur, lui dis-je enfin, en oſant à peine lever les yeux ſur lui : je tremble, je vous l'avoue, qu'on ne vous ſurprenne ici : d'ailleurs je ne ſuis point accoutumée à des complimens auſſi flateurs, & encore moins à être dans le cas de les écouter : je ſuis trop

trop persuadée de la sincérité de vos politesses, mais je vis dans une retraite qui ne me permet pas d'avoir aucune rélation. Si l'on me surprenoit avec un homme, qu'en penseroit-on? Outre ce que l'on pourroit en dire, j'aurois encore lieu d'en être reprise par un Oncle, qui n'entendroit aucune justification à ce sujet. Puisque vous êtes celui qui m'avez déjà parlé, vous devez le connoître, & juger de ce qui arriveroit, si j'étois assez malheureuse pour qu'il aprît ce qui se passe actuellement.

Je me tus après ces mots, & je voulus me retirer, mais ce Cavalier s'y opposa encore. J'ai prévu tout ce qui pouvoit arriver, répondit l'Inconnu en baissant la voix: je sai que je m'expose, & que si Monsieur votre Oncle aprenoit cette démarche, il ne me la pardonneroit de la vie. Mais, Mademoiselle, le desir ardent que j'avois de vous voir & de vous offrir mes services, dans l'idée qu'ils pouvoient vous être utiles, après ce que m'ont fait soupçonner

ner vos plaintes, m'a fait paſſer pardeſſus toutes les autres conſidérations. Tranquiliſez-vous cependant, j'ai mis en embuſcade un laquais à la porte, qui m'avertira par un ſignal s'il arrivoit que Monſieur votre Parent, ou la fille qui vous ſert, ſurvinſſent. Il y a trois jours que j'épie moi-même l'heureux moment dont je jouïs. Ah! ſi vous m'en croyez, ajouta-t-il d'un air cavalier, nous en profiterons: parlez-moi avec confiance, j'ai dans l'idée que vous n'êtes pas auſſi heureuſe que vous le dites. Si vous êtes de bonne foi, & que vous me l'avouyez à cœur ouvert, je vous donne ma parole d'honneur que vous vous en ſaurez gré, & que vous vous aplaudirez ſurement de m'avoir honoré de votre confiance.

Pendant que l'Inconnu me diſoit ces choſes de l'air le plus perſuaſif, je ſongeois à ce que j'avois à lui répondre: ſi le même hazard qui le mettoit à portée de me parler avec tant de franchiſe, ſe fût rencontré le jour où je me trou-

trouvois ſi malheureuſe, je ne ſai ce qui en ſeroit arrivé; mais le moment ne lui étoit pas favorable, j'étois auſſi ſatisfaite de mon Oncle que de la Gouvernante; je tins bon; j'aſſurai que j'étois fort heureuſe, que je n'avois rien à deſirer, & que la plus grande preuve de conſidération qu'il pouvoit me donner, étoit celle de vouloir bien s'éloigner, & de ne plus rechercher les occaſions de me parler; en ajoutant que s'il en uſoit autrement, outre qu'il me desobligeroit beaucoup, je ferois mes efforts pour lui en ôter les moyens.

Je me flatois qu'après une réponſe ſi déciſive, l'Inconnu me feroit ſa révérence & qu'il ſe retireroit; mais l'homme que j'avois en tête ne ſe rebutoit pas ſi aiſément. Quoi! vous auriez la cruauté, me dit-il en ſe jettant à mes genoux, étant auſſi belle que vous êtes, de donner la mort à un Amant qui ne peut vivre ſans vous voir & ſans vous aimer? Que vous ai je donc fait, cruelle! pour me trai-

ter avec tant d'inhumanité ? D'où vient, trop adorable Perſonne, vous êtes-vous montrée à mes yeux ? Je vivois avant ce tems dans l'indifférence & dans la ſolitude : mon cœur toujours paiſible avoit mépriſé jusques-là les traits de l'Amour ; m'en voilà pénétré, je ne puis plus vivre ſans vous voir, & vous voulez me punir d'un mal que vous avez occaſionné ? Ah ! ſouffrez du moins que j'aye le bonheur de vous parler des ſentimens que vous m'avez inſpirés, ou laiſſez-moi m'ôter la vie à vos yeux.

Quoique je n'euſſe pas encore été dans le cas d'entendre de pareils propos, je me perſuadai qu'ils n'auroient fait aucun effet ſur moi, & que j'aurois pris à la fin le parti de la hauteur, ſi j'avois eu affaire à un homme plus raiſonnable ; mais je ne m'attendois pas aux ſuites de ces preſſantes proteſtations, par le refus que je fis de vouloir écouter davantage cet Amant ; il ſe leva d'un air deſeſpéré, fut fermer la porte avec des yeux qui me paru-

rurent égarés, & s'écria en tirant ſon épée, que ſi je perſiſtois à l'accabler de rigueurs, il alloit s'en percer à ma vue, & qu'il me mettroit dans le cas de me reprocher à jamais ſa mort. Je vous avoue, *Princeſſe*, que je tremblai. Arrêtez, Monſieur, lui dis-je, ayez pitié de ma jeuneſſe & de mon innocence, remettez votre épée, je vous promets que je vous verrai quand il me ſera poſſible. Non, non, s'écria ce terrible Inconnu, il faut mourir, je ne démêle que trop la cauſe de votre pitié. Cruelle! vous voulez m'éloigner, vous voulez vous défaire de moi! dès que vous ne me verrez plus, vous ne vous ſoucierez plus que je périſſe En proférant ces mots, la terrible épée ſe tournoit à tous momens contre ſa poitrine: je frémiſſois au moindre mouvement de ce furieux homme, il me ſembloit que je le voyois ſans vie à mes piés: non, de mes jours je ne me ſuis trouvée dans une pareille perplexité, mon effroi étoit horrible, & je ne con-

conçois pas comment je pus le ſoutenir.

Je ne ſai ce qui ſeroit arrivé de cette ſcène tragi-comique, ſans l'arrivée imprévue de la *Sœur du Calvaire*, qui parut tout-à-coup: elle étoit rentrée par l'autre porte: le ſignal dont on avoit fait mention. n'avoit pas été ſans doute entendu: la crainte de voir ſurvenir un malheur, m'avoit fait relâcher au point, que pour calmer cet homme deſeſpéré, je lui avois promis de lui ouvrir ma porte dès que je ſerois ſeule, & pour garantie de ma parole il avoit exigé que je lui permiſſe de me baiſer la main. Selon les apparences, de cette faveur il ſeroit paſſé à une autre. L'arrivée de la Dévote dénoua cette embarraſſante cataſtrophe; mais en m'arrachant à un péril, le plus grand que pouvoit courir ma vertu, je me trouvai bientôt après dans un abîme d'embarras & de malheur.

Je m'attendois que cette fille alloit en impoſer à l'Inconnu, & qu'a-

qu'après ce que je lui dis ſur ce chapitre, elle le renverroit avec hauteur, mais elle en uſa tout autrement. Dès que je l'avois entrevue, j'étois accourue à elle, & je m'étois jettée dans ſes bras avec frayeur. Eh mon Dieu! je n'empêche rien, me dit-elle avec une douceur hyprocrite: vous êtes avec ce Monſieur de l'autre fois, eh bien demeurez-y, je n'ai rien à dire à cela: n'êtes vous pas votre maîtreſſe? & puis elle voulut ſe retirer. Je la ſuivis bien ſurpriſe d'un pareil procédé, en voulant lui rapporter les choſes comme elles s'étoient paſſées, & l'engager à faire ſortir mon terrible Amant du cabinet, mais elle perſiſta dans les mêmes façons. Vous l'avez laiſſé entrer, me dit-elle, ce n'eſt pas moi qui l'ai introduit ici, c'eſt à vous à faire ſur tout cela ce que vous jugerez à propos: vous ſavez que nous ſommes convenues que je ne me mêlerois en rien de vos actions, je m'en tiens à la déciſion, & pour toutes choſes au monde je ne voudrois pas y contrevenir.

Je jugeai bien par l'aigreur avec laquelle ces choſes furent dites, que la Dévote n'avoit pas oublié le chagrin que je lui avois occaſionné, & qu'elle ne manqueroit pas dans l'occaſion de me le faire reſſentir. Cette réflexion m'attriſta, & me fit penſer à la déplorable ſituation où j'étois réduite. De cette réflexion je paſſai aux motifs qui y avoient donné lieu, & ce ne fut pas ſans répandre bien des pleurs : je me reprochai alors de m'être ſéparée de ma Mère, & je la regrettai véritablement. Je me voulus un mal extrême de m'être jettée en d'autres bras que les ſiens ; c'étoit elle qui avoit occaſionné mes malheurs, il étoit bien plus naturel qu'elle m'aidât à les ſupporter, qu'un étranger qui pouvoit d'un moment à l'autre changer de ſentiment ou de façons, & m'abandonner à mon malheureux ſort. Cette idée prit beaucoup de crédit dans mon imagination, & fit que je formai des réſolutions qui ne tardérent pas à avoir lieu.

Je rêvois confuſément à toutes

ces choſes, aſſiſe dans la chambre de la *Sœur du Calvaire*, dont je ne voulois pas ſortir jusqu'à ce que je fuſſe certaine que l'Inconnu avoit abandonné la mienne, lorsqu'on frappa à la porte. C'étoit une Voiſine, qui venoit nous avertir que mon appartement étoit ouvert, & que je hazardois par cette négligence de me faire voler. La Dévote répondit ironiquement, qu'il n'y avoit rien à craindre, & qu'il étoit bien gardé. Cette plaiſanterie me piqua d'autant plus, qu'elle étoit faite devant une étrangère, dont je n'étois pas connue, & qui en pouvoit tirer des conſéquences. Je lui marquai par une réponſe remplie d'aigreur, que ſa plaiſanterie n'étoit pas à ſa place, & mon dépit me donnant du courage, je me levai dans l'intention de renvoyer avec hauteur l'Inconnu, en cas que je le trouvaſſe encore dans ma chambre, & de le traiter ſi durement, qu'on ne ſe perſuadât pas que je fuſſe de moitié de ſes ſentimens, mais il en étoit ſorti. Je fermai ma porte à double

ble tour, en me promettant bien que je me tiendrois à l'avenir ſur mes gardes, de manière que je ne risquerois plus de me trouver dans le cas dont j'avois eu tant de peine à me délivrer.

La Voiſine, curieuſe comme le ſont presque toutes les femmes, m'avoit ſuivi dans ma chambre. Soit qu'elle n'aimât point la *Sœur du Calvaire*, qui étoit fière & qui ne daignoit parler à perſonne, ou que ma phiſionomie lui eût plû, elle me dit en regardant derrière elle, comme ſi elle eût craint d'être entendue, qu'elle me ſavoit bien bon gré d'avoir traité ma ſervante comme elle le méritoit; on eſt toujours flaté de trouver des gens qui vous aprouvent. Je fis amitié à la Voiſine, elle y fut ſenſible, & elle m'aſſura en me quitant, que s'il arrivoit que j'euſſe beſoin de ſes ſervices, & d'une perſonne diſcrette, je la fiſſe avertir, & qu'elle s'expoſeroit à tous les évènemens pour me prouver ſon zèle & ſon inclination.

La manière dont la *Sœur du Calvai-*

vai-

vaire venoit d'en uſer avec moi, réveilla l'antipathie que j'avois pour elle ; mais ce qui ſuivit, acheva de me la rendre inſupportable. Je l'avois chargée de m'acheter du linge pour me faire des chemiſes, & des dentelles pour des garnitures de nuit & de jour. Quelle fut ma ſurpriſe lorsqu'elle me rendit compte de ſa commiſſion ! Elle m'avoit acheté de la toile dont une perſonne de la lie du peuple ſe ſeroit à peine ſervie, le reſte étoit à proportion. Je fus ſi piquée d'une pareille conduite, que je rejettai avec mépris ſes emplettes. Aprenez, lui dis-je avec colère, en lui tournant le dos, que je ne ſuis point faite à vos procédés ridicules, & qu'en tems & lieu vous vous en répentirez.

La Dévote, qui croyoit avoir en main de quoi m'humilier, me dit inſolemment, qu'il ne faloit pas que je fiſſe tant la fière, que le linge qu'elle m'avoit acheté étoit aſſez beau pour moi ; & qu'à l'égard de mes menaces, elle s'en ſoucioit fort peu. Je fus outrée

de cette réponse, & de plusieurs autres impertinences qu'elle ajouta. Mille procédés de sa part, plus durs les uns que les autres, pendant le cours de la journée, me jettérent dans le desespoir. Après avoir bien pleuré, je résolus de me plaindre le lendemain à mon Directeur, & d'employer tout le crédit que j'avois sur son esprit pour qu'il m'ôtât cette fille. Mon dépit m'agitoit à un tel point, que je me déterminai, en cas de refus, à le prier de trouver bon que j'allasse joindre ma Mère. Voilà quel fut le fruit de mon aigreur & de mes réflexions.

Il faloit que je fusse bien piquée pour concevoir ce projet: j'avois une amitié extrême pour l'Abbé *Trainasseau*, & en toute autre occasion je n'eusse pas été capable d'aucune fermeté: mais la haine l'emporte souvent sur bien des égards: la mienne pour la *Sœur du Calvaire* étoit tout d'un coup portée au dernier point: j'étois une bonne Chrétienne, mais je ne pouvois me résoudre à lui pardonner.

Je

Je passai la nuit sans dormir ; à peine le jour que j'attendois avec une impatience extrême fut-il venu, que je me levai. Dès que je fus habillée, je sortis ; je ne m'embarassai point si la *Sœur du Calvaire* le trouveroit bon ou non, je me jettai dans un carosse, & je me rendis à la maison de l'Abbé *Trainasseau*. Mon dessein étoit de le prévenir, & de lui parler la prémière, afin qu'il ne m'arrivât point ce qui m'étoit arrivé dans la dernière occasion.

On me fit passer, comme on avoit coutume, dans sa chambre, sans me marquer aucune curiosité sur le sujet d'une visite aussi matinale. L'Abbé vint au devant de moi, fort surpris de me voir de si bonne heure, & m'en demanda la raison d'un air inquiet & fâché. J'étois si transportée du desir de l'emporter sur la maudite Dévote, que je n'y fis pas attention : j'expliquai mes chagrins avec un ton de résolution qui surprit extrêmement mon Directeur : il voulut me parler comme à une Pénitente,

condamner mon aigreur, & m'exhorter à ſacrifier mes répugnances à Dieu, mais je ne lui en laiſſai pas le tems. Je lui parlai du deſſein que j'avois conçu d'aller joindre ma Mère, puiſqu'il ne faiſoit pas plus d'attention à mes prières, en lui faiſant comprendre que rien au monde n'étoit capable de m'obliger à vivre avec une fille qui ſembloit prendre à tâche de me rendre la vie dure, & de m'accabler de chagrin.

L'Abbé *Trainaſſeau* jugea bien que mon aigreur avoit pris le deſſus, & que j'étois fille à ne pas l'écouter ſur l'article dont il étoit queſtion. Selon ſes vues ſur moi, il avoit trop d'intérêt à me captiver pour contrarier mon humeur. Allons, voilà qui eſt fait, me dit-il, Mademoiſelle ; la *Sœur du Calvaire* ſortira dès ce ſoir, je vous en donne ma parole : ſans des affaires de la dernière importance qui me retiennent ici, je vous donnerois dans le moment cette ſatisfaction. A l'égard de ce que vous m'avez dit ſur le chapitre de Ma-

da-

dame votre Mère, vous êtes là-dessus la maîtresse de faire tout ce qu'il vous plaîra: je serois bien fâché que vous me crussiez capable de vous gêner en aucune façon, je vous considère trop pour me mettre jamais dans ce cas: il me semble que je m'en étois expliqué; mais supposé que je l'aye oublié, je vous le répète, je serois au desespoir que vous eussiez jamais lieu de vous plaindre de moi.

Mon Directeur, à qui je conservois encore toute mon estime & toute mon amitié, me tint ce discours d'un air si triste & si rêveur, que je m'en allarmai. Serois-je assez malheureuse, lui dis-je, en le regardant timidement, pour que vous ne fussiez pas content de moi? Seroit-il échappé dans mes plaintes quelques expressions. . . . . Non, ma chère Fille, interrompit le Prêtre en me prenant la main, votre aigreur étoit juste, & vous avez fort bien fait de vous adresser à moi pour en faire cesser la cause: si quelque chose est capable de m'af-

fliger dans cette occaſion, c'eſt de vous avoir donné cette fille qui vous a chagrinée, & de connoître par le deſſein que vous avez formé de me quiter, que votre haine l'emporte ſur votre amitié dont je m'étois flaté.

En me tenant ce diſcours, l'Abbé *Trainaſſeau* me regardoit avec des yeux qui ſembloient me dire : Quoi ma chère Fille, vous ſeriez capable de vous éloigner d'un homme qui vous chérit ſi tendrement? Se peut-il que vous ayez conçu ce projet, ſans prévoir que ſon exécution m'accableroit de mille chagrins?

Je fus ſi pénétrée de cette conſidération, que je fis tous mes efforts pour perſuader à mon Directeur, que ce projet n'avoit été enfanté que par mon dépit. Je lui tins des diſcours ſi obligeans ſur ce chapitre, qu'il reprit ſa belle humeur : il me promit qu'il me verroit le même ſoir le plutôt qu'il pourroit, & qu'en attendant il m'enverroit une fille dont je ſerois contente. Je lui en marquai beaucoup de recon-

connoiſſance, & je l'aſſurai que ſa préſence diſſiperoit toujours tous mes chagrins.

Nous nous entretenions encore de ces choſes, lorsque le bruit d'une cloche le fit lever : ſes domeſtiques n'avoient pas la liberté de l'interrompre lorsqu'il étoit avec ſes Pénitentes, & il étoit averti par le moyen dont je viens de parler.

Il me dit d'attendre encore un moment, & me laiſſa dans ſa chambre dont il tira la clé. Lorsque je fus ſeule, je me ſouvins de cette lettre que le hazard m'avoit fait trouver un jour, & je ſouhaitai, je ne ſai pourquoi, qu'il m'en tombât quelqu'autre ſous la main. A ce deſir ſuccéda l'envie de le ſatisfaire; je me levai dans l'intention de chercher dans le livre qui étoit ſur une conſole de marbre, mais la vue d'un portefeuille m'arrêta : je l'ouvris, je me ſaiſis d'une lettre qui n'étoit point encore achevée; je jugeai qu'elle étoit de l'Abbé *Trainaſſeau*, & je la lus avec tout l'empreſſement d'une

Pénitente qui s'intéreſſe un peu plus à ſon Directeur qu'elle ne devroit.

LETTRE.

Vous m'enchantez, Madame ; je conçois par votre lettre, combien vous êtes pénétrante, & le charme qu'il y a de vous diriger. Si cela continue, vous n'aurez bientôt plus beſoin de mes leçons. Que la vanité cependant ne vous aveugle pas. Je vous en réſerve une, qui vous aſſurera pour toujours ce point de perfection auquel vous aſpirez. Je ſuis bien-aiſe que toutes ces craintes fondées ſur le préjugé, ſoient enfin diſſipées, & que ce ſoit à moi que vous deviez cette victoire. Convenez donc qu'il n'eſt rien de plus doux que d'enviſager l'avenir ſans frayeur, & de pouvoir écouter ſes goûts ſans ſcrupules & ſans inquiétudes. C'eſt avoir beaucoup fait aſſurément, que d'en être venu à ce point : mais vous avez encore, je vous le répète, à aprendre quelque choſe : le tems eſt précieux, il faut ſavoir avec art....

Je fus extrêmement fâchée que cette lettre ne fût pas achevée, elle m'intéressa beaucoup, quoique je n'en comprisse pas tout-à-fait le sens. Je jugeai cependant qu'elle traitoit d'un bonheur secret, qu'il s'agissoit de savoir goûter avec art. J'étois trop simple encore pour porter mes idées plus loin, mais je ne l'étois pas assez pour ne pas desirer ardemment d'être à portée d'éclaircir le mistère, & d'en venir à l'usage de ces goûts qu'on pouvoit écouter, sur-tout s'ils étoient aussi agréables qu'on sembloit le supposer.

Je ne doute pas, *ma Princesse*, que vous n'ayez une extrême curiosité d'avoir la clé de la lettre que je viens de rapporter: modérez pour quelques momens votre impatience, je vous promets de ne pas quiter l'article de mon Directeur, sans vous instruire de tout ce qui a rapport à lui. L'histoire de cette lettre fera partie de l'anecdote. J'aime trop à médire de mon prochain, & sur-tout des gens de

la catégorie de mon hypocrite, pour me refuser ce plaisir.

J'allois remettre la main dans le portefeuille, persuadée que j'y trouverois encore quelque chose, lorsque la porte s'ouvrit. Vous êtes défaite de la *Sœur du Calvaire*, me dit en entrant l'Abbé *Trainasseau*. Je voulus l'interrompre pour lui demander par quel hazard cette affaire s'étoit consommée si vite. Attendez, continua-t-il, je veux vous aprendre un trait de cette fille qui est admirable. Croiriez-vous qu'elle est venue ici exprès, pour me dire que vous aviez passé hièr une partie de la journée avec un homme que j'ai surpris un jour vous parlant à travers votre porte, & qu'ayant accepté un rendez-vous qu'il vous avoit proposé, vous étiez sortie exprès ce matin pour vous y rendre? Cette calomnie justifiée par votre visite, m'a fait connoître la noirceur du caractère de cette fille, & ce qu'on doit attendre de sa part. Je n'ai pu y tenir, je l'ai chassée sans vouloir l'écouter

davantage: trop heureux d'aprendre par mon expérience, combien il faut être circonſpect ſur les rapports d'autrui.

J'avouerai de la meilleure foi du monde, que le diſcours de mon Directeur me cauſa une joie ſans pareille: elle auroit été parfaite, ſi j'avois pu jouïr de l'humiliation de la *Sœur du Calvaire*: cependant toute réflexion faite, je ſus bon gré à mon étoile, de ne m'être pas trouvée à cette entrevue; je n'aurois pu nier la viſite de l'Inconnu, qui m'avoit tant inquiétée: & quoiqu'elle n'eût rien de criminel en ſoi, je n'étois pas fâchée que l'Abbé *Trainaſſeau* l'ignorât.

En rentrant chez moi je rencontrai la Voiſine qui m'avoit tant fait d'amitié la veille: la bonne humeur qui brilloit ſur mon viſage, m'artira des complimens de ſa part: je ne lui en cachai pas la cauſe: elle m'en félicita, & m'offrit ſes ſervices en attendant que j'euſſe la fille qu'on m'avoit promiſe. Je les acceptai, la phiſionomie de cette jeune femme me plaîſoit, & c'eſt

le coup-d'œil qui décide & qui engage; on en fait l'expérience dans toutes les occaſions.

Les femmes ne ſe trouvent guères enſemble qu'elles ne cauſent; nous cauſâmes donc. J'apris que la jeune femme avoit un Peintre pour mari, & qu'elle l'avoit épouſé contre ſon inclination: elle s'apelloit Mademoiſelle *Severin*. elle étoit d'une humeur fort aimable & fort enjouée: mais les chagrins dont elle étoit tourmentée, diſoit-elle, l'avoient extraordinairement changée depuis quelque tems: je n'en apris pas davantage pour l'heure, mais dans la ſuite je fus mieux inſtruite; j'aurai plus d'une fois occaſion de parler de cette femme.

La ſuite de la converſation roula ſur pluſieurs choſes indifférentes, enſuite elle tomba naturellement ſur l'homme qui m'avoit cauſé tant d'embarras: je n'en fus pas fâchée, quoique je ne vouluſſe jamais avoir rien à démêler avec lui: j'étois bien-aiſe de ſavoir qui il étoit, & d'avoir une idée de ſon caractère.

Com-

Comme il demeuroit dans la même maiſon, il étoit bon que j'en fuſſe inſtruite, afin que je priſſe de nouvelles précautions, en cas qu'il fût effectivement auſſi dangereux qu'il me l'avoit paru.

Je ne pus m'empêcher de rire au récit que Madame *Severin* me fit de la folie de cet homme : c'étoit un Acteur de l'Opéra : il avoit ſi bonne opinion de lui, qu'il ſe perſuadoit que toutes les femmes qui le voyoient en devenoient amoureuſes : il dépenſoit tout ce qu'il gagnoit en ajuſtemens pour ſe procurer des entrées par-tout, dans l'idée qu'il trouveroit tôt ou tard une riche héritière qui s'entêteroit de lui, & qui lui feroit ſa fortune. Il avoit la tête remplie de toutes les déclarations d'amour décrites dans les Opéras & dans les Romans, il en faiſoit uſage toutes les fois qu'une femme lui plaîſoit. Lorsqu'elle lui tenoit rigueur, ce qui lui arrivoit ſouvent, il feignoit de vouloir ſe tuer; & l'anecdote aſſuroit que ce moyen lui avoit réuſſi quelquefois.

Je trouvai tant de douceurs dans l'entretien de ma Voisine, que je l'engageai à diner avec moi: elle y passa une partie de la journée, & me promit en se retirant de me voir le plus souvent qu'elle le pourroit. Je fus très charmée de cette assurance: je prévoyois bien des quarts-d'heure d'ennui, & cette jeune femme étoit très capable de m'en dédommager.

Quelques instans après qu'elle m'eut quitée, il me vint une fille de la part de l'Abbé *Trainasseau*, je la trouvai fort à mon gré: elle n'avoit que vingt ans, étoit grande & bien faite, assez jolie, & mise bien différemment de la *Sœur du Calvaire*. La douceur avec laquelle elle me fit son petit compliment, me plut. Elle m'assura qu'elle feroit son objet principal de me plaîre, & qu'elle se trouveroit fort heureuse si elle pouvoit y parvenir. Mon Directeur m'écrivit le même soir, pour me faire savoir qu'il étoit obligé d'aller à la campagne pour huit jours, & qu'il ne manqueroit pas de venir me voir dès qu'il se-

roit

roit de retour. Cette abſence me parut fort longue. J'avouerai de bonne foi qu'elle m'ennuya beaucoup. Il revint enfin le dixième ſur le ſoir. J'étois trop contente de toutes ſes bonnes façons, pour ne pas le recevoir avec joie. La prémière choſe qu'il me demanda, fut ſi la phiſionomie de la fille qu'il m'avoit envoyée me plaîſoit, en m'aſſurant, en cas du contraire, que j'étois la maîtreſſe de la renvoyer, & d'en prendre une à mon gré. Ma réponſe lui ayant fait connoître combien j'en étois ſatisfaite, il s'en félicita, & me proteſta qu'il ne feroit jamais de vœux que ceux de mon contentement & de mon bonheur. Des façons ſi polies & ſi prévenantes augmentérent mon amitié pour ce Directeur complaiſant: je lui jurai à mon tour que je n'oublierois jamais ſes bontés, & que je ferois ma plus douce occupation d'en mériter la continuation.

Ces prémiers complimens terminés, nous paſſâmes dans ma chambre: il fut d'abord queſtion des

hor-

horribles emplettes de la *Sœur du Calvaire*, qui étoient toujours reſtées ſur ma *ducheſſe*. L'Abbé *Trainaſſeau* hauſſa les épaules après les avoir conſidérées, & me pria de les lui renvoyer, voulant, à ce qu'il me dit, en faire des charités. Il ajouta que pour réparer la ſottiſe de la mauſſade ſervante, il ſe chargeoit de me faire acheter par des perſonnes plus entendues, tout ce qui m'étoit néceſſaire, ſe flatant que par ce moyen je ſerois ſervie comme il me convenoit.

La converſation roula enſuite ſur ce qui concernoit mon ménage: il fut queſtion un moment après de la manière dont j'employois mon tems: Vous êtes jeune, me dit l'Abbé *Trainaſſeau*, il n'eſt pas poſſible de toujours travailler, il faut des quarts-d'heure de recréation, & c'eſt à quoi j'ai deſſein de pourvoir. Mon intention n'eſt pas que vous vous ennuyiez dans votre ſolitude, la lecture eſt un grand moyen de vous diſſiper: ſi vous pouvez parvenir à l'aimer, vous conviendrez qu'il n'eſt rien de plus agréable

ble que ce plaisir : il est solide, il instruit : un livre est un délassement gracieux, qu'on quite & qu'on reprend quand on veut : il ouvre la porte aux réflexions, aprend à penser, & sert de modèle pour imiter les vertus, & pour éviter les égaremens où l'on vous montre que le vice plonge : des exemples bien décrits vous font concevoir combien on doit l'avoir en horreur, & de quelle conséquence il est de s'apliquer à le fuir & à s'en préserver.

Convaincu par l'expérience de quel secours est le délassement auquel je vous invite, ma chère Fille, poursuivit mon Directeur en tirant un Livre de sa poche, j'ai cru vous faire un vrai plaisir de vous choisir un genre de lecture qui fût à votre portée, & qui en vous intéressant vous engageât à prendre du goût pour elle. Voici la vie d'un homme dont le cœur a été tendre, & qui malgré ses foiblesses a mérité de son tems même (& c'est beaucoup dire) les éloges les plus grands. Elle vous fera connoître que les saintes amitiés

tiés entre perſonnes d'un ſexe différent ſont permiſes, & les douceurs que goûtent deux cœurs étroitement unis. Je ne doute pas qu'il ne ſe trouve des endroits difficiles à entendre ; mais ayez ſoin de les marquer, je me ferai un vrai plaiſir de vous donner tous les éclairciſſemens dont vous aurez beſoin. J'avois un deſſein en tête pendant que l'Abbé *Trainaſſeau* me parloit, mais je n'oſois le mettre en exécution. Je n'avois pas perdu le ſouvenir de la dernière lettre dont j'avois ſurpris la lecture chez lui. J'aurois bien voulu lui faire quelques queſtions qui euſſent rapport à l'article qui m'avoit tant intéreſſée, ſans lui faire ſoupçonner que j'euſſe été curieuſe. Cela étoit difficile : mais de quoi ne vient-on point à bout quand on le deſire ardemment ? Je ſaiſis ce qu'il venoit de me dire à l'occaſion des douceurs qu'avoient reſſenti *Abelard* & *Héloïſe*, afin de le mettre dans la néceſſité de m'expliquer de quel genre étoient ces douceurs. On aſſure que la nature parle à un cer-

tain

tain âge, ce n'étoit pas chez moi: j'étois encore ſi neuve ſur ſes impreſſions, que je n'imaginois pas même qu'elle pût avoir d'autres mouvemens que ceux que je lui connoiſſois.

Quelque mal que je rendiſſe mon idée, mon Directeur m'entendit parfaitement. Si je vous connoiſſois depuis un plus longtems, ma chère Fille, me dit-il, je vous expliquerois dès aujourd'hui ces miſtères dont vous paroiſſez ſi curieuſe: je ferois même encore plus, je ne feindrois pas de vous enſeigner cet art charmant qui tranſporte l'ame de plaiſirs, & qu'elle reſſent mieux qu'ils ne peuvent s'exprimer: mais c'eſt encore trop tôt: il faut que je ſois certain, avant de vous développer ces connoiſſances, que vous êtes digne des riſques auxquels je ferois obligé de m'expoſer. Eh! pourquoi donc me croire ingrate & méconnoiſſante, repris-je, enchantée que l'entretien tombât ſur cet article? ſerois-je aſſez malheureuſe pour que vous me ſoupçonnaſſiez de faire un

un mauvais uſage de vos bontés? Non, chère *Agnès*, pourſuivit l'Abbé en me prenant la main, je vous crois le cœur excellent, mais je ne puis m'empêcher de me défier de votre diſcrétion. Quelqu'innocentes que ſoient mes idées, un homme de mon caractère ne doit jamais riſquer qu'on le ſoupçonne de vues ſuſpectes. Vous ne riſquez rien avec moi, interrompis-je, impatiente de ſes doutes & des longs délais qu'il apportoit: quelque jeune que je ſois, je ſai me taire quand il le faut. Prenez garde à ce que vous me promettez, reprit l'Abbé d'un air impoſant, je vai me rendre à vos ſollicitations; mais ſouvenez-vous bien que c'eſt vous qui m'y obligez: après ma complaiſance, ſi vous oſiez jamais me tromper, vous n'auriez pas au monde un ennemi plus dangereux que moi.

Je renouvellai les aſſurances de la plus parfaite diſcrétion, enſuite le Directeur ſe leva & fut fermer la porte. Je jugeai par cette précaution, que ce qu'il avoit à me

dire

dire étoit bien mistérieux & bien intéressant, puisqu'il prenoit tant de soins pour qu'il ne fût entendu que de moi. Je me souvins alors de ces lettres que j'avois surprises, je ne doutai pas que ce que j'allois aprendre n'eût rapport aux énigmes que je n'avois pu comprendre & cette idée me donna autant de joie que de plaisir.

Lorsque l'Abbé *Trainasseau* se fut remis auprès de moi, il me prit la main, & me regarda d'un air timide & embarassé, que je ne lui avois jamais vu : un moment après son visage devint tout en feu, & il commença à trembler. J'avois la bouche ouverte pour lui demander la cause d'un changement si considérable, mais il prévint ma question. Vous devez juger par mon trouble, s'écria-t-il, en me regardant fixement, combien vous m'êtes chère, & la confiance extrême que j'ai en vous. Sachez, pour que vous n'en doutiez pas, qu'il nous est défendu de vous faire part de nos lumières, & qu'en y contrevenant nous risquons des punitions quel-

quelquefois plus cruelles que la perte de la vie. Jugez donc, *Agnès*, si j'ai eu raison de balancer, & de vous demander un secret éternel. Vous devez me le garder par mille raisons : je vai faire pour vous ce que je n'ai jamais fait pour personne, & ce que je ne ferai peut-être jamais pour qui que ce soit.

Plus mon Directeur s'éloignoit de ce que je desirois, & plus mon impatience augmentoit. Le traître ne faisoit tant valoir le service prétendu, que pour irriter de plus en plus ma curiosité : mon imagination alloit vainement au devant de ce qu'il avoit à me dire ; j'avois trop d'innocence pour qu'il fût possible de le pénétrer.

Ne vous a-t-on pas apris, me dit enfin cet homme, dès que vous avez eu l'âge de raison, que vous ne deviez jamais vous écarter des sentimens de l'honneur & de la vertu ? Ces mêmes leçons n'ont-elles pas ajouté qu'il étoit de votre sagesse de fuir les hommes, de ne pas les écouter, & de ne souffrir

en

en aucune occasion leurs carefles & leurs douceurs? Vous conviendrez ſans que je vous en preſſe, que ce ſont les prémiers principes qui vous ont été inſinués. Vous ne doutez pas aſſurément, que vous ne ſoyez dans l'obligation indiſpenſable de ne vous en jamais écarter, & qu'en y contrevenant vous perdriez l'eſtime de vos ſemblables, & cet honneur & cette vertu qui vous ont tant été recommandés.

Outre l'infamie attachée dans le monde à la perte de cet honneur, la Religion vous a auſſi enſeigné que le Ciel prépare aux infracteurs de ces juſtes Loix des peines éternelles, & qu'il n'y a que l'aveu des fautes où vous êtes tombée, qui puiſſe par la ſatisfaction que vous en faites, vous délivrer de l'arrêt qui a été prononcé contre vous.

Ces fondemens poſés, pourſuivit mon Directeur, en me faiſant lever la tête, il s'agit de paſſer à l'explication de ces points. Qu'entendez-vous par honneur, par vertu, par ſageſſe, & par tous les mots qui

qui ſont rélatifs à cet Etre de raiſon ? Pour ne point transgreſſer des maximes, il faut ſavoir ce qu'elles ſignifient. Comment éviteriez-vous le précipice, ſi vous ignorez les ſentiers qui y aboutiſſent ?

L'Abbé ſe tut pour attendre ma réponſe, je baiſſai la tête, & je me mis à rêver. Cette queſtion m'embaraſſoit : je ne connoiſſois ces grands mots que de nom, je l'avoue. Mais voyons, pourſuivit mon Directeur ; votre imagination n'y auroit-elle pas encore attaché une idée ? tâchez de me la rendre ; & afin de vous expliquer avec plus de clarté, faites enſorte de vous replier pour ainſi dire ſur vous-même, vous vous trouverez alors en état de vous exprimer nettement, quelque vagues qu'ayent été vos réflexions.

Je vous avouerai, *ma Princeſſe*, que mon embarras, bien loin de diminuer par ce diſcours, crut de plus en plus. Je rougis de honte de me trouver ſi ignorante, & je n'oſai l'avouer. Courage, pour-

fuivit le Directeur, point de fauffe vanité, & encore moins de diffimulation; je ne puis entrer dans aucun détail que je n'aye fouillé dans les replis de votre cœur. Mais pour vous mettre à votre aife, ajouta-t-il, répondez à ceci: Que penfiez-vous un certain jour que Mr. *de Saint Preuil* fut vous trouver dans votre chambre, & qu'il vouloit abfolument defferrer votre corfet? d'où vient ne le voulûtes-vous pas fouffrir? quel mal y entendiez-vous? penfiez-vous que les libertés qu'il vouloit prendre regardaffent votre honneur, & mettiez-vous cet honneur à ne pas les fouffrir?

Ce moyen dont l'Abbé fe fervoit lui réuffit, & me mit plus à mon aife. Je commence à voir clair, lui dis-je: le trouble que je reffentis dans ce moment que vous me rapellez, me fit penfer que toutes les fois que l'honneur étoit en danger, cet embarras où je me trouvai alors en avertiffoit. Et vous aviez raifon, pourfuivit mon Directeur: ce mouvement inquiet

dont on eſt agité en pareil cas, dénote que les ſens ſont près à s'élever : toutes les fois que l'émotion vous porte à ce point, il n'eſt pas douteux que la vertu ne chancelle. Définiſſons-la de manière que nous la connoiſſions mieux. La vertu, la ſageſſe, ou l'honneur, n'importe, ces mots ſignifiant la même choſe; la vertu, dis-je, eſt la privation d'un apétit deſordonné, d'un plaiſir ſecret, que la chaleur d'un certain ſens occaſionne : toutes les fois que ce ſens deſire, ou qu'il appète le bien qui lui eſt propre, & que vous le lui refuſez formellement, vous faites un acte de ſageſſe; & quand vous êtes venue au point de ne jamais rien accorder à ce ſens, quelque plaiſir qu'il vous annonce. vous avez acquis le nom de vertueuſe, & vous l'avez acquis juſtement.

il s'agit à préſent de ſavoir, ma chère Fille, continua mon Directeur, ſi l'effet qui prouve cette ſageſſe définie, vous eſt parfaitement connu. Il s'en faut beaucoup, répondis-je avec naïveté, je n'en ai

même

même aucune notion. Tant pis, interrompit l'Abbé *Trainaſſeau* en me regardant avec douceur; cette ignorance vous ravit un mérite eſſentiel. Comment vous récompenſer d'une bonne action que vous faites, ſans que vous y ayez part? Servons-nous d'une comparaiſon pour nous faire comprendre, & pour venir à la connoiſſance de l'effet en queſtion. Comment jugez-vous que vous avez envie de dormir? Par un appeſantiſſement général de tous vos membres, n'eſt-il pas vrai? par un bâillement involontaire, & lorſque vos yeux ſe ferment malgré vous avec une certaine douceur, ne jugez-vous pas à ces ſimptômes que le ſommeil va vous ſurprendre, & que la nature demande à ſe repoſer?

Je compris cette comparaiſon à merveille. Eh bien, m'écriai-je, de quels mouvemens eſt-on agitée lorſque l'on doit faire triompher la vertu? Je vai vous l'expliquer, reprit l'Abbé d'un air qui me parut embarraſſé, & en articulant les mots par ſillables & fort len-

tement. N'avez-vous jamais ressenti, en jettant les yeux sur un homme aimable, un certain trouble qui vous donnoit de l'émotion & un secret plaisir? Je n'entends pas au moins par ce mot de plaisir, ce simple mouvement de joie dont on est ému quand on voit une personne qu'on chérit; mais ce mouvement intérieur, plus rélatif au corps qu'à l'ame; qui fait tressaillir...... à....... un certain je ne sai quoi, qui fait qu'on voudroit se trouver seule avec cet homme aimable. Vous m'entendez sans doute, ajouta l'Abbé en me regardant fixement. Non en vérité, reprisje avec chagrin, je ne connois pas cet effet, qui pour être expliqué cause tant d'embarras: je n'ai de notion distincte en moi, que celle de dormir, d'avoir faim & soif, de ressentir de l'aversion comme j'en ai eu pour la *Sœur du Calvaire*, & de l'amitié pour ma Mère & pour vous: à l'égard d'autres mouvemens, je n'en connois point; & s'il y en a qui procurent du plaisir, & que mes semblables en soient

ſuſceptibles; comme je n'en doute pas, puiſque vous me le dites; je me trouve la plus malheureuſe perſonne du monde, d'être exceptée de la règle; & je dois ſavoir bien mauvais gré à la Nature, de m'en avoir privée.

A-peine pus-je retenir mes larmes en proférant ces derniers mots; je m'affligeai tout de bon, & l'Abbé fut obligé de me donner de la conſolation. La ſimplicité dont j'étois alors, vous amuſe ſans doute, *ma Princeſſe*; attendez, vous n'êtes pas encore à la fin, je vous prépare bien d'autres plaiſirs. Mon Directeur, qui en trouvoit toujours beaucoup dans l'examen de mes ſentimens les plus ſecrets, jugeant par mes réponſes de ma parfaite innocence, voulut pouſſer les choſes plus loin, & profiter de ma ſimplicité. Il ne faut pas vous perſuader, me dit-il, après m'avoir fait revenir du chagrin que j'avois fait paroître, que vous ſoyez conſtruite autrement que les autres femmes: non, ma chère Fille, ajouta-t-il avec un air de confiance,

j'en ai connu dont les notions n'étoient pas plus claires ſur ce chapitre que les vôtres, ainſi point de mauvaiſe humeur contre la Nature: je ne doute pas qu'après deux ou trois leçons au plus que je lui donnerai de concert avec vous, elle ne s'explique & ne ſe développe entièrement.

Je treſſaillis de joie à ce diſcours, je conçus que l'éclairciſſement qu'on me promettoit, avoit raport aux miſtères de ces lettres ſurpriſes, qui m'avoient tant fait penſer de choſes. A quoi tient-il, lui disje dans cet eſprit, que vous ne commenciez à l'heure même à me donner ces ſalutaires leçons? Volontiers, reprit l'Abbé *Trainaſſeau* en me ſerrant entre ſes bras, vous êtes trop aimable pour qu'il ſoit poſſible de vous rien refuſer.

Comment pourrai-je, *mon aimable Princeſſe*, vous rendre cette ſcène avec cette bienſéance dont on ne doit jamais s'écarter? le pas eſt bien gliſſant, comme vous le voyez: je ne ſai pas trop comment je m'en tirerai: mais allons en avant, je vous

vous avertis au moins, que ſi je bronche, je n'irai pas plus loin: vous penſerez tout ce qu'il vous plaîra des témérités de l'hypocrite Abbé: pourvu que vous ne me mettiez pas de moitié du crime, vous tournerez les choſes comme il vous plaîra.

Bien loin de croire que le perfide Directeur eût aucune vue déraiſonnable, la joie où j'étois de ſa promeſſe, me fit recevoir l'embraſſement qu'il me fit, avec toute l'amitié poſſible. Ce retour, auquel il ne s'attendoit peut-être pas, acheva de vaincre & de bannir un reſte de crainte ou de timidité. Il me dit en baiſſant les yeux avec une hypocrite timidité, qu'il étoit dans l'obligation indiſpenſable avant tout de me mettre la main ſur le cœur. J'étois dans la bonne-foi, & cette propoſition ne me ſurprit pas, autant qu'elle auroit dû le faire. Je lui demandai cependant ce que cela devoit opérer? Tout, s'écria-t-il, en avançant la main. Les battemens du cœur, comme les vibrations du poulx, ſervent à

donner des lumières ſur les mouvemens les plus ſecrets. D'ailleurs la chaleur de la main lui cauſe une émotion, qui peut tout pour l'exécution de notre deſſein. Il ajouta encore beaucoup d'autres raiſons, auſſi peu raiſonnables que celle-là; mais j'étois trop prévenue en ſa faveur pour imaginer aucune choſe qui pût bleſſer l'opinion favorable que j'avois de lui.

Je conſentis donc dans ce préjugé, qu'il me mît la main ſur le cœur: mais une difficulté que je n'avois pas prévue me retint: il faloit ôter mon mouchoir, ou du moins lui laiſſer paſſer la main dans mon ſein. Cette idée me fit balancer: il eſt rare qu'une fille bien élevée, quelle que ſoit ſon innocence, ne rougiſſe en pareil cas. Je ne fis point miſtère à mon Directeur de mon embarras, il en ſourit. Je ſuis enchanté, me dit-il en paſſant la main ſous mon mouchoir, que vous me faſſiez entrevoir ces inquiétudes; c'eſt un ſymptôme qui m'annonce que vous aurez bientôt les notions que je

vous desire. En voulez-vous une preuve, ajouta-t-il, en me prenant la main, & en me tâtant le poulx? cet attouchement vous fait-il quelqu'impression? Non, lui répondis-je, frappée de cette observation. En voici la raison, poursuivit-il, c'est que les effets que nous voulons connoître, n'ont aucun rapport à votre main; ils existent dans le cœur, & c'est à cause de cela que la seule idée de toucher le vôtre, vous a émue, & fait sentir ce trouble que vous attribuez à votre éducation.

Ce raisonnement me parut trop clair pour répondre: je me tus en attendant l'effet des peines que mon Directeur vouloit bien prendre, pour me faire jouïr de ces notions dont j'étois malheureusement encore privée; je ne fus point rebelle tant que la main ne quita point le cœur; mais s'étant déplacée insensiblement, & me sentant presser la gorge, je me levai brusquement, avec un feu extraordinaire qui me monta au visage. Fort bien, s'écria l'Abbé en me suivant; la leçon

opère, & je ne doute pas qu'à la ſeconde nos vœux ne ſoient remplis. N'eſt-il pas vrai que vous venez de reſſentir autre choſe que l'envie de dormir? Ah! je vous en aſſure, repris-je en rougiſſant de plus en plus; mais je ne crois pas qu'il m'arrive jamais de tenter de ſemblables remèdes. Tant pis pour vous, reprit froidement le Prêtre: ſi je m'étois attendu à un pareil remerciment, je ne m'y ſerois pas aſſurément expoſé: j'avois certes bien raiſon de ne pas vouloir me rendre à vos empreſſemens, il faloit attendre: je devois prévoir que jeune comme vous êtes, vous n'aviez pas aſſez de diſcernement pour ſentir le prix des choſes, & de ce que je voulois bien faire pour vous. Mais en voilà aſſez ſur cet article, ajouta l'Abbé *Trainaſſeau* en prenant ſon chapeau, je vous laiſſe; lorsque vous aurez fait quelques réflexions, vous comprendrez que ſi vous ne m'aviez pas été chère, je ne me ſerois pas expoſé à ce qui vient d'arriver.

Le Directeur, après ces mots pro-

prononcés d'un férieux à glacer, me fit un falut fort froid, & voulut fe retirer. Mon Dieu que vous êtes cruel! lui dis-je, en courant l'arrêter; mon intention n'a point été de vous desobliger. Eft-il poffible qu'avec votre pénétration, vous ne deviniez point ce qui fe paffe en moi. Je n'y vois que des préjugés & de l'entêtement, reprit-il d'un air plus calme, mais encore fàché: vous êtes une Pénitente rebelle, qui ofez vous révolter contre un guide fage, dont les intentions font auffi pures que bienfaifantes: je devrois après cela ne vous revoir jamais. Dieu m'en préferve, interrompis-je les larmes aux yeux: fi j'étois affez malheureufe pour que vous m'abandonnaffiez, que deviendrois-je! hélas! je tomberois dans le defefpoir. Afféyez-vous Monfieur, ajoutai-je en le tirant par la main, je ne ferai pas tranquile que vous ne m'ayez fait connoître que vous avez oublié mon imprudence: je ferai plus docile à l'avenir, & pour ne plus tomber dans le cas de vous mettre en

colère contre moi, je penſerai ſans ceſſe que vous ne faites jamais rien ſans en avoir des raiſons ſolides, auxquelles il ne me convient pas de réſiſter.

Fin de la Seconde Partie.

MEMOIRES
D'UNE
FILLE DE QUALITÉ
Qui ne s'est point retirée du Monde.

TROISIEME PARTIE.

JE ne sai, *ma Princesse*, ce qui seroit arrivé de ce discours, & de ma sotte confiance, si le Ciel n'avoit eu pitié de ma simplicité : il permit qu'on sonnât à la porte, dans le moment que mon Directeur alloit poursuivre la leçon. Le trouble avec lequel l'Abbé retira sa main, aug-

menta celui que je tâchois de ſurmonter. Il avoit fermé les verrouils de ma chambre, je ne m'en étois pas aperçue : il fut les ouvrir, prit un Livre de dévotion qu'il trouva ſur une commode, & vint ſe raſſeoir près de moi, en me diſant qu'il faloit toujours prévenir tout ce qu'on pouvoit penſer, & ne jamais donner matière à parler. A peine achevoit-il ce diſcours, que la porte de mon cabinet s'ouvrit. *Mariane* (c'étoit le nom de ma nouvelle fille) venoit m'avertir qu'un grand laquais s'étoit informé de la part de ſon Maître, ſi j'y étois, & que ſur ſa réponſe il n'y avoit pas lieu de douter que je n'euſſe une viſite dans le moment.

Je lus, dans le regard que me jetta mon Directeur, ſon mécontentement & ſa ſurpriſe. Il me demanda d'un air troublé, ſi je ſavois ce que c'étoit que cette viſite imprévue, ſi j'y avois donné lieu. L'étonnement que j'en marquai moi-même, étoit trop vraiſemblable, pour que ma réponſe fût

fût ſoupçonnée d'artifice. Loin de tranquiliſer l'Abbé *Trainaſſeau*, elle l'inquiéta de plus en plus. Sa prémière idée fut que Mr. *de Saint Preuil* avoit découvert ma retraite, ou que j'avois été rencontrée dans les rues par quelqu'un de ſes gens qui m'avoit ſuivi, & qui lui avoit indiqué ma demeure. Dans ce ſoupçon il ſe preſſa de me dire que je ne le nommaſſe point, & que j'attribuaſſe ma fuite au risque que ma vertu avoit couru chez lui : enſuite il fut ſe cacher dans une garderobe, après m'avoir averti de ne point ſuivre Mr. *de Saint Preuil* quelqu'inſtance qu'il m'en fit, m'aſſurant que dès qu'il ſeroit ſorti il me conduiroit dans un lieu où je n'aurois plus à craindre d'évènemens pareils à celui qui m'arrivoit dans ce moment.

Il n'eſt pas dificile de penſer combien la conjecture vraiſemblable de l'Abbé *Trainaſſeau* m'allarma : je connoiſſois Mr. *de Saint Preuil*, & en cas que ce fût lui qui vînt me voir, comme il n'y avoit que trop d'apparence, je ne me flatois pas de

de pouvoir lui échapper. Il n'étoit pas homme à me laiſſer prendre un parti : j'étois presque réſolue à m'enfuir par la porte dérobée de mon cabinet pour n'avoir plus rien à risquer de ce côté, mais il n'étoit plus tems. *Mariane* reparut une ſeconde fois, ſuivie d'un grand homme fort magnifiquement mis, que je ne reconnus pas d'abord. Enfin, s'écria-t-il en m'abordant cavalièrement, je vous retrouve Mademoiſelle : ſi vous ſaviez combien de ruſes j'ai mis en uſage pour y parvenir, vous m'en ſauriez gré. J'ai cru pendant longtems que Mr. *de Saint Preuil* vous avoit ſouſtraite à mes regards, & que le bruit qu'il répandoit de votre fuite étoit un jeu concerté entre vous, pour que je ne fuſſe jamais au fait de l'avanture; mais je ſai à préſent à quoi m'en tenir, & j'en loue Dieu. Je n'ignore pas le nom de l'heureux mortel qui nous a privés de votre charmante préſence, mes émiſſaires m'ont bien ſervi, comme vous le voyez. Je devine les projets de l'hyprocrite qui vous a fait

fai-

faire une démarche si gaillarde. Je vole ici exprès pour en raisonner avec vous: heureux si je ne viens pas trop tard! Aprenez donc que votre Abbé *Trainasseau* est un scélérat, & que vous devez le chasser comme un monstre digne des plus grands suplices. Je conçois à votre air l'étonnement où vous jette ce discours; mais lorsque nous serons entrés dans quelque détail sur cet article, je ne doute pas que vous ne trembliez d'avoir donné votre confiance à ce malheureux, & que vous ne m'ayez une obligation éternelle de vous avoir arrachée au malheur dont vous étiez menacée.

Qu'on juge de ma surprise & de mon embarras, à un pareil début: je ne sus que répondre, & encore moins de quelle manière j'en devois user avec un homme que je trouvois si hardi: je n'avois pas encore osé lever les yeux sur lui; mais un mouvement qu'il fit vers moi, me l'ayant fait envisager, je le reconnus pour le Marquis *de Sterling*, dont j'ai déjà parlé deux

fois

fois dans ces Mémoires. Je reculai de deux pas à cette connoiſſance, je ne doutai pas qu'il ne vînt de la part de Mr. *de Saint Preuil*, & qu'il ne me fût impoſſible d'éviter de tomber entre ſes mains. A cette inquiétude ſe joignit le chagrin de la manière dont on venoit de traiter mon Directeur: il avoit dû entendre ſon apologie, ce n'étoit qu'à quatre pas de lui qu'elle s'étoit faite: j'étois agitée d'un trop grand trouble pour faire aucune réflexion ſur ce qui m'avoit été dit à ſon desavantage; en un mot j'étois immobile comme un terme: j'avois les yeux baiſſés, je n'avançois ni ne reculois, & je ne ſavois en aucune façon à quoi me déterminer.

Le Marquis avoit trop d'uſage du monde pour ne pas deviner une partie des choſes qui ſe paſſoient en moi. Raſſurez-vous, Mademoiſelle, me dit-il, en me conduiſant dans un fauteuil, & en s'aſſéyant à côté de moi: je ne ſuis point venu ici, & je n'ai point tant fait de pas pour vous retrou-

ver,

ver, dans le deſſein de vous desobliger, ou de troubler votre repos. Aprenez en quatre mots mes deſſeins & mes vues : dès le prémier moment que j'ai eu l'honneur de vous voir, je me ſuis ſenti prévenu pour vous de la conſidération la plus reſpectueuſe & la plus tendre: j'ai cherché depuis ce tems les occaſions de vous le dire & de vous le perſuader. Je croyois l'avoir rencontré un certain matin que vous vous rapellez ſans-doute, où mon abord cauſa tant d'embarras à celui que j'avois toujours cru l'auteur de votre naiſſance; mais vous ſavez de quelle manière on ſe défit de moi, & à quel point je fus dupe d'une ſuppoſition, que les circonſtances de ce tête-à-tête devoient rendre bien peu vraiſemblable. Ce n'eſt que depuis deux jours que je ſuis inſtruit. Il ſeroit trop long de vous rapporter comment je ſuis parvenu à des connoiſſances dont je ferois aujourd'hui mon bonheur, ſi je pouvois me flater de vous inſpirer une partie de ce que je penſe. Afin cependant que vous ne puiſſiez

ſiez pas douter que je ſuis informé de bon lieu de tout ce qui vous touche, je n'aurai qu'à vous avouer que celui qui paſſoit pour vous avoir donné le jour, m'a fait la confidence de tous les ſecrets qui vous regardent, en m'aſſurant qu'il ne les auroit jamais révélés ; ſi vous ne lui aviez prouvé par votre fuite que vous ne vous ſouciyez point de lui, & que vous aviez ailleurs des engagemens, que vous n'étiez pas bien-aiſe qu'il pût pénétrer.

Il me reſte à préſent à vous aprendre de quelle manière j'ai été inſtruit du ſecret de votre retraite. Malgré tous mes efforts pour la découvrir, il ne m'auroit pas été facile d'y réuſſir, ſans une avanture qui m'eſt arrivée chez une Préſidente, qui m'a donné lieu de parvenir à un bonheur dont je n'oſois plus me flater.

Le Préſident de . . . . . m'engagea avant hièr à diner chez lui ; j'acceptai la partie. Madame ſa femme nous fit une politeſſe ſur la fin du repas, pour s'excuſer ſur l'obligation où elle étoit de nous quiter,

ter, ayant, à ce qu'elle assuroit, une affaire qui ne lui permettoit pas de rester avec nous plus long-tems. Monsieur son mari, qui est le meilleur homme du monde, & qui ne l'a jamais gênée de sa vie, se trouva dans ce quart-d'heure d'une humeur toute différente; il fut fâché de l'impolitesse du procédé, & il lui dit assez sèchement de remettre son affaire à une autre fois; & qu'il n'étoit pas assez souvent à la maison, pour qu'elle l'évitât quand il s'y trouvoit. La *Présidente*, nullement accoutumée à être contrariée, répondit ironiquement à ce discours, & voulut se lever de table pour sortir. Le mari piqué du peu d'égard qu'on marquoit pour lui devant un tiers, aussi-bien que de la raillerie dont avoit été prononcée la réponse, la prit par le bras assez rudement, & l'obligea à se rasseoir, en lui disant qne pour cette fois elle auroit la bonté de ne pas nous priver de sa présence. Ce traitement nouveau pour elle, fut reçu avec

aigreur : de parole en parole on ſe fâcha. Je voulus mettre la paix, on ne voulut pas m'écouter. Que vous dirai-je ? un ſouflet partit de la part du mari comme un éclair, ſans que je puſſe le parer. Les cris perçans de la femme attirérent tous les domeſtiques ; à peine eus-je le tems d'empêcher qu on entrât dans l'appartement : il étoit eſſentiel de dérober une ſcène auſſi fâcheuſe au Public, il n'eſt pas indulgent. Le Préſident eſt mon ami, & j'aurois été au deſeſpoir du ridicule dont on l'auroit couvert : peut-être auſſi que la malignité humaine ne m'eût pas épargné dans cette triſte occaſion, & qu'elle m'auroit mis de moitié d'un évènement auquel je n'avois que la part d'en avoir été l'innocent témoin.

Cependant Madame la *Préſidente* continua à jetter les hauts-cris, & menaçoit de ſe plaindre & de ſe faire ſéparer. Je ne ſai ſi le mari ne s'en ſoucioit pas, ou ſi ma préſence lui donnoit du courage : je ne lui en avois pas trop connu ſur cet article ; mais bien loin de cher-

cher

cher à appaiser sa femme, il sembloit qu'il souhaitât de lui prêter de nouvelles raisons, pour la faire persister dans le projet de la séparation dont elle le menaçoit toujours : si je ne l'eusse saisi à travers le corps, je ne sai à quel excès son emportement auroit été poussé. Ce ne fut que sur le soir que je parvins à les calmer l'un & l'autre. J'avois entrevu que le Président avoit des raisons secrettes d'aigreurs, & je trouvois que pour moyenner un accommodement, il étoit convenable de les faire expliquer. Souvent on se trompe dans les préjugés: un faux rapport, une mauvaise raillerie, un discours équivoque occasionne la guerre & le trouble ; il ne faut qu'une bagatelle pour mettre la discorde dans le ménage le mieux règlé. Je le soupçonnois d'autant plus aisément, que *Madame de...* n'a jamais passé pour être coquette, & que loin d'être soupçonnée de donner matière à la jalousie, elle étoit regardée au contraire comme le modèle des femmes de son quartier. On la traitoit même de dévote,

&

& je ne pouvois m'imaginer qu'en cette qualité elle eût donné à ſon mari aucun ſujet de mécontentement.

Je connus bientôt à un reproche fait par le mari, que ſa mauvaiſe humeur étoit fondée. Il fut queſtion d'une lettre écrite à un Directeur, dont les termes étoient plus vifs qu'ils ne convenoient à une Pénitente. Ce reproche fit changer de couleur à la *Préſidente*, & la rendit tout-à-coup muëtte. Mais comme ſi elle ſe fût recueillie, & qu'elle eût rougi de ſon trouble, elle nia d'avoir jamais écrit aucune lettre en ce genre. Le mari qui étoit ſûr de ſon fait, partit comme un éclair, entra dans ſon cabinet, & revint triomphant avec une lettre à la main. *Madame de* . . . . . . ayant jetté les yeux ſur la miſſive, nous fit connoître par ſon étonnement & par ſon embarras, qui augmentoit de plus en plus, que ſon mari n'en avoit pas impoſé. La lecture de la lettre me mit en partie au fait de l'avanture; vous pouvez vous imaginer de quelle ma-

manière le Directeur fut traité; jamais le *Président* en sa vie n'avoit rapporté si bien un procès; en une minute il en fut le Rapporteur & le Juge: l'Abbé *Trainasseau* fut atteint & convaincu d'hipocrisie & de séduction: je ne crois pas, s'il eût été présent, qu'il en eût osé apeller.

L'accusation du *Président*, qui selon le vent du bureau devoit occasionner une rupture éternelle, fit un effet admirable, & auquel le *Président* & moi nous ne nous serions pas attendus. Madame *de*... après avoir rêvé un moment, se jetta entre les bras de son mari, & lui dit qu'elle remercioit le Ciel, de ce qu'il s'étoit servi de lui pour lui ouvrir les yeux. Le commentaire du mari à chaque phrase de la lettre avoit fait ce miracle; enfin, Mademoiselle, pour ne pas être ennuyeux, & pour satisfaire plus vite votre curiosité, la *Présidente* eut la docilité de conter depuis un bout jusqu'à l'autre toute son histoire avec son *Directeur*. Elle nous aprit les moyens adroits dont

il s'étoit servi pour faire évanouïr tous ses scrupules : ils seroient trop longs à détailler: je le répète, il suffira de dire, qu'après lui avoir fait comprendre que les loix sévères de la Religion étoient susceptibles de tolérance, & que les peines dont elle menaçoit le timide mortel, n'avoient été imaginées que pour le rendre esclave de ce principe dont il étoit parti, il l'avoit conduit insensiblement à l'idée de se procurer tous les biens dont on peut jouïr dans cette vie, en faisant comprendre à son aimable Pénitente, que la véritable Philosophie étoit d'en faire un voluptueux usage, & de se mettre au-dessus de toutes les maximes chimériques des préjugés & de la vile subordination.

Le *Président*, touché de la bonté du caractère de sa femme, qui se faisoit si bien connoître après ce qui venoit de se passer, lui demanda mille pardons de sa violence & de ses mauvaises façons: il étoit aimé, ainsi il fut bientôt pardonné, la paix se fit à une condition.

Ma-

Madame *de* . . . . . desira de savoir de quelle manière la lettre étoit tombée entre les mains du mari. Le *Président* eut cette complaisance, il nomma une Dévote qui s'apelloit *la Sœur du Calvaire.* Cette Fille, qui avoit sans doute des sujets de mécontentement contre l'Abbé *Trainasseau*, s'étoit un jour trouvée chez le *Directeur*, lorsqu'un laquais de la *Présidente* avoit apporté le billet de sa part. Soit qu'elle fût curieuse naturellement, ou jalouse des préférences qu'on avoit à son préjudice, elle avoit ouvert la missive, & n'avoit osé la rendre décachetée : elle l'avoit toujours gardée, & s'étant brouillée depuis avec l'Abbé, elle avoit porté cette lettre au *Président*, dans le dessein de se venger du Prêtre, & de le faire repentir des mauvais traitemens dont elle convenoit qu'il avoit usé envers elle, après l'avoir mise à bien des usages, dont par charité, disoit-elle, le secret ne devoit être jamais divulgué.

L'histoire que le *Président* nous dit de cette Fille, fit naître à

Madame *de* . . . . . la curiosité de la voir, & de l'engager à nous aprendre les secrets qu'elle vouloit garder si religieusement. Le *Président*, qui avoit repris sa belle humeur depuis sa paix faite, nous dit que la chose seroit facile, qu'il savoit où la *Sœur du Calvaire* demeuroit, & qu'il alloit l'envoyer chercher. Un laquais fut apellé sur le champ, & l'on affecta de rire devant lui, & de faire le même bruit qui avoit inquiété toute la maison, afin que le domestique perdît les conjectures qu'il avoit dû tirer, sur ce qui s'étoit passé. Nous jouâmes tous trois si bien notre rôle, que l'avanture que j'ai rapportée, n'a point fait d'éclat, & qu'il n'en a jamais été parlé.

Je ne vous répèterai point, Mademoiselle, poursuivit le Marquis, tout ce que la *Sœur du Calvaire* nous rapporta de votre *Directeur*: elle se fit un peu presser d'abord, mais elle ne fut pas plutôt en train, qu'elle nous conta cent traits de cet homme plus singuliers & plus intéressans qu'on ne peut se l'imagi-

gi-

giner. Entre tous ceux qui furent rapportés, je fus frappé d'un des derniers : il avoit tant de conformité avec votre avanture, à cause de la crainte qu'on supposoit d'un Père à qui on avoit enlevé la fille, que je ne pus m'empêcher de faire des aplications. Je n'en témoignai rien pour lors, mais dès que la *Sœur du Calvaire* se retira, je prétextai une affaire pour prendre congé du *Président* & de sa femme, & je joignis cette Fille. La connoissance étoit faite, il ne me fut pas dificile de la mettre sur votre avanture : elle m'aprit ce qu'elle en savoit, & me fit un portrait de vous, qui ne vous ressemble point à coup sûr: mais être dévote & méchante, c'est à peu près la même chose, ainsi son rapport ne me fit nulle impression.

Je ne nierai pas cependant, que ce qu'elle me dit de vos complaisances pour votre *Directeur*, ne m'inquiétât après le portrait qu'elle m'avoit fait de cet homme, & ce que j'ai apris de lui depuis dans le monde ; il n'est pas dificile de le supposer.

Cependant, pour être dans le cas de tabler ſur la vérité de ce rapport, je voulus ſavoir par quel endroit elle avoit pu être inſtruite de tant de faits ſi bien circonſtanciés. Elle me dit qu'elle avoit été long-tems la commiſſionnaire de l'Abbé, & qu'elle avoit eu lieu d'être éclaircie d'une grande partie des choſes qui le regardoient, par les confidences que lui avoient faites ſouvent des Pénitentes, dont quelques-unes avoient été mécontentes de lui, & d'autres ſes dupes. Un préſent que je fis à la Dévote, l'engagea dans mes intérêts : je me fis montrer la demeure de la perſonne dont l'avanture avoit rapport à la vôtre; mais après m'y être rendu, je ne trouvai pas ce que je cherchois, & ce que j'avois tant à cœur de trouver. J'en fus au deſeſpoir, je m'étois flaté de vous revoir, Mademoiſelle. Jugez de mon chagrin, en reconnoiſſant que je m'étois flaté vainement.

La *Sœur du Calvaire* que j'avois emmenée avec moi dans mon caroſſe, parut s'intéreſſer au chagrin

que

que je ne pus m'empêcher de laisser entrevoir. Dans l'idée de me consoler, elle me promit de tout mettre en usage pour parvenir à me faire découvrir ce que je cherchois; elle m'a tenu exactement parole.

Elle s'est fait annoncer ce matin, dans le tems que je m'y attendois le moins. Jugez de la joie que j'ai dû ressentir, lorsqu'elle m'a dit en entrant, qu'elle avoit surement découvert ce que j'avois cherché avec tant d'inquiétudes. Je lui ai sauté au col, & elle a dû être contente de ma reconnoissance. Je l'avois priée de m'accompagner elle-même ici, mais elle s'en est excusée sur des raisons plausibles, en m'avertissant de ne me rendre chez vous, Mademoiselle, que le soir, dans la crainte de ne pas vous trouver seule. Il ne me reste qu'à vous témoigner la joie extrême que j'ai de vous retrouver après tant d'inquiétudes, & d'aprendre de vous si les motifs de mon impatience ne vous desobligent point.

L'abord imprévu du Marquis

m'avoit jetté dans la dernière conſternation, on doit bien penſer que ſon diſcours ne me tranquiliſa pas. En effet, combien d'égards à la fois ne me faiſoit-il pas enviſager? ma ſituation étoit ſi pénible, que je ne trouvois point de paroles pour m'expliquer. Le Marquis me preſſoit cependant extraordinairement de lui répondre. Je ne l'oſois; la crainte d'être entendue de mon Directeur, qui devoit m'écouter ſans doute avec une attention extraordinaire, me rendoit indéciſe & tremblante.

Le Marquis interpréta cet embarras à mon desavantage: il me dit qu'il ne comprenoit que trop la cauſe de mon trouble & de mon ſilence, & qu'il jugeoit bien que le malheureux ſéducteur avoit triomphé de tout ce que j'avois de plus cher au monde. A ce cruel diſcours je me levai en verſant un torrent de larmes, & en m'écriant avec tranſports, que je ne méritois pas qu'on m'outrageât par des ſoupçons auſſi injurieux; que j'étois bien malheureuſe qu'on me crût

capable de manquer de vertu ; qu'il étoit d'ailleurs horrible que la calomnie eût en vue un homme aussi saint que mon *Directeur*, & que le Ciel puniroit sans doute tôt ou tard les imposteurs qui osoient inventer de pareilles méchancetés, & noircir une réputation à l'épreuve de l'envie & de tous les traits les plus méchans.

La vérité a cela de propre, qu'elle touche & qu'elle persuade. Remettez-vous belle *Agnès*, me dit-il en me prenant par les mains, & en me faisant rasseoir, malgré ma résistance. Je vous crois, ajouta-t-il, & c'est avec transport que je reprends l'opinion que j'ai toujours eu de vous : pardonnez à mon injustice : si vous m'eussiez été moins chère, je ne vous aurois pas soupçonnée. Je demeure convaincu que vous êtes telle que vous devez l'être, mais je persévère dans mon opinion sur le chapitre de l'hipocrite qui vous cache en ces lieux. Pardon si je vous contrarie sur cet article ; j'ai plus d'expérience que vous des affaires du Monde,

& vous avez plus d'innocence. Quand même il ſeroit vrai que votre vertu ne courût aucun risque avec ce malhonnête homme, ne ſaura-t-on pas tôt ou tard dans le Monde en quelles mains vous avez été ? & ſans l'avoir mérité, on ne vous rendra pas, Mademoiſelle, la juſtice qui vous eſt dûe. Il n'y a donc pas à héſiter ſur le parti que je vous propoſe : ſuivez-moi, je vai vous conduire dans un lieu où vous ſerez à l'abri des mauvais diſcours & de la ſéduction. N'ayez aucune inquiétude de la part de Mr. *de Saint Preuil*, que vous aviez raiſon de craindre & de fuir, & encore moins de l'hypocrite *Directeur* dont vous ſeriez tôt ou tard la victime. Vous ſerez dans un lieu où ni l'un ni l'autre ne vous trouveront jamais, & où vous ſerez conſidérée comme vous le méritez.

J'allois ouvrir la bouche pour me recrier ſur une propoſition qui me paroiſſoit ſi extravagante, ſur-tout après la déclaration d'amour qui l'avoit précédée : mon deſſein étoit d'as-

d'assurer affirmativement que je ne sortirois de l'azile qu'on m'avoit choisi, que pour me jetter dans un Couvent; mais l'Abbé *Trainasseau* me prévint, il craignit sans doute de me perdre, & que je ne me laissasse gagner par le Marquis. Il prit son parti, & parut tout à coup. Non, vous n'emmènerez point Mademoiselle, s'écria-t-il en s'avançant fièrement vers nous! quand même elle seroit assez imprudente pour se laisser prévenir par vos calomnies & par vos discours indécens, je saurois l'empêcher: je ne vous connois pas, mais aprenez, qui que vous soyez, que les malheureux qui vous ont si mal parlé sur mon compte, sont des misérables & des imposteurs, dont je me plaindrai, & qui sont dignes des plus grands châtimens. Ce ne sont pas de mauvais discours enfantés par l'envie, & débités par des Athées, des Libertins, ou par une vile canaille, qui peuvent flétrir une réputation aussi bien établie que la mienne. Je suis connu à la Cour & à la Ville; ma

probité & ma ſageſſe, j'oſe le dire, ont fait mes protecteurs & mes partiſans. Malheur à ceux qui ſeroient aſſez hardis pour me calomnier! Ma cauſe eſt celle de l'Egliſe, de la Religion & des honnêtes-gens: en attendant que vous en ſoyez convaincu, vous trouverez bon, s'il vous plaît, de nous laiſſer. J'ai pris ſoin de Mademoiſelle, elle ne recevra de conſeil que de moi; elle eſt ici en attendant qu'elle entre dans un Couvent, où je ſuis prêt à la mettre. La charité me porte à vous rendre tous ces comptes, & ma religion à vous pardonner vos outrages: je laiſſe à Dieu, le terrible Vengeur des offenſes, à vous punir des troubles & du ſcandale que vous êtes venu faire ici, avec autant de légèreté que d'imprudence. En un mot, je ne ſouffrirai pas que vous enleviez à Dieu une ouaille qui lui eſt conſacrée; elle eſt ſous la protection de l'Etat & de la Religion; & ſi l'on oſoit recourir à la violence pour la ravir à mes yeux, je vous déclare que j'employerai tous
les

les moyens convenables pour vous faire repentir de vos attentats & de votre témérité.

Je croyois après un discours si véhément, & si propre à en imposer, que le Marquis *de Scherling* alloit demander des pardons, ou du moins se retirer sans répondre. Mais quelle fut ma surprise, après avoir écouté tranquilement l'Abbé *Trainasseau* avec un flegme admirable! Le Marquis s'aprocha de lui, & le regardant sous le nez: Vous êtes bien heureux, lui dit-il, que je respecte à la fois votre caractère & Mademoiselle: sans ces égards qui me retiennent, je vous aprendrois à parler. Croyez-moi, réservez vos conseils & vos petits airs orgueilleux pour gens moins bien instruits que moi de vos tours scélérats. Je vous connois, vous m'entendez, & cela doit vous suffire: cependant, pour faire *paroli* à vos menaces, je vous avertis que si vous persévérez à faire le petit Prélat, j'enverrai chercher d'abord un Commissaire à qui je vous remettrai, & que dès le même in-

ſtant j'irai rendre compte de votre édifiante conduite & de notre avanture, à gens à qui vous devez du reſpect, qui décideront de notre querelle, & qui vous traiteront avec la juſtice que vous méritez.

Le ton avec lequel ce diſcours fut proféré, confondit mon pauvre *Directeur*, il voulut envain parler, mais ſa voix mourut au paſſage. Je vous avoue, *ma Princeſſe*, que ſon embarras lui fit tort dans mon eſprit, & diminuer beaucoup de la haute opinion que j'avois de ſon crédit, & de cette profonde conſidération que je m'imaginois que tout le monde avoit pour lui. J'étois d'une inquiétude extrême de la manière dont cette ſcène finiroit. Je prévoyois bien que de quelque façon qu'elle tournât, je me trouverois dans un égal embarras. Je ne ſavois de quel côté devoient pancher mes deſirs. Le Marquis étoit bien aimable, je ne devois pas douter qu'il n'eût les manières les plus prévenantes & les plus polies pour moi; mais il m'aimoit, il s'étoit déclaré, & cela

ſuffi-

ſuffiſoit pour me donner de l'éloignement pour lui. Mon *Directeur* m'avoit inſinué des idées ſi terribles des hommes, & particulièrement de ceux qui trouvent une Demoiſelle à leur gré, que je tremblois de l'idée ſeule de me rencontrer avec le Marquis, & cette réflexion m'agitoit beaucoup

En ſuppoſant que l'Abbé parvînt, ou par ſon éloquence, ou par ſon adreſſe à me tirer des mains du Marquis, je n'étois pas plus tranquile, le coup étoit porté : mes préventions depuis les reproches qu'on lui avoit faits, & qu'il avoit ſi mal ſoutenus, s'étoient affoiblies : ſans avoir le tems d'aprofondir mille choſes, des ſoupçons s'élevoient dans mon eſprit ; & loin que la conduite de l'Abbé les diſſipât, elle les accréditoit de moment en moment.

La concluſion d'une ſcène auſſi embarraſſante me jetta dans le dernier étonnement. Mon *Directeur*, après avoir encore gardé le ſilence pendant quelques inſtans, le rompit. Il m'adreſſa la parole. Vous

ſavez Mademoiſelle, me dit-il, combien les traits dont on vient de me noircir, ſont injuſtes: je ne crois pas que vous ayez jamais rien entrevu dans ma conduite de ſuſpect, & de rélatif avec les propos qu'on vous a tenus de moi. Sans l'humilité que je vous ai prêchée, & dont je dois donner l'exemple, il me ſeroit facile de me défendre, & de juſtifier mes démarches, & mes bonnes intentions: mais on les ſoupçonne, c'en eſt trop; c'eſt à moi à céder, & à prier la Majeſté Divine de protéger mon innocence, & de ne pas permettre qu'elle ſouffre de ma retraite. Nos maximes me défendent encore de vous voir davantage; il ſuffit qu'on ait donné un air de ſcandale aux rares viſites que je vous ai rendues, pour que je les ſuprime pour jamais. A l'égard des duretés dont Monſieur le Marquis en a uſé envers moi, ajouta l'Abbé *Trainaſſeau* en ſe tournant vers lui, je les lui pardonne en bon Chrétien, & je le ſuplie, non par aucun égard pour moi, mais pour éviter
le

le ſcandale, de ne point parler davantage de cette avanture, en l'aſſurant très fort que je ſaurai reprimer mon zèle, & que je ne me mettrai jamais dans le cas où je viens de me trouver.

En achevant ces mots, l'Abbé *Trainaſſeau* ſortit d'un air pénétré, qui me toucha, & qui me fit répandre des larmes. Cet adieu éternel qu'il venoit de me faire, avec le trouble où me jettoit ſon abſence, me cauſa une vive douleur. Quoi! vous pleurez cet homme, Mademoiſelle, s'écria le Marquis, en me regardant avec étonnement? Se peut-il qu'avec de l'eſprit, vous n'ayez pas compris combien votre *Directeur* eſt coupable, & les riſques que votre ſageſſe couroit avec lui? Je ſuis ſûr, avant qu'il ſoit peu, que vous remercierez le Ciel d'en être délivrée. Ne voyez-vous pas que cet hipocrite n'a pu ſoutenir plus longtems ma préſence, & que dans la crainte que je ne le perdiſſe dans le Monde, il s'eſt humilié, & a eu recours aux ſuplications. Pour

peu que vous conſerviez de doutes ſur tout ce que j'avance, & ſur la conduite de ce malheureux, il ne tiendra qu'à vous d'en avoir des preuves convaincantes. La *Sœur du Calvaire* eſt à ma dévotion, elle le connoit à fond, voulez-vous que je l'envoie chercher? Vous entendrez de ſa propre bouche, les faits qu'elle m'a rapportés; & en vérité ils vous donneront autant d'horreur pour cet hipocrite, que vous avez eu juſqu'ici bonne opinion de ſa conduite & de ſa piété.

Loin que ce diſcours me décidât ſur le compte de mon malheureux *Directeur*, il me rendit ma prévention. Je connoiſſois la *Sœur du Calvaire*, on la citoit, & tout ce qui venoit de ſa part m'étoit ſuſpect. Je répondis au Marquis dans cet eſprit. Je lui dis qu'il ſuffiſoit que la *Sœur du Calvaire* fût citée, pour que je n'ajoutaſſe aucune foi à ſes accuſations contre mon *Directeur*. Afin de fonder ma réponſe, je fis le portrait de cette Fille, je n'oubliai pas de rapporter tous les mau-

mauvais tours qu'elle m'avoit joués, & je fis concevoir par la vivacité avec laquelle je m'exprimai fur ce chapitre, que je reviendrois difficilement de mes préventions contre elle, & que je n'ajoutois aucune foi à tout ce qui m'avoit été dit fur le compte de l'Abbé *Trainaffeau.*

Le Marquis me laiffa dire tout ce que je voulus fur cet article, il ne m'interrompit point pendant que je m'expliquois, il me regardoit d'un air qui fembloit plaindre mon aveuglement. Après avoir ceffé de parler, il me demanda avec beaucoup de politeffe & de douceur, fi je voulois avoir la bonté de répondre à quelques queftions qu'il me feroit fur le compte de mon *Directeur*, en m'affurant qu'elles décideroient fur la juftice qu'il devoit lui rendre, & qu'il la lui rendroit s'il l'avoit accufé injuftement. Je trouvai la propofition fi raifonnable, & j'y crus trouver tant d'avantage pour la juftification de mon *Directeur*;

que je m'y prêtai avec empressement.

Ne croyez pas Mademoiselle, me dit le Marquis après s'être recueilli un moment en lui-même, que j'aye d'autres intentions dans les contrariétés que j'oppose à vos idées, que celles de votre honneur & de votre tranquilité. Lorsque j'aurai l'honneur d'être connu de vous, je me flate que vous en conviendrez. Je n'ai aucune raison pour trouver l'Abbé *Trainasseau* coupable; je n'envisage dans cette occasion que vos seuls intérêts, qui me sont plus chers que les miens. Ne croyez pas aussi que dans tout ce que je vais vous dire, j'aye aucun dessein de condamner votre conduite. Tout ce que j'y trouverai de reprehensible, ne roulera que sur l'Abbé *Trainasseau*; vous n'avez rien fait que par les conseils d'un homme que vous avez cru devoir écouter, ainsi ce ne sera que lui seul qui sera condamné.

Après ce préambule, qui mettoit le petit amour-propre à son ai-

ſe, le Marquis me fit ſentir combien ma fuite avoit occaſionné de diſcours, & l'imprudence que j'avois eue de me livrer ſi légèrement à un homme avec qui je ne devois avoir d'autre liaiſon que celle que la Religion autoriſe. Ne devois-je pas penſer, ajoutoit-il, que s'il avoit eu des vues auſſi pures qu'il vouloit le faire entendre, il ne m'eût pas retiré dans un appartement inconnu ſans la participation de quelqu'un de ma famille, & comme une perſonne qu'on réſerve à des idées que la bienſéance condamne, & que la décence oſe à peine ſoupçonner. Après ces conſidérations, il fut queſtion du peu d'égard que j'avois marqué pour ma Mère, en prenant un parti ſans l'en avertir, & ſans agir de concert avec elle pour des projets auſſi importans. Lui avois-je même écrit depuis que j'étois ſorti de chez ſon mari? ſavoit-elle ce que j'étois devenue? avoit-il été queſtion de l'en informer? manque-t-on à de ſemblables devoirs? Un *Directeur*, bien loin de vous engager à y manquer, n'eſt-

n'eſt-il pas établi pour vous les aprendre, ou pour vous les faire obſerver? Que prétendoit-on que je devinſſe dans un lieu où j'étois inconnue à tout le monde? Et en cas que je fuſſe obligée dans des circonſtances délicates à en vouloir ſortir pour la conſervation de cet honneur pour lequel je voulois tout ſacrifier, à qui pouvois-je m'adreſſer, après m'être miſe dans le cas de n'être avouée de perſonne, puiſque juſqu'à ma Mère tout le monde ignoroit le lieu de mon azile? D'où vient donc l'Abbé *Trainaſſeau* n'avoit-il pas ſongé à me mettre dans un Couvent, au-lieu de m'abandoner à moi-même, & au caprice des évènemens? Cette conduite n'étoit-elle pas ſuſpecte? ne méritoit-elle pas d'être ſoupçonnée? quelles étoient ſes vues? comment ſe pouvoit-il que je ne les euſſe pas entrevues?

Après avoir traité en paſſant toutes ces choſes, le Marquis me demanda avec ſa même politeſſe & les mêmes ménagemens, ſur quel ſujet nos entretiens rouloient, lorsque

que je me trouvois vis-à-vis de mon Directeur. Voilà ce qui va décider, me dit-il: le peu d'expérience que vous avez du Monde, ne vous a pas mise à portée de connoître les hommes; il n'est pas facile d'ailleurs de démêler les idées d'un personnage aussi fin que votre Directeur. Combien de jeunes personnes de votre sorte perdues, pour n'avoir pas connu le danger, & pour s'y être exposées! Qu'arrive-t-il d'une conduite si imprudente? Qu'on ne connoit le précipice que lorsqu'on y est tombé. Alors plus d'espérance de s'en tirer, le mal est fait, il ne peut se réparer. Je trouvai tant de bon-sens dans ce discours & dans tout ce qu'il me fit ensuite envisager à ce sujet, que je me prêtai sans répugnance à ses bonnes intentions. La probité frappe & persuade. Je pris tout d'un coup de la confiance, sans me donner la peine de rapeller tout ce qui s'étoit passé entre l'Abbé *Trainasseau* & moi depuis que je le connoissois. Je crus qu'il suffisoit de rapporter mot pour mot notre dernier

dernier entretien. Je fus ſincère, je n'oubliai aucune des circonſtances d'une viſite auſſi intéreſſante. La diſſertation ſur les mouvemens les plus ſecrets du cœur, & l'épreuve qu'elle avoit occaſionnée, furent raportées avec la plus naïve & la plus ſcrupuleuſe vérité. Je ne vous répondrai pas, *ma Princeſſe*, qu'il n'entrât un peu de vanité dans ce raport exact, je croyois peut-être donner bonne opinion de ma ſincérité. Quoi qu'il en ſoit, je le fis avec autant d'innocence que j'en avois eu dans ma conduite; & comme je ne croyois pas nuire parlà à mon Directeur ni à moi-même, je m'expliquai ſans trouble & ſans embarras.

L'habitude avec laquelle j'avois été élevée de baiſſer les yeux devant les hommes lorſque je me trouvois avec eux, me déroba une partie de l'étonnement que mon diſcours cauſa au Marquis. Je n'en pus pas douter lorsque j'eus ceſſé de parler, & que mes regards ſe portérent par hazard ſur lui. Il me parut enſéveli dans une profonde

fonde rêverie; & comme lorſqu'on eſt affecté d'une ſurpriſe ſingulière, il ſembloit qu'il craignît de m'envisager. Il jettoit de tems en tems des ſoupirs, paroiſſoit ſoufrir, & n'oſer ſe plaindre. Je ne ſavois que penſer d'un état ſi extraordinaire. Je ne croyois pas en être la cauſe, mais je ne tardai pas à aprendre que je me trompois, & que j'y avois plus donné lieu que je ne le penſois.

Il ſortit enfin de cette ſituation, & leva les yeux ſur moi avec un air qui me ſembla de la pitié. Se peut-il Mademoiſelle, s'écria-t-il en joignant les mains, & en me regardant fixement, qu'après ce que vous venez de me rapporter, vous ne pénétriez point ce que j'ai à vous dire? O Ciel! à quel degré avez-vous porté l'innocence? Pardonnez à ma franchiſe. Quoi! vous êtes encore dans la bonne-foi ſur le chapitre de votre indigne Directeur? Savez-vous bien que vous devez remercier le Ciel toute votre vie, de ce qu il a permis que ſes projets criminels n'ayent point été conſom-

 més?

més? Vous avez été ſur le bord du précipice, encore quelques momens, vous étiez perdue pour jamais. Le péril étoit d'autant plus certain, que votre innocence vous en cachoit les aproches. Ah Ciel! ajouta-t-il en jettant un nouveau ſoupir, ſe peut-il que vous n'écraſiez pas de vos foudres un auſſi inſigne ſcélérat! Non, je ne crois pas que l'homme du monde le plus livré au libertinage puiſſe mettre en uſage d'auſſi dangereux artifices pour ſéduire un jeune cœur: oui, je vous le répète Mademoiſelle, l'Abbé *Trainaſſeau* eſt un abominable, dont le crime mériteroit d'être puni des plus horribles châtimens. Cela vous étonne, je lis dans vos regards votre ſurpriſe extrême; mais perſuadez-vous bien que je ne vous avance rien qui ne ſoit exactement vrai, & que je ne puiſſe vous faire comprendre parfaitement.

Moins je m'attendois à un pareil diſcours, & plus il me frappa. Mais qu'y a-t-il donc de ſi extraordinaire dans ce que je vous ai rapporté

Mon-

Monſieur, repris-je avec émotion, pour que vous en tiriez des conſéquences auſſi terribles? Ah ma belle Demoiſelle, interrompit le Marquis, qu'il me feroit facile de vous les faire ſentir! Je me ſerois expliqué plus clairement, ſi je n'avois pas plus de reſpect pour vous que votre coupable Directeur. Je ne hazarderai qu'nn mot, & il ſuffira peut-être pour que vous m'entendiez. Quelle que ſoit votre ignorance ſur le chapitre du dérèglement, ſoufririez - vous, je vous prie, ſous quelque prétexte que ce ſoit, qu'un homme vous mît la main ſur la gorge, ſi un autre que l'Abbé *Traimaſſeau* eût pris cette liberté, & que vous en lui euſſiez fait l'aveu à confeſſe? Penſez-vous qu'il ne vous en eût pas repriſe, & qu'il ne vous en eût pas fait ſentir l'indécence? Mais attendez, ſi vous me ſoupçonnez de groſſir les objets, & que vous croyiez que la paſſion, ou le reſſentiment m'emporte, rapportez-vous en à un autre que moi; rien ne vous eſt plus facile. S'il ſe trouve dans le mi-

niſtère de la Religion des ſcélérats & des impies qui abuſent de tout ce qu'elle a de plus ſacré pour ſatisfaire leurs dérèglemens, ſoyez aſſurée que *Paris* eſt rempli de ſaints Prêtres, dont les mœurs ſont auſſi reſpectables qu'elles ſont connues; c'eſt à de tels perſonnages que vous devez vous confier. Donnez-vous la peine dès demain, ſi vous le jugez à propos, d'aller voir un de ceux de cette eſpèce, par exemple le Père R. ſi connu par ſon admirable façon de prêcher, & ſi recherché pour les Confeſſions: faites-lui, ſous le ſceau du Sacrement, les aveux que vous avez eu la bonté de me faire: ne nommez perſonne, non ſeulement pour éviter le ſcandale, mais afin que vous ne puiſſiez le ſoupçonner d'aucune idée de partialité: alors vous jugerez du terrible danger que votre honneur a couru, & ſi je vous ai rien dit ſur ce ſujet qui ne ſoit parfaitement conforme à la plus ſcrupuleuſe vérité.

Après ce ſage conſeil, qui me prouvoit combien je devois faire

fond

fond ſur ſa probité, il changea d'entretien, & me parla de ma Mère. Il m'aprit qu'il en avoit reçu des nouvelles depuis peu, & qu'elle étoit dans un mortel chagrin de ne ſavoir ce que j'étois devenue. Il ne me cacha pas qu'elle ſe plaignoit de la cruauté que j'avois eue de me retirer de chez Mr. *de Saint Preuil* ſans lui en avoir fait part; ce qui lui prouvoit, ſuppoſoit-elle, que je ne me ſouciois plus d'elle, ce qu'elle attribuoit au trop de confiance qu'elle avoit eue en moi.

Je ne ſai à quel deſſein le Marquis me parla de ma Mère; mais s'il voulut ſonder mon cœur en me faiſant ſentir ma dureté envers celle qui m'avoit donné le jour, & que j'avois miſe dans un oubli ſi condamnable, il y réuſſit. A peine eut-il entamé cette matière, que je fus remuée juſqu'au fond de mon ame, & mes pleurs à peine eſſuyés recommencérent à couler. Loin que le Marquis s'empreſſât à me conſoler, comme il avoit fait quelques momens auparavant, il me dit tout ce qui pouvoit contribuer

à m'attendrir en faveur d'une Mère ſi tendre : il ſembloit que mes larmes euſſent pour lui de la douceur, & qu'il s'aplaudît de les avoir occaſionnées.

Ce que le Marquis me dit alors ſur le chapitre de Madame *de Saint Preuil*, me fut d'autant plus ſenſible, que je n'ignorois pas qu'il avoit toujours été de ſes amis. Il étoit vraiſemblable qu'elle s'étoit déjà plainte pluſieurs fois de mon indifférence & de mon peu de naturel envers elle ; & cette idée, qu'il repréſenta dans ce moment avec une puiſſance infinie, me remua encore davantage, & me fit comprendre combien j'étois coupable, & tout ce que j'avois à me reprocher ſur ce ſujet.

Le Marquis s'appercevant que mon affliction croiſſoit à chaque inſtant, ne put ſe réſoudre à me laiſſer plus longtems dans cet état d'accablement ; il employa alors tous les moyens de le faire ceſſer. Je vous ai déjà fait entendre, Mademoiſelle, me dit-il, que je ne m'étois pas rendu chez vous pour

vous

vous donner du chagrin. Je ſuis au deſeſpoir de l'état où je vous vois. Loin de vous abandonner à votre douleur, vous devez vous aplaudir de ce qui vous arrive aujourd'hui; vous voilà défaite d'un homme qui vous auroit perdue tôt ou tard, & vous en retrouvez un qui vous reſpecte autant que vous le méritez, & dont tous les ſoins à l'avenir ſe réuniront pour vous plaîre, & pour faire votre bonheur. En attendant que je ſois aſſez heureux pour y parvenir, je me perſuade qu'il conviendroit que vous vous réuniſſiez avec une Mère qui vous aime, je ménagerois les choſes de manière qu'il ne paroîtroit pas que vous lui ayez manqué. Si vous aprouvez le parti, je vous offre de le faire réuſſir, & de vous faire retrouver les douceurs que vous avez perdues. Je connois Madame *de Saint Preuil*, elle ſera enchantée de vous revoir, & j'arrangerai cette affaire de façon qu'il ne ſera plus parlé du paſſé.

Cette ouverture me tranquiliſa beaucoup, je l'avouai naturellement

au Marquis : il n'y avoit que le voyage qui m'embaraſſoit : ſur cette difficulté il m'aprit une nouvelle qui m'étonna, & qui me rejetta dans une nouvelle incertitude. Mr. *de Saint Preuil* étoit dangereuſement malade : il avoit fait dépêcher un courier à ma Mère pour qu'elle revînt ſur le champ à *Paris*. Tout cela étoit fort embaraſſant pour moi ; quelqu'envie que j'euſſe de revoir ma Mère, & de vivre avec elle, je ne voulois pas rentrer dans la maiſon. Je connoiſſois Mr. *de Saint Preuil*, il ſuffiſoit d'avoir donné lieu à ſa médiſance, pour qu'il ne fît aucun quartier. Il n'aimoit pas les gens d'Egliſe. Envain aurois-je voulu tenter de juſtifier mon innocence, j'avois été miſe dans un appartement par l'Abbé *Trainaſſeau*, les apparences étoient contre moi, il n'en faloit pas davantage pour être perdue à jamais dans ſon eſprit.

Je ne pus ſi bien cacher ces inquiétudes, que le Marquis n'en devinât une partie. Il ſe ſervit avec tant d'art des avantages que je
lui

lui avois déjà laiſſé prendre ſur moi, que je ne lui fis point un miſtère de toutes les idées qui m'étoient venues à cette occaſion. Ce fut alors qu'il m'avoua qu'il étoit informé du ſecret de ma naiſſance, & m'aprit que c'étoit par cette raiſon qu'il s'étoit donné tant de ſoins pour me retrouver, dans la vue de m'offrir tout ce qui dépendoit de lui, puiſque j'avois cru devoir prendre mon parti, & ne plus vivre chez Mr. *de Saint Preuil.* Je fus extrêmement étonnée de ce qu'il m'aprenoit. Je lui demandai avec beaucoup de vivacité, par quel canal un pareil ſecret lui étoit parvenu. Il n'étoit pas naturel que ma Mère en eût fait la confidence. Je ne ſoupçonnois pas non plus Mr. *de Saint Preuil* d'une pareille imprudence. Dans le trouble où je fus d'abord, je me vis quatre fois à la veille de me trahir moi-même. Heureuſement que le Marquis ſe preſſa de me répondre, ſans quoi il eût tout ſu, & je me le ſerois reproché toute ma vie.

Ce qu'il me dit ſur ce chapitre

me rendit un peu plus tranquile. Il avoit vu la veille Mr. *de Saint Preuil*, qui lui avoit avoué que je n'étois sa fille que par supposition, & que dans le danger où il étoit de mourir, il vouloit le déclarer par un Acte autentique, pour ne pas frustrer ses héritiers légitimes d'un bien auquel je ne devois avoir aucune part. C'étoit par cette raison qu'il avoit mandé ma Mère, & par ce que j'aprenois il m'étoit facile de concevoir que j'allois être sans état, sans parens, & sans aucun appui que je pusse reclamer. Quelque jeune que je fusse, je ne pus envisager une situation aussi humiliante sans m'attendrir. Il n'étoit pas impossible, avec de puissantes protections & de bons guides, de parer ce malheur: mais où étoient les miennes? & quand même j'en eusse trouvé, étoit-il naturel de confier le secret de ma naissance, & de perdre ma Mère de réputation? De quelque côté que je me tournasse, je ne voyois que des embarras & des peines, & ce qui mettoit le comble à mes chagrins,

grins, c'eſt que je ne ſavois quel parti prendre, ni à qui me confier.

J'aurois bien voulu pouvoir mettre en délibération une matière qui m'étoit ſi importante, avec un homme qui me paroiſſoit auſſi ſenſé & auſſi ſage que le Marquis : mais outre la honte d'avouer les choſes telles qu'elles étoient, & mes ſcrupules à l'égard de la réputation de ma Mère, je ne le connoiſſois pas aſſez pour lui faire un aveu auſſi délicat. Cependant, comme il faloit dire quelque choſe, je le priai de ſe ſouvenir de mes intérêts lorſqu'il reverroit Mr. *de Saint Preuil*, & ſur-tout de me ménager une entrevue avec ma Mère ſans que perſonne le ſût. J'eus lieu d'être fort contente de tout ce qu'il me dit d'obligeant ſur ce ſujet ; mais ce qu'il ajouta, ne me permit pas de ſoupçonner ſa bonne-foi & ſes égards pour moi : il n'attendit pas que je lui fiſſe remarquer qu'il étoit tard, que ſa viſite avoit été fort longue, & qu'en la continuant plus longtems, ma réputation

en pourroit ſouffrir. Il ſe leva, en me diſant qu'elle lui étoit trop chère, & qu'il me reſpectoit trop pour ne pas garder dans cette occaſion les derniers ménagemens. Il me quita, en me promettant qu'il viendroit me revoir dans deux jours au plus tard, & qu'il employeroit cet intervalle à me ſervir, & à me prouver que mes intérêts lui étoient auſſi chers que les ſiens propres.

A peine fut-il ſorti, que je m'enfermai dans mon cabinet, où je m'abandonnai à mille réflexions plus triſtes les unes que les autres. Je ne pus me rapeller ſans un dépit mêlé d'impatience tout ce que je venois d'aprendre ſur le compte de l'Abbé *Trainaſſeau*. Quelque peine que j'euſſe à convenir que ſes vues étoient auſſi criminelles qu'on avoit voulu me le faire entendre, j'y étois forcée, en réfléchiſſant au dernier entretien que j'avois eu avec lui. Je ne pouvois ſans rougir retracer dans mon imagination ces libertés qu'il avoit pris avec moi, qui, comme l'avoit fort bien re-

marqué le Marquis, ne pouvoient trouver de bons motifs, ni dans le Directeur, ni dans la Pénitente. Plus je faisois réflexion à cette indécence, & plus je condamnois mon innocence & ma stupidité.

Cependant, quelque sérieuse que fût cette affaire, je la perdis de vue pour ne m'occuper que des nouvelles importantes que le Marquis m'avoit aprises. Le retour de ma Mère m'allarmoit, quoiqu'à dire vrai, je me trouvasse excusable envers elle, puisqu'elle avoit été la prémière à me conseiller de suivre aveuglément les conseils de l'Abbé *Trainasseau*. Je ne pouvois raisonnablement justifier, je l'avoue, l'oubli dont j'étois coupable envers elle; je ne l'avois point avertie de ma sortie de chez Mr. *de Saint Preuil*, je m'en étois retirée sans sa participation, & depuis ce tems-là je ne lui avois point écrit: c'étoit une indépendance à mon âge, & un manque de considération qu'il n'étoit pas facile de justifier.

A cette inquiétude légitime je

joignis l'idée terrible de l'état humiliant où Mr. *de Saint Preuil* m'alloit jetter, en aprenant à tout le monde que je n'étois pas ſa fille, que j'étois un enfant ſuppoſé. Il ne me venoit aucune idée par laquelle je puſſe me ſauver d'un ſi honteux affront. Je ne voyois que le Cloître qui pût m'en garantir, & je ne l'aimois pas.

Il étoit plus de dix heures que j'étois encore enſévelie dans ces funeſtes réflexions: ma nouvelle femme de chambre les interrompit pour m'engager à ſouper. Quoique je l'euſſe déjà refuſée deux fois, elle me preſſa de ſi bonne grace, & avec des façons ſi engageantes, que je ne pus me diſpenſer d'avoir cette complaiſance. Mais elle eut beau faire pour diſſiper la triſteſſe dont j'étois accablée: j'étois en proie à trop de chagrins, & ils étoient trop légitimes pour que je puſſe prendre ſur moi de me prêter à tous les empreſſemens.

A peine eus-je été un quart-d'heure à table, que j'en ſortis.

Je me retirai dans ma chambre, pour n'être point diſtraite dans ma rêverie. Je feignis d'avoir beſoin de repos, je me deshabillai & me couchai. Je fus alors délivrée de la preſſante *Marianne*, & me trouvant ſans témoin je revins à mes chagrins, & je m'abandonnai à toute ma douleur.

Il étoit environ deux heures après minuit que je n'avois pas encore fermé l'œil: il faloit que je fuſſe bien occupée de mes affaires pour être la proie de cette inſomnie. Ce n'étoit pas ma coutume; au contraire, à peine avois-je la tête ſur le chevet que le ſommeil s'emparoit de moi. Je commençois cependant à me brouiller avec mes idées, & à m'aſſoupir, lorſque le bruit d'une porte que je crus entendre ouvrir avec une grande précaution, me réveilla en ſurſaut avec beaucoup d'agitation & d'effroi. Je ne doutai pas que ce ne fût un voleur; je ſavois qu'il y avoit eu mille exemples de gens aſſaſſinés pendant la nuit dans leur lit. Jamais femme n'a été ſi

crain-

craintive que je le ſuis; qu'on juge de l'état où je me trouvai, en ne pouvant douter que le bruit que j'entendois, ſe faiſoit aux portes de mon appartement. Mon prémier mouvement fut de m'enfoncer dans le fond de mon lit, & de jetter mes couvertures par deſſus la tête. Je friſſonnois, la crainte qu'on ne m'entendît, me faiſoit retenir mon haleine, j'étois enfin dans le plus cruel état où l'on puiſſe ſe trouver.

L'attention avec laquelle je prêtois l'oreille à ce qui ſe paſſoit près de moi, ne me fit que trop aiſément reconnoître qu'on étoit entré dans ma chambre, & qu'on y marchoit à tâtons. Pour le coup je me crus perdue: j'invoquai Dieu du plus profond de mon cœur, & les Saints dont les noms me revinrent. Ce fut alors que je fis vœu que ſi j'étois aſſez heureuſe pour échapper à ce mortel danger, je renoncerois au mariage, & que je me vouerois à un célibat éternel. A peine cette idée étoit-elle déterminée, que j'entendis tirer un de

mes

mes rideaux, & une voix qui demandoit ſi je dormois. Pour lors je me crus morte, je me debarrasſai de mes couvertures, me jettai à bas du lit avec précipitation, & me mis à genoux en demandant la vie, & en offrant, pour qu'elle me fût conſervée, tout ce que j'avois. Remettez-vous dans votre lit, chère Enfant, me répondit la même voix; on n'en veut ni à votre vie, ni à votre bourſe; raſſurez vous, c'eſt le meilleur de vos amis; reconnoiſſez en moi votre fidèle Directeur, qui vient vous donner des preuves de ſon attachement. En vérité Monſieur, interrompis-je avec aigreur, vous auriez bien pu vous diſpenſer de me cauſer une pareille frayeur: il me ſemble qu'une viſite à une heure auſſi indue n'eſt pas trop d'un homme de votre robe; vous m'obligerez fort de vous en retourner, & de me délivrer pour jamais de votre vue & de vos conſeils dangereux.

Ces mots furent proférés avec hauteur, quoique dans le fond je fus-

fusse ravie que cette avanture se tournât de cette manière, après l'effroi dont j'avois été saisie. J'étois mortellement piquée que cet homme, contre qui j'étois prévenue, y eût donné lieu. L'Abbé *Trainasseau*, qui n'étoit pas accoutumé à ce ton de ma part, fit un grand soupir. Quoi Mademoiselle, s'écria-t-il en se jettant sur un siège, se peut-il que ce soit vous qui me teniez un pareil discours? Quoi! vous vous êtes déjà laissée prévenir contre moi! Et par qui? Dieu le sait. Savez-vous bien que depuis hièr je n'ai pas eu un moment de tranquilité, & que je n'ai été occupé que du soin de vous arracher aux dangers où l'on veut vous précipiter? Je n'ai pu prendre une autre heure pour vous parler, mes occupations m'en ont empêché; & d'ailleurs il ne me convenoit point de me rencontrer avec des gens du monde qui me sont suspects, vous m'entendez. Le dessein qui m'amène, continua le Prêtre, est de vous conduire ce matin dans un azile où vous serez

à l'abri de la ſéduction, & des malheurs où votre facilité vous entraîneroit infailliblement, & où vous ſerez la plus heureuſe perſonne du monde. Ne concevez-vous pas que pour vous perdre, Mademoiſelle, on a dû tenter de vous ôter la confiance que vous aviez en moi, parce qu'on prévoyoit que je veillerois ſans ceſſe à votre ſureté, & que je ne ſouffrirois pas que vous fuſſiez la proie des loups raviſſeurs. Ah que je ſuis mal payé de mon zèle, ingrate, s'écria cet homme perfide en prenant un ton attendri! au-lieu de redoubler cet attachement que vous m'avez tant vanté; & me ſavoir gré des précieuſes démarches que je fais pour conſerver votre honneur en bute aux attaques du Démon, qui creuſe ſous vos piés des goufres éternels, vous oſez-vous rebeller contre un tendre Directeur? que dis-je? vous le haïſſez déjà, puiſque vous lui parlez avec dureté, & que vous le traitez comme ſi vous aviez à vous plaindre de lui, & qu'il fût le plus grand de vos ennemis.

J'é-

J'étois trop aigrie & trop prévenue contre l'Abbé *Trainaſſeau*, pour que le diſcours, tout pathétique qu'il étoit, pût me ramener & m'adoucir. Envain ſon éloquence tenta-t-elle encore de me perſuader. J'avois pris mon parti. Je reſtai ferme, rien ne fut capable de m'ébranler. Loin de lui répondre rien de plus favorable, je réitérai fort ſérieuſement la prière que je lui avois déjà faite de s'éloigner; & comme j'avois eu le tems de me remettre, & de faire mes réflexions, j'ajoutai qu'il me feroit plaiſir de me renvoyer ce qu'il avoit à moi, étant prête à retourner avec ma Mère, & étant bien aiſe de lui remettre des effets dont il convenoit qu'elle fût la ſeule dépoſitaire. Je ne ſai ce que vous me voulez dire, reprit froidement l'Abbé *Trainaſſeau*, ni de quels effets il eſt queſtion; vous les aurez ſans doute remis à quelqu'autre, & la frayeur dont vous avez été ſaiſie, vous aura fait méprendre de nom. A ce diſcours il ſembleroit que je vous duſſe quelque choſe: aſſurément, ſi nous avions

vions à compter ensemble sur le chapitre de l'intérêt, ce seroit vous je pense qui vous trouveriez redevable. Je ne rêve point moi, tout ce qui est ici, & ce que vous possédez est à moi. Dans un autre tems je vous en dirai davantage, & s'il le faut il me sera facile de le prouver; enfin je n'ai plus qu'un mot à ajouter; c'est que si vous étiez assez inconsidérée pour vouloir prendre des tons avec moi, je vous aprendrois Mademoiselle, malgré le crédit de l'Amant qui se déclare aujourd'hui pour vous, qu'on ne méprise pas impunément un homme de ma robe.

Je vous avoue, *ma Princesse*, que je ne m'attendois pas à de pareils traits de perfidie, quelque chose que le Marquis m'eût pu dire contre cet homme. J'en fus effrayée & scandalisée au point qu'à peine mon dépit me permit-il de trouver des expressions pour repliquer. Je le fis cependant, en lui disant que quelque lieu qu'il me donnât de soupçonner sa probité, je ne pouvois me résoudre à le

croi-

croire capable de me nier un dépôt qu'il m'avoit obligé lui-même de lui confier; que je ne doutois pas, malgré ce qu'il venoit de me dire, qu'il ne me le renvoyât le lendemain; que je n'avois aucune intention de lui faire de la peine, & que ce ne ſeroit qu'à la dernière extrémité que je pourrois m'y porter. Je lui parlai avec cette modération, parce que je fis réflexion que je ne devois pas pouſſer à bout un homme auſſi dangereux.

Mais le ſcélérat qui avoit pris ſon parti, ne ſe trouva pas d'humeur à ſe piquer de probité. Il s'écria d'un ton capable d'intimider une jeune perſonne ſans expérience, que ſi j'étois aſſez inconſidérée (je ne ſai pas s'il ne ſe ſervit pas d'une expreſſion plus dure) pour vouloir l'inquiéter ſur cette affaire, ou pour tenir aucun mauvais diſcours qui lui revînt, il me feroit repentir toute ma vie de ma témérité. Sur les juſtes reproches que je lui fis à cette occaſion, auſſi-bien que ſur les dangers qu'il avoit fait cou-

courir à mon innocence, il me traita des noms les plus capables de m'humilier. O Ciel! peut-on pouſſer la méchanceté auſſi loin? Le croirez-vous, *grande Princeſſe?* il me reprocha ma naiſſance, & m'aſſura qu'au prémier deſagrément qu'il recevroit de ma part, je pouvois compter qu'il ſe joindroit aux héritiers de Mr. *de Saint Preuil*, pour avouer la honte de ma naiſſance: qu'à l'égard de ma Mère, il la préviendroit de manière à mon ſujet, que j'en ſerois reçue comme je le méritois; qu'enfin il me ſuſciteroit tant de chagrins, que je regretterois toute ma vie d'avoir oſé tenter de lui en donner.

Après un traitement auſſi odieux, qui me fit verſer un torrent de larmes, le miſérable ſe retira. J'étois trop éveillée pour ne pas juger de l'endroit par où il s'étoit introduit dans ma chambre. Je vous ſuplie, *ma Princeſſe*, de vous rapeller qu'en vous parlant de mon appartement, je vous ai rapporté qu'il y avoit une porte de dégagement qui donnoit ſur l'eſcalier. L'Abbé *Trai-*

nas-

nasseau s'étoit sans doute réservé la clé de cette porte. Cette réflexion, qui me vint lorsqu'il se fut retiré, me fit lever dans l'intention de justifier cette idée. Je n'en pus douter en trouvant les choses dans l'état ordinaire. Je fus en doute pendant quelques momens du parti que j'avois à prendre pour me garantir d'une seconde visite. Si la fantaisie en reprenoit au Directeur après les procédés qu'il venoit d'avoir avec moi, que n'avois-je pas à craindre? Dès que ma bougie fut allumée, je courus à la porte en question, dans la confiance d'y trouver des verrouils; mais tout avoit été prévu de longue main, je n'en trouvai aucun, & je me vis par-là exposée aux risques que j'avois voulu prévoir.

Cependant la crainte d'essuyer de nouvelles duretés de la part de ce malheureux, me fit prendre mon parti pour ne point me trouver seule avec lui. Je résolus de faire lever *Marianne*, & de la faire passer le reste de la nuit avec moi. Devois-je me persuader que cette idée, qui

étoit

étoit bien naturelle dans le cas où je me trouvois, alloit me donner de nouvelles preuves de la perfidie de l'Abbé *Trainaſſeau.* Vous y attendez-vous, *ma Princeſſe?* Non ſans doute, il n'eſt pas poſſible de ſoupçonner un homme dont l'état eſt de prêcher les mœurs, de les deshonorer par de honteux dérèglemens : quelqu'irritée que je fuſſe, je ne me le ſerois pas perſuadé moi-même : quand on n'eſt point né méchant, on ne ſuppoſe point que les autres le ſoient.

J'ai été toute ma vie trop bonne pour mes domeſtiques, c'eſt une de mes foibleſſes ; je n'aime point à les deſobliger ; la crainte de réveiller en ſurſaut *Marianne*, que je croyois enſévelie dans un profond ſommeil, me fit entrer dans la chambre ſur la pointe du pié. Mais de quelle ſurpriſe ne fus-je pas frappée en ouvrant les rideaux du lit, diſpenſez-moi, *ma Princeſſe*, d'entrer dans un plus grand détail. Vous comprendrez ſans doute par la promtitude avec laquelle je me retirai, que j'étois de trop pour

le miſtère. Envain mon perfide Directeur avoit-il voulu me dérober ſes traits, je les avois reconnus. Il s'en douta bien. Un autre que lui, après un tel ſcandale, n'eût jamais oſé ſe montrer; mais un ſcélérat a-t-il de la pudeur? L'Abbé *Trainaſſeau*, qui craignit qu'après les ſujets qu'il m'avoit donnés de me plaindre de lui, je ne le ménagerois en aucune façon, crut devoir m'intimider. Un moment après que je fus rentrée dans ma chambre, il s'y rendit, & me regardant avec des yeux où la fureur étoit peinte, Prenez garde, me dit-il, que tout ce qui s'eſt paſſé cette nuit ne tranſpire jamais: puisque vous me connoiſſez, vous ne devez pas douter que je ne ſois capable de me porter aux dernières extrémités contre vous, ſi j'avois à me plaindre de votre indiſcrétion: mais afin que vous n'ayez aucun lieu de vous flater ſur tout ce que vous oſerez entreprendre contre ma réputation, ſachez que tout ce qu'il y a de plus grand dans le Royaume me protège, & qu'il n'y a

pas

pas de femme d'un certain rang à la Cour qui ne ſoit intéreſſée à me ſoutenir. Je vous laiſſe après cet avis, vous en profiterez ſi vous êtes ſage.

La ſurpriſe extrême où j'étois de l'arrogance & de l'effronterie de cet homme après ce qui venoit d'arriver, me fermoit la bouche: à nous voir l'un & l'autre, il eût ſemblé que j'euſſe été la coupable. Ce monſtre, qui ſe perſuada ſans doute que je me reprochois de m'être brouillée avec lui, revint encore vers moi, en me diſant que quelque ſujet de mécontentement qu'il eût contre moi, il étoit prêt à faire la paix, en cas que je revinſſe à lui de bonne foi; qu'il n'étoit point né méchant, quoiqu'on pût ſuppoſer qu'il s'étoit toujours intéreſſé, comme je le ſavois, à tout ce qui me touchoit; qu'il étoit prêt à m'en donner de nouvelles preuves, en engageant Madame *de Saint Preuil* à me reconnoître pour ſa fille; en un mot que je n'avois qu'à parler, qu'il étoit diſpoſé à me ren-

dre ſon amitié, & à me faire un ſort ſi heureux, que je m'aplaudirois un jour de lui avoir ſacrifié un homme avec qui je ne devois m'attendre qu'à voir perpétuer mes malheurs.

Je me trouvai ſi indignée d'un retour auſſi perfide & auſſi ſcélérat, que je lui tournai le dos après lui avoir proteſté cependant que s'il étoit aſſez hardi pour reſter un moment de plus dans ma chambre, j'allois attirer par mes cris tout le voiſinage. Cette menace me débaraſſa de lui, mais il me fit connoître jusqu'au dernier moment de quoi il étoit capable: en ſortant il ferma mes portes à double tour: il ne vouloit pas être ſurpris ſans doute une ſeconde fois, ou il avoit d'autres raiſons que je ne me donnai pas la peine d'aprofondir.

Dès que je me trouvai ſeule, je me livrai aux réflexions les plus triſtes, en repaſſant dans mon eſprit tout ce qui m'étoit arrivé. Jusques-là cet examen me fit enviſager les hommes comme des monſtres capa-

bles

bles de tous les excès. L'épreuve que j'en faifois, me perfuadoit qu'ils reffembloient tous à Mr. *de Saint Preuil* & à l'Abbé *Trainasfeau*. Celle que je venois de faire du fcélératifme de celui-ci, m'irritoit contre tous les autres; je les croyois tous faits fur le même modèle. Le Marquis lui-même, qui me fembloit fi honnête-homme, ne pouvoit-il pas en affecter les dehors? Avois-je affez d'ufage du monde pour diftinguer le vrai d'avec le faux? Non fans doute; & dans le cas où je me trouvois alors, je n'avois pas d'autre conduite à tenir, que celle d'être fur une perpétuelle défiance, & de ne pas faire un pas qui ne fût bien médité.

Cependant une réflexion que je fis en faveur de Mr. *de Scherling*, me ramena à un peu plus de confiance: il m'avoit confeillé de voir & de confulter le P. R . . . . . fur la fituation où je me trouvois: rien n'étoit plus capable de me prouver fa bonne-foi. Je connoiffois ce

célèbre Jésuite de réputation, j'en avois entendu parler dans des termes qui écartoient jusqu'à l'idée du soupçon. Je supposai que si le Marquis avoit eu dessein de me tromper, il n'eût eu garde de m'indiquer un guide aussi respectable. Plus je pensai à cette ouverture, & plus je me persuadai que je ne devois pas la négliger. Ma situation étoit si délicate de toutes les manières, que je ne pouvois recourir à de trop bons conseils. Plus j'y réfléchis, & plus je me confirmai dans ce dessein. J'attendis le jour avec impatience pour me rendre aux Jésuites, afin de procurer d'un autre côté à ma conscience allarmée les remèdes propres à la tranquiliser, & à me décider sur le parti que je devois suivre. J'étois déterminée à ne pas demeurer plus longtems dans l'appartement où je me trouvois, mais je ne voulus rien arrêter sur ce chapitre jusqu'à ce que j'aprisse du Marquis si ma Mère étoit de retour, & s'il m'avoit ménagé une con-

conférence avec elle, comme il m'en avoit flatée.

Le reste de la nuit se passa dans de semblables réflexions. Dès que le jour parut, je me mis à la fenêtre dans l'intention d'apeller le prémier passant, pour faire monter un Serrurier afin d'ouvrir mes portes, soupçonnant bien après ce qui s'étoit passé, que *Marianne* avoit pris son parti, & que j'étois seule dans mon appartement. Mais l'arrivée d'un inconnu qui frappa à grands coups à la porte de la rue, me fit penser qu'il me venoit peut-être de l'Abbé *Trainasseau*, qui pouvoit avoir fait de sérieuses réflexions sur ses procédés à mon égard, & sur les menaces de Mr. *de Scherling*, qui avoit trop de crédit pour être méprisées. Je ne me trompois pas. Un moment après j'entendis ouvrir la porte de mon antichambre, & bientôt la mienne avec mes propres clés, qui avoient été remises au commissionaire, comme je l'apris. Il me rendit en même tems une lettre que j'ouvris, & où je trouvai ces mots.

LETTRE.

Vous m'avez paru ſi prèvenue & ſi aigrie, Mademoiſelle, que je n'ai pas cru devoir vous apporter moi-même ce que vous ſavez. Vous concevez bien d'un autre côté, qu'il ne ſeroit pas prudent que je le confiaſſe à des mains étrangères. Pour obvier à tout cela, donnez-vous la peine de paſſer ce matin chez moi. Je me flate que vous aurez lieu d'être contente de mes procédés. Vous concevez bien encore qu'après nos démêlés, il ne me convient plus de vous revoir que cette fois. Ne craignez pas des reproches de ma part: mon ſeul objet eſt de nous mettre en état l'un & l'autre de nous dire adieu pour jamais.

Et par apoſtille.

En cas que vous ayez fait des réflexions ſalutaires, je veux bien vous rendre encore un dernier ſervice. Vous ne reſterez pas vraiſemblablement dans la maiſon où vous êtes. Je vous prie de me raporter les clés de votre apparte-

tement. Je vous indiquerai un Couvent respectable, où vous pourrez aller de ma part, & où l'on vous donnera des idées de votre ancien Directeur plus raisonnables que celles que vous avez adoptées avec un peu trop de légèreté.

Pour cette fois je ne fus point la dupe de l'Abbé *Trainasseau*. Je conçus par les termes ménagés de cette lettre, qu'il dissimuloit, & qu'après m'avoir nié le dépôt, il saisissoit le prétexte de ne vouloir me le rendre chez lui que pour m'y attirer, dans l'intention peut-être de ne m'en pas laisser sortir, ou de me mettre en lieu où il seroit le maître, & où je serois recommandée de manière à ne plus être protégée de personne. Cette idée me frappa à un point que j'aimai mieux risquer de perdre mes pierreries, que de tenter de les ravoir à ce risque. Cependant, pour n'avoir rien à me reprocher, je répondis ces quatre mots.

BILLET.

Rien ne vous empêche, Monſieur, de me rapporter chez moi les effets que vous avez à moi. Je vous attendrai toute la journée. S'ils ne me ſont pas remis aujourd'hui, je ne vous en parlerai plus.

Je renvoyai le commiſſionaire avec ce billet, dans l'intention effectivement d'attendre l'Abbé *Trainaſſeau*; mais ne voulant rien riſquer de ſa part, je fus prier Madame *Severin* de paſſer la journée avec moi, ce qu'elle accepta avec tout l'empreſſement poſſible. Comme je n'avois presque point mangé la veille, je fis apporter de petits pâtés, & avec ce qui reſtoit chez moi nous nous mîmes à déjeuner avec beaucoup d'appétit. Ma Voiſine, qui, comme je l'ai dit, étoit de la meilleure humeur du monde, ne contribua pas peu par ſes ſaillies à me rendre moins triſte, & quelques coups d'un fort joli vin blanc qu'elle

me

me verſa, achevérent de me tranquiliſer: mais comme je n'avois point dormi du tout, inſenſiblement mes yeux ſe fermérent, & ma complaiſante Voiſine ne voulant point, diſoit-elle, que je fuſſe mal à mon aiſe, m'obligea à me mettre dans mon lit, en me promettant qu'elle ne me quiteroit pas d'un inſtant.

Surcette aſſurance je m'abandonnai aux douceurs du repos. Jamais de ma vie je ne dormis ſi tranquilement. Il étoit près de ſix heures du ſoir quand je me réveillai. Madame *Severin* avoit imité mon exemple, & s'étoit endormie dans un fauteuil à côté de mon lit. Nous badinions ſur notre débauche, lorsque nous entendîmes frapper à la porte. Je fis ſigne à ma Voiſine, qui s'étoit levée pour aller l'ouvrir, d'attendre que je fuſſe levée. Dans l'idée où j'étois que ce ne pouvoit être que l'Abbé *Trainaſſeau*, je ne voulois pas qu'il entrât que je ne fuſſe hors de mon lit.

Dès que je fus en état de paroître, Madame *Severin* fut ouvrir la porte : un grand homme habillé de noir s'avance, en demandant Mademoiselle *Agnès* ſans autre dénomination. Je m'avançai pour lors en m'annonçant moi-même. Cet homme tira de ſa poche un paquet cacheté, en me diſant que l'Abbé *Trainaſſeau* l'avoit chargé de me le remettre, & de rapporter un reçu dans la forme que je trouverois. La crainte de manquer de prudence, me fit aſſeoir pour examiner ce qu'on m'envoyoit. J'ouvris le paquet, il contenoit une petite boëte où étoient des pierreries avec un billet portant ce qui ſuit.

BILLET.

Voilà Mademoiſelle les pierreries en queſtion, que je vous renvoye par un homme ſûr, puiſque vous n'avez pas voulu vous donner la peine de venir les chercher vous-même. Vous m'enverrez le reçu dans la forme écrite cideſſous.

Par

Par le hazard le plus heureux qu'on puiſſe imaginer, Madame *Severin* étoit fille de Jouaillier ; & pendant que j'écrivois la reconnoiſſance ſelon les termes que mon Directeur avoit dictés lui-même, elle conſidéroit mes diamans. J'étois prête à remettre mon reçu au porteur, lorſqu'elle m'arrêta la main. Attendez, s'écria-t-elle, j'ai un mot à vous dire à l'oreille. Surpriſe de ſon action, je me panchai pour aprendre ce qu'elle avoit à me dire. Ces pierreries ſont toutes fauſſes, je vous en avertis, continua-t-elle. Fauſſes ! repris-je avec étonnement, cela ne peut être, elles ont couté plus de vingt mille francs. Prenez garde à ce que vous allez faire, interrompit ma Voiſine, il m'en a tant paſſé par les mains que je dois m'y connoître. Ce fut à cette occaſion qu'elle m'aprit qu'elle étoit fille d'un Orfèvre, & que ſon Père faiſant le négoce des Diamans, elle avoit été élevée dans cette connoiſſance, & qu'elle la poſſédoit auſſi-bien que les plus célèbres Jouailliers.

C'en étoit trop pour ne pas me faire impression : cependant ne pouvant m'imaginer une fourberie de cette nature de la part d'un homme qui avoit une réputation à conserver, je ne voulus rien décider sans un plus ample examen. Je priai Madame *Severin* d'envoyer chercher un caroſſe par un élève qui étoit chez elle, & qui m'avoit déjà rendu quelques services, dans l'intention d'aller vérifier les pierreries chez plusieurs Jouailliers. Quelques précautions que j'euſſe priſes pour n'être point entendue du grand homme noir qui attendoit que je le renvoyaſſe, il aprit ou devina une partie du projet. Je vois bien, nous dit-il, que vous n'êtes pas encore prête à me congédier ; dites-moi le tems où vous le pourrez ; je vais m'acquiter d'une commiſſion que j'ai encore à faire, & je repaſſerai.

Sans pénétrer quelles étoient ſes raiſons, je ne fus point fâchée du parti qu'il prenoit, ſa préſence me gênoit ; je le remis à huit heures, il en étoit ſix & demie, & j'eſ-

j'espérois qu'avant qu'il fût de retour notre affaire seroit terminée.

Dès qu'il fut sorti, ma Voisine me conseilla, après avoir vérifié la fausseté des diamans, de passer tout de suite chez un Commissaire pour les déposer, & pour faire ma plainte. La crainte de lui donner plus de connoissance que je ne voulois qu'elle en eût dans mes affaires, me fit répondre que j'avois d'autres voies pour ne point être dupe de l'avanture, & qu'il me suffisoit de faire la vérification dont nous étions convenues. Madame *Severin* étoit la plus aimable personne du monde, mais elle étoit curieuse: elle avoit déjà tenté plusieurs fois de me faire parler: elle voyoit une jeune personne de dix-sept ans indépendante, & jugeoit par ma parure & par mes ajustemens que je n'étois pas une personne du commun: elle s''étoit d'abord figurée que j'étois de ces honnêtes filles qui sans bruit & sans suite ménagent leurs petits intérêts. Pour me donner de la confiance, elle en avoit parlé plusieurs fois d'une

ma-

manière à me faire fentir que fi j'étois dans le cas, elle n'en auroit pas moins de confidération. Elle n'étoit pas riche, peut-être n'eût-elle pas été fâchée que je fuffe dans ce genre, & qu'elle fût devenue ma confidente.

Ce qui acheva fans doute de l'intriguer plus que le refte fur mon compte, fut les pierreries, qu'elle crut d'abord fines. Leur fauffeté ne détruifit pas fes idées, comme elle me l'a avoué depuis. Elle fe perfuada d'abord qu'on vouloit m'attraper, & qu'elles ne m'étoient données que dans des vues rélatives à ce qu'elle avoit penfé; & c'étoit par cette raifon qu'elle s'étoit empreffée à me détromper.

Comme de femblables idées ne me tombérent point dans l'efprit, & que je ne la foupçonnai que de curiofité, je ne pris point d'autres mefures que celles de me taire Peut-être, fi je les euffe foupçonnées, qu'en voulant démentir fes opinions, je me fuffe plus ouverte que je ne le voulois.

Nous rêvions chacune de notre

côté,

côté, bien différemment ſans doute, lorſqu'on frappa. Comme je ne doutai point que l'on ne vînt nous annoncer le caroſſe que nous avions envoyé chercher, & effectivement nous venions d'en entendre arrêter un à la porte, nous nous avançâmes pour deſcendre. Mais que devins-je en ouvrant la porte, en reconnoiſſant l'Abbé *Trainaſſeau* ſuivi de ſon commiſſionaire ! Sans Madame *Severin*, dont la préſence me retint, je me ſerois ſans doute écriée, & je lui euſſe peut-être tenu quelques propos qui m'auroient démaſquée. Cette réflexion que je fis ſur le champ, me retint. Je reçus froidement le Prêtre, mais avec politeſſe. Je remarquai qu'en paſſant il jetta un coup d'œil fixe ſur ma Voiſine, comme s'il eût voulu deviner qui elle étoit, & meſurer ſa conduite envers elle ſur cette connoiſſance. Lorſqu'il fut dans ma chambre, il prit un ſiège & s'aſſit en touſſant & en eſſuyant ſon viſage, comme quand on a chaud. Je fis ſigne à Madame *Severin* de le mettre à côté de moi:

ce

ce qu'elle fit en me regardant avec des yeux étonnés, & de l'air d'une perſonne qui cherche à deviner ce qu'elle ne peut pénétrer.

A l'égard du grand homme noir, il s'étoit aſſis ſur un tabouret un peu au-deſſous de celui qui l'avoit envoyé.

Lorſque l'Abbé *Trainaſſeau* eut enfin reſpiré, il m'adreſſa la parole d'un ton lent & compoſé. Je viens ici, Mademoiſelle, pour m'éclaircir par mes propres yeux d'une nouvelle qui m'a autant ſurpris qu'effrayé. Cet homme qui ſavoit que j'étois dans une maiſon de ce quartier, eſt venu m'avertir que vous ſoupçonniez les pierreries que je l'ai chargé de vous remettre, d'être fauſſes, & que vous étiez prête à ſortir avec Madame, ſans doute pour en être plus certaine. Ce point m'a paru trop important pour remettre cet éclairciſſement à demain. Si les diamans ſont faux, il me convient d'agir ſur le champ. Je les avois confiés à un homme de

ma connoiſſance, & en qui j'ai toujours reconnu de la probité. C'eſt un de nos plus riches Négocians, qui ayant vu chez moi ces pierreries, & les ayant trouvé belles, vouloit, diſoit-il, en faire faire de ſemblables pour une Princeſſe d'Allemagne qui lui en avoit commandé. Je n'ai garde de ſoupçonner rien de ſa part, il y a ſurement du mal-entendu dans cette affaire; & pour ne rien faire légèrement, ſi vous le trouvez bon, nous irons enſemble chez les Jouailliers qu'il vous plaîra, & après avoir vérifié les choſes je prendrai le parti qui conviendra.

Il n'y avoit pas un mot à repliquer à cela. Je n'eus garde d'entrer dans aucun autre détail. Ce qui venoit d'être dit ne pouvoit intéreſſer la curioſité de perſonne, & décidoit cependant pour la ſureté de mes effets. Madame *Severin* fut la prémière à me dire que Mr. l'Abbé ne pouvoit rien faire de mieux. Pendant ce diſcours l'Abbé *Trainaſſeau* ſe leva, & me demanda les pierreries. Je ne m'y connois

connois pas aſſez pour en juger, dit-il en les regardant ſans attention. Je vous réponds moi de leur fauſſeté, reprit ma Voiſine, je les ai examinées avec ſoin. Le Directeur ſur ce propos répondit que les plus habiles ſe trompoient ſouvent en pareille matière; mais Madame *Severin*, qui aimoit un peu à parler, ſaiſit l'occaſion pour vanter ſes connoiſſances & ſon goût, & pour aprendre à l'Abbé *Trainaſſeau* ce qu'elle m'avoit déjà dit à ce ſujet.

Pendant qu'elle faiſoit ſon hiſtoire, mes yeux ſe portérent par hazard ſur mon ancien Directeur. Je vous avouerai ma ſottiſe, *Princeſſe*, il me fit pitié. Je lui trouvai un fond de chagrin ſi fort exprimé dans les yeux, & qui étoit tellement répandu ſur ſa perſonne, que j'en fus touchée. S'il ſe fût mieux poſſédé la veille, & qu'il ſe fût mieux conduit, il n'eſt pas douteux que ſimple & bonne comme je le ſuis, je n'euſſe été capable de revenir encore à lui. Cet air de candeur & de ſimplicité qu'il

montra

montra dans l'évènement que je détaille actuellement, étoit bien propre à ſurprendre de plus habiles que moi.

Dès que l'Abbé *Trainaſſeau* eut parcouru des yeux les pierreries, il les remit dans la boëte & ſe leva, en nous invitant à ſortir avant qu'il fût plus tard, afin, diſoit-il, de ne point trouver les boutiques fermées. Madame *Severin*, qui lui vit tenir à la main la boëte où étoient les diamans, lui conſeilla de les mettre dans ſa poche, crainte d'accident. Il répondit qu'elles étoient bien plus ſurement de cette manière; que ſes poches, comme les cofres forts, étoient les prémières choſes que viſitoient les Voleurs.

Lorſque nous fûmes en caroſſe, il pria Madame *Severin* d'indiquer au cocher les Jouailliers où elle vouloit deſcendre, ſuppoſant avec raiſon qu'elle devoit mieux connoître que nous ceux qui étoient célèbres. Elle en nomma trois où nous nous arrêtâmes. L'Abbé en y entrant m'avoit remis la boëte.

Pour

Pour le coup Madame *Severin* fut la dupe de ſes connoiſſances. Les pierreries furent trouvées fines, & les plus belles du monde; tous les Lapidaires furent du même ſentiment. Je m'en revins chez moi fort piquée d'avoir cauſé innocemment le chagrin à un homme qu'on pouvoit accuſer, je l'avoue, de dérèglement, mais qu'on ne devoit point ſoupçonner ſi légèrement d'être fripon.

Il nous ramena juſqu'au logis, parce qu'il étoit raiſonnable de lui donner la reconnoiſſance des pierreries qu'il m'avoit remiſes. Comme elle étoit toute faite, je ne le fis pas attendre : dès qu'il l'eut priſe, il nous fit une profonde révérence, & ſe retira ſans nous dire mot.

Madame *Severin*, qui avoit été humiliée d'avoir été dédite par les Lapidaires devant nous, après s'être tant vantée de ſes lumières, étoit tombée dans un embaras dont il ne me fut pas poſſible de la tirer. Ne pouvant même le ſoutenir davantage, elle ſuppoſa qu'ayant été

té longtems absente de chez elle, il étoit nécessaire qu'elle y fît un tour. Je lui fis promettre qu'après avoir donné ses ordres, elle reviendroit souper avec moi. Quoique mes craintes fussent fort diminuées sur le compte de mon Directeur depuis ce qui venoit d'arriver, & qui me rassuroit entièrement sur sa probité, je ne pouvois m'empêcher de trembler en me voyant seule, & cette raison ne contribua pas peu à faire des instances si pressantes à Madame *Severin*. Peut-être qu'en d'autres circonstances je ne me serois pas mise dans le cas de me refuser, comme elle avoit fait deux ou trois fois, apparemment pour se faire un peu plus valoir.

Dès que je fus seule, mon prémier soin fut d'aller fermer tous mes verrouils. J'ai oublié de dire que dès le matin j'avois envoyé chercher un Serrurier, qui m'en avoit été acheter & qui les avoit posés sur le champ. Plus tranquile de ce côté, j'enveloppai la boëte où étoient mes pierreries dans du

papier,

papier, & je les ferrai avec mon argent dans une caffette que j'avois achetée exprès pour être tranfportées plus commodément en cas de befoin.

Le refte de la foirée n'eft pas affez intéreffant pour être rapporté. Madame *Severin* vint fouper avec moi & avec un de fes enfans. La honte étoit paffée, elle fut de fort bonne humeur, & me renouvella en me quitant toutes les proteftations qu'elle m'avoit déjà faites. La vue de mes pierreries avoit augmenté vraifemblablement fon zèle, & lui avoit donné une forte idée de mon opulence. Ayant témoigné par hazard de l'inquiétude de me trouver feule, elle voulut coucher dans ma chambre, & quoique je lui offriffe la moitié de mon lit, elle eut l'attention de ne point vouloir m'incommoder & fit defcendre un matelas qu'elle fit jetter fur mon canapé. Si j'avois été dans la mifère, aurois-je été traitée avec autant de complaifance? Voilà la vie, on ne refpecte que les gens qu'on croit heureux.

A peine fit-il jour que je me levai. Je n'avois point oublié l'avis que Mr. *de Scherling* m'avoit donné, de voir le Père R... J'y eusse été dès la veille, sans l'affaire de mes pierreries qui me tenoit à cœur. Il étoit question pour lors de prendre un parti. On me demandoit les clés de mon appartement, & je n'avois point de tems à perdre. Quelque bonne opinion que j'eusse de la probité du Marquis, je ne voulois pas me mettre dans le cas d'avoir rien à reprocher à ma prudence. J'espérois tirer de grandes lumières de la conférence que j'allois avoir avec un Directeur qui passoit pour aussi éclairé que sage. Mon dessein étoit de ne lui rien cacher, pour qu'il fût en état de me guider plus surement.

Dès que je fus habillée, je proposai à Madame *Severin* de m'accompagner. Elle le fit avec plaisir. J'imaginai que je ne devois point lui faire un mistère de l'endroit ou j'allois. Elle me parut surprise de cette confidence, me

dit que j'étois bien dévote à mon âge, que pour elle il s'en faloit beaucoup qu'elle me ressemblât.

Nous arrivâmes avec de semblables discours au Jésuites. Je n'y avois jamais été, & ne savois pas trop comment m'y prendre pour faire avertir le Père auquel je voulois me confesser : il étoit encore si matin, qu'il n'y avoit personne à l'Eglise : en attendant qu'il parût quelqu'un de la maison, je fus me mettre à genoux dans un Confessional, où je me recueillis, & où je songeai à la manière dont je débuterois avec le nouveau Directeur, qu'il me sembloit que la Providence m'avoit choisi. Quelque naturelle que fût ma démarche, elle ne laissoit pas de m'embarasser.

Je demeurai pendant plus d'une demi-heure sans qu'il parût personne à qui je pusse parler. La crainte de causer trop d'impatience à Madame *Severin*, me fit avancer vers la grille du Sanctuaire, ayant remarqué qu'il venoit d'y entrer un jeune Jésuite : mais à peine fus-je sortie de ma place, qu'un homme

homme ſimplement mis vint au-devant de moi, & me demanda ſi je voulois faire apeller quelqu'un de la maiſon. La prévention où je fus que c'étoit un garçon de Sacriſtie, me fit demander le Père R... à ſon Confeſſional. Il m'aſſura qu'il alloit le chercher, & qu'il viendroit m'en rendre réponſe dans le moment.

Effectivement il reparut au bout d'un miſéréré, & m'aprit que le Confeſſeur que je demandois étoit en ville, & qu'il ne rentreroit que ſur les ſix heures Il ajouta que ſi mon intention étoit de revenir à cette heure, il auroit ſoin de le prévenir, afin que je ne revinſſe point inutilement.

Tout cela me parut ſi naturel, que je répondis que je ne manquerois pas d'être à ſon Confeſſional à ſix heures, où je l'attendrois. Je fus rejoindre enſuite ma Voiſine, à qui je fis part de l'obligation où j'étois de revenir ſur le ſoir. Elle m'aſſura qu'elle n'avoit point d'affaire plus preſſée que celle de

m'accompagner, & de me marquer combien elle m'étoit attachée.

En sortant de l'Eglise, je crus entrevoir dans un caroſſe arrêté au coin de la rue l'Abbé *Trainaſſeau*. Cette viſion me fit monter le feu au viſage. Je me remis cependant, par l'idée que le hazard occaſionnoit cette rencontre, ou que mon imagination frappée par cet homme, m'avoit fait prendre pour lui quelqu'un qui lui reſſembloit.

Madame *Severin* étoit trop adroite & trop fine, pour ne pas remarquer pendant le tems que je paſſai avec elle, l'agitation où me jettoit l'incertitude de ce que j'allois devenir. Elle me fit diverſes queſtions, ſous le prétexte de l'intérêt qu'elle prenoit dans tout ce qui me touchoit. J'en uſai dans cette occaſion comme je l'avois déjà fait: ce qui venoit de m'arriver avec mon Directeur, m'avoit rendu défiante: je m'étois fait un ſiſtême de ne jamais me confier à perſonne, que je ne connuſſe parfaitement : l'exemple de ma Mère m'avoit fait une impreſ-

impreſſion que je n'ai jamais oubliée depuis.

A peine cinq heures & demie furent-elles ſonnées, que nous montâmes en caroſſe : nous étions ſur la fin de l'Automne, les jours étoient courts, il avoit plu, & il faiſoit nuit avant que nous fuſſions à l'Egliſe. Elle n'étoit éclairée que par une lampe, & deux bougies qui bruloient devant le Saint Sacrement. Le Confeſſional qui m'avoit été montré pour être celui du Père R... étoit fort éloigné du grand Autel, & par conſéquent fort obſcur. Un moment après que je m'y fus placée, je me ſentis tirée par la manche. M'étant tournée avec précipitation, j'entrevis un homme qui me pria de lui dire ſi j'étois la perſonne qui avoit demandé le matin le Père R... Ma réponſe lui ayant fait juger qu'il ne ſe trompoit pas, il m'aſſura que je n'attendrois pas longtems, & que dans un moment le Père ſeroit au Confeſſional.

Je remerciai le Ciel de ce que les choſes tournoient ſi favorable-
 ment,

ment, & je me promis bien de profiter d'une auſſi heureuſe occaſion.

A peine commençois-je à dire mes prières, que j'entendis entrer dans le Confeſſional: un moment après la jalouſie s'ouvrit, & on me demanda ſi j'étois la perſonne qui étoit venue le matin. Oui, Mon Révérend Père, repris-je avec un peu d'émotion, votre réputation m'attire auprès de vous. Je ſuis une jeune perſonne abandonnée à elle-même, qui a beſoin de ſolides conſeils. Je me flate que vous voudrez bien avoir pitié de mon innocence, & me ſervir de guide dans les funeſtes embarras où je me trouve. Le Directeur garda le ſilence pendant quelque tems, comme s'il eût attendu que je parlaſſe plus longtems; mais voyant que j'attendois ſa réponſe, il m'en fit une conforme à ce que je venois de lui dire, & m'invita à m'expliquer avec franchiſe, m'aſſurant qu'il en uſeroit de-même avec moi, & qu'il s'intéreſſeroit autant qu'il ſe pourroit à tout ce qui convien-

droit

droit à mon ſalut & à mes affaires.

Cette réponſe m'ayant donné de la confiance, j'entrai dans un long détail de tout ce qui m'étoit arrivé, & je n'en omis aucune circonſtance. Je rendis mot pour mot tout ce qui m'étoit arrivé avec l'Abbé *Trainaſſeau*, avec le ménagement cependant de ne point le nommer, comme Mr. *de Scherling* me l'avoit conſeillé. Je le peignis avec les couleurs les plus noires, & ne l'épargnai en aucune manière. Lorſque j'eus fini, le Confeſſeur me demanda ſi je n'avois rien de plus à ajouter, & lui ayant répondu que non, il débuta par me faire une mercuriale fort vive ſur le peu de reſpect que je venois de montrer pour un Prêtre, qui bleſſoit non ſeulement la charité dont rien ne devoit jamais nous faire écarter, mais même l'honnêteté ordinaire: il me ſemble encore, ajouta-t-il en parlant toujours d'une voix baſſe, qu'il entre bien du reſſentiment & de la haine dans tout ce que vous avez rapporté à l'occaſion de cet

homme. Je vous ai ſuivi avec toute l'attention poſſible dans tout ce que vous m'avez dit à ſon ſujet: la place que j'occupe ne me permet pas d'uſer d'aucuns détours; votre imagination prévenue a été trop vite; vous êtes frappée de ſcrupules chimériques; votre peu d'expérience vous a fait enviſager des crimes où il n'y en a pas; enfin ſi je trouve quelque choſe de repréhenſible dans la conduite de votre Confeſſeur, c'eſt de s'être trop preſſé de vous faire entrevoir le point de vue de la perfection.

Vous vous plaignez, dites-vous, que ce Directeur a tenu avec vous une conduite indécente; & ſur quel fondement, s'il vous plaît, appuyez-vous une pareille calomnie? C'eſt le témoignage d'un homme du monde qui devoit vous être ſuſpect, qui de votre propre aveu vous aime, & qui a ſans doute des vues criminelles, puiſqu'il débute par vous ôter celui qui pouvoit vous garantir par ſa prudence des pernicieux deſſeins de ce ſéducteur.

Eſt-

Eſt-il poſſible qu'avec un peu de raiſon vous n'ayez pas compris l'artifice? En vérité, pour peu que vous y réfléchiſſiez, & que vous ayez de confiance en mes conſeils, vous reviendrez à vous-même, & ne jugerez pas à l'avenir avec autant d'imprudence & de témérité.

Après ce diſcours, le Directeur que j'avois en tête, me rapella avec une mémoire que j'admirai, toutes les circonſtances intéreſſantes de mon hiſtoire; puis s'avançant par degrés, il juſtifia par les traits les plus ingénieux la conduite que mon Confeſſeur avoit tenue avec moi. S'il y trouva quelque choſe à reprendre, ce fut l'indiſcrétion de ſon zèle & ſon imprudence, qui avoient mis en riſque une réputation qui devoit lui être plus chère que moi. Enſuite il me dépeignit avec les traits les plus frappans, la noirceur de mon ingratitude, portée au point de le calomnier, & de lui ſuppoſer des crimes, ſur des apparences ſans

doute trompeuſes, puiſqu'il avoit pu ſe trouver avec ma Suivante, ſans devoir être ſoupçonné d'indécence, ayant peut-être à lui parler, étant en droit par ſa qualité de Directeur de s'informer de ma conduite, & d'avertir une fille qu'il avoit donné de ſa main, de ne point ſe prêter à aucune liaiſon ſuſpecte, & qui pût m'être nuiſible.

Il ne s'en tint pas-là; il m'aſſura que ſi je ne réparois le ſcandale que j'avois cauſé en compromettant l'agneau avec le loup, ce que j'avois fait en confiant à un homme du monde & ſans religion les ſecrets du Sacrement, & en expoſant par-là à l'humiliation un Miniſtre de l'Egliſe, je ne devois pas me flater qu'aucun Tribunal me remît des fautes de cette nature; qu'il n'y avoit point de miſéricorde pour moi ſans une ſatisfaction proportionnée à l'offenſe; enfin qu'il trembloit de mon état, puiſqu'il voyoit actuellement l'Enfer ouvert à mes piés.

En un mot, cet homme me par-
la

la avec tant de véhémence, & me pressa par des argumens si forts, que je commençai à me troubler. J'étois trop timide & trop peu expérimentée pour contester. J'aurois eu cependant bien des choses à répondre, mes larmes firent cet office. C'étoit sans doute où m'attendoit celui que je croyois le Père R... Il ne s'en apperçut pas plutôt, qu'il changea de ton, il m'apella des noms les plus tendres & les plus propres à me calmer. Courage, ma chère Fille, s'écria-t-il; la Grace agit sur votre cœur, que Dieu en soit à jamais loué: il faut bien se donner garde d'y résister: vous avez offensé par les endroits les plus cruels un sage Directeur, qui vous chérissoit au point de faire son plus doux emploi de votre bonheur & de votre salut: il faut revenir à lui de bonne foi, lui sacrifier ce séducteur dont la présence a fait le trouble. Je me charge de l'aller voir & de le prévenir, afin qu'il ne soit plus parlé du passé, & que vous jouïssiez du bonheur salutaire de retrouver un gui-

de qui ſeul peut vous conduire dans la carrière délicate où vous êtes prête d'entrer. Ne craignez pas ſa ſévérité, il vous ouvrira les bras de ſa charité, & vous remettra dans le bercail des Elues, dont les ſéductions de Satan avoient eu l'art de vous retirer.

Le prétendu Père R... en étoit-là de ſes exhortations, lorſqu'il s'arrêta tout-à-coup: il ſortit enſuite avec tant de précipitation du Confeſſional, que j'en fus étonnée: cependant, comme il étoit poſſible qu'on l'eût averti de quelques affaires preſſées, je n'y penſai plus. J'étois prête à me lever, dans l'intention de revenir le lendemain, lorſque j'entendis quelqu'un qui venoit de mon côté. Effectivement j'entrevis un Père qui entroit au Confeſſional, je crus que c'étoit le Père *R.* .... qui revenoit me congédier, & je me remis pour écouter ce qu'il avoit à me dire. Vous venez bien tard, me dit une voix fort différente de celle de celui qui m'avoit confeſſée: je n'ai pas pour le préſent le tems de vous en-

entendre : ſans le hazard qui m'a fait rentrer par la porte de l'Egliſe & paſſer devant mon Confeſſional, vous auriez attendu inutilement ici, parce que je n'y ſerois pas venu.

Ce diſcours me ſurprit, il me confirma mes ſoupçons. Je répondis ſelon les idées qui m'étoient venues à ce ſujet. Vous m'étonnez, dit-il ; il n'y a perſonne dans la maiſon qui occupe ce Confeſſional que moi. Cependant je viens de me confeſſer, lui dis-je, à quelqu'un qui m'a aſſuré qu'il étoit le Père R... C'eſt une fauſſeté, reprit celui qui me parloit, il n'y a point d'autre Père R... que moi : aſſurément il y a du miſtère là-deſſous, qui mérite d'être éclairci ; mais comme pour y parvenir il eſt bon que nous nous connoiſſions l'un & l'autre, & que l'obſcurité qu'il fait ici n'eſt guères propre à y parvenir, & même qu'il n'eſt pas de la bienſéance d'y reſter plus longtems, paſſons de ce côté, & quoiqu'il ſoit tard je prendrai le loiſir de vous écouter.

En tenant ce propos, le Père R... puiſqu'il m'aſſuroit que c'étoit lui, prit le chemin du grand Autel, où il y avoit aſſez de lumière pour s'entrevoir. Eh bien, me dit-il, me reconnoiſſez-vous? Je lui répondis que je n'avois pas cet honneur, mais que me trouvant dans la criſe la plus délicate pour mon ſalut & pour ma conduite, on me l'avoit indiqué comme un Guide éclairé, qui me raſſureroit & me mettroit dans le bon chemin. Cette réponſe parut le ſatisfaire; mais il voulut encore ſavoir le nom de la perſonne qui m'avoit conſeillé de venir à lui. Bien loin de faire aucune difficulté ſur ce chapitre, je lui nommai Mr. *de Scherling*, bien aiſe qu'une occaſion auſſi naturelle me mît à portée de ſavoir de quelle manière en penſoit un homme auſſi connu que celui devant qui j'étois. La réponſe que le Jéſuite me fit ſur ce ſujet, fut l'éloge du Marquis: c'eſt un fort galant-homme, me dit-il, & autant conſidéré par ſon mérite perſonnel que par ſa naiſſan-

ce;

ce : dès que vous me venez de ſi bonne part, je ne ferai aucune difficulté ; mais permettez, s'il vous plaît, que je rentre un moment, je ſuis à vous tout-à-l'heure.

Madame *Severin*, qui commençoit à trouver le tems fort long, vint me joindre, & me demanda ſi mon intention étoit de coucher à l'Egliſe. Je ne pus m'empêcher de ſourire, quoique je n'en euſſe guères envie, & je l'exhortai à prendre encore quelques momens de patience.

J'étois ſi prévenue contre l'Abbé *Trainaſſeau*, que je ne doutai point qu'il ne fût l'auteur de la pièce qu'on venoit de me jouer. Je n'en pus douter en me rapellant tous les discours qu'il m'avoit tenus, dont le ſeul objet n'étoit que de me porter à me raccommoder avec lui. Cette nouvelle preuve de ſa mauvaiſe foi acheva de m'irriter contre lui, & dans le dégoût que cette avanture me donnoit, je fus prête vingt fois à me lever, & à prendre la réſolution de ne

me remettre jamais entre les mains d'aucun Directeur.

Le Ciel ne permit pas que je fusse la proie de cette tentation. M'étant rapellé dans cet instant que Mr. *de Scherling*, qui venoit de m'être annoncé pour honnête-homme, m'avoit assuré que *Paris* étoit rempli de saints personnages, & que je ne devois pas tirer de mauvaises conséquences, à cause qu'il se trouvoit des fourbes & des hipocrites, je persévérai dans la résolution de me conduire par les conseils du Père R . . . en supposant qu'ils étoient conformes à la haute opinion que tout le monde avoit de lui.

Je m'occupois encore de toutes ces choses, lorsque la porte du chœur s'ouvrit, & qu'il en sortit trois Jésuites. Deux se mirent à genoux au pié du grand Autel, & le troisième vint à moi. Je jugeai que le Père R . . . n'avoit pas voulu se trouver si tard au Confessional avec une femme, & que la bienséance lui avoit fait prendre

ces ſages précautions ; ce qui me le rendit plus recommandable, & fortifia ma confiance.

Je n'entrerai point dans le détail de cette ſeconde confeſſion. Il me ſuffira de dire que je fus enchantée du P. R . . . Il me parla avec une onction qui me pénétra le cœur. Les avis qu'il me donna furent d'un homme conſommé. A l'égard du Père *Trainaſſeau*, il fut plus circonſpect, mais il m'invita à éviter toutes les occaſions de le voir, & me conſeilla de garder le ſecret ſur tout ce qui s'étoit paſſé entre lui & moi jusqu'à ce moment, en me faiſant ſentir que la charité exigeoit ce ſacrifice, & que j'offenſerois Dieu ſi je donnois occaſion aux indévots de tourner en ridicule les Miniſtres de la Religion.

Après m'avoir tenu pluſieurs autres discours auſſi ſages & auſſi édifians, il me pria de revenir le voir en cas que ma Mère, chez qui il étoit d'avis que je retournaſſe, ſuppoſé cependant que je ne riſquaſſe rien du côté de ma vertu, ne

ne fût point encore de retour; me promettant de chercher un endroit où je fusse honnêtement, puisque j'avois de la répugnance pour le Couvent. Il me recommanda de lui apporter à la prémière visite les pierreries dont je lui avois parlé, afin de justifier des idées qui lui étoient venues pendant le tems que je lui contois cette histoire. Enfin, *ma Princesse*, j'eus tous les sujets du monde d'être contente de la connoissance que je venois de faire, & je me promis bien d'en remercier Mr. *de Scherling*, qui selon sa parole devoit revenir me voir le lendemain.

Madame *Severin*, qui reconnut que j'avois l'esprit plus tranquile, m'en félicita. Lorsque nous fûmes arrivées à la maison, elle m'invita à monter chez elle, où je trouvai le couvert mis & les aprêts d'un souper. Je ne me fis pas prier pour y rester: une de ses filles, nommée *Julie*, qui étoit à peu près de mon âge, s'empressa à m'ôter ma coëffe, & à me rendre de petits services. Comme cette aimable enfant

fant aura part à la ſuite de mes avantures, il me paroit que ſon portrait ne ſera pas ici hors d'œuvre.

Elle étoit blonde, grande, & fort bien faite : le tour de ſon viſage étoit plus ovale que rond : elle avoit de grands yeux un peu trop vifs pour ſon air timide, qui par-là ſembloit affecté : ſon nez étoit joli, & ſa bouche admirable : il lui manquoit un peu d'embonpoint, ſa peau étoit de la dernière beauté, & elle avoit une grace infinie dans le ſouris. Je ne parlerai ni de ſon caractère, ni de ſon eſprit, il ſe fera connoître en tems & lieu.

Madame *Severin* avoit encore deux filles, mais la nature prodigue pour l'ainée avoit été avare de ſes dons pour ſes cadettes. Son fils, ainé de *Julie*, étoit un magot, encore plus méchant qu'il n'étoit laid. Il étoit contenu par l'élève, qui étoit un grand garçon âgé d'environ trente ans, qui faiſoit l'agréable, & qui ſe croyoit important, parce qu'il avoit un large

point

point d'eſpagne à ſon chapeau, & qu'il ſe mettoit aſſez bien.

Je ne fus pas longtems ſans remarquer que Mr. *de la Paliſe*, c'étoit le nom de ce jeune-homme, ſoupiroit pour la belle *Julie*, mais je jugeai en même tems qu'il n'étoit pas ſon *Midor*. Comme Reine de la fête, toutes les attentions furent pour moi. Mr. *de la Paliſe*, afin de me donner ſans doute bonne opinion de lui, ſe ſurpaſſa en bons-mots, dont il rioit le prémier à gorge déployée : quoique je ne les trouvaſſe pas auſſi plaiſans, j'en riois auſſi, mais c'étoit des ridicules qu'il m'étaloit à tous momens.

Nous étions prêts à ſortir de table, lorsqu'on ſonna à la porte. Mlle. *Julie* ſe leva par ordre de ſa Mère pour ſavoir ce que c'étoit, n'attendant perſonne à cette heure. Un inſtant après elle revint, & parla à l'oreille de Madame *Severin*. Je jugeai par le coup d'œil qu'elle jetta ſur moi, qu'il en étoit queſtion, & je m'en allarmai. Tranquiliſez-vous Mademoiſelle,

me

me dit ma Voiſine, c'eſt une femme qui ſe dit à Madame votre Mère : elle demande à vous parler, & je réponds à *Julie* qu'elle n'a qu'à la faire entrer.

Je jettai un cri de joie à cette nouvelle, & je me levai avec précipitation. Quoi c'eſt vous ma chère *Saugeon*, lui dis-je en la reconnoiſſant ? Madame *de Saint Preuil* eſt donc enfin arrivée ? Que j'aurai de joie de la revoir! Elle en aura auſſi beaucoup, reprit cette fille, qui étoit la femme de chambre de confiance de ma Mère. Je ne puis vous en donner une meilleure preuve, qu'en m'aquitant de ma commiſſion. Son caroſſe eſt là-bas, & elle vous attend avec la dernière impatience.

Je n'héſitai point ſur le parti que j'avois à prendre, & je pris congé de la compagnie. Madame *Severin* parut fort affligée de ce contretems, qui la privoit, me diſoit-elle, d'une connoiſſance dont elle faiſoit tant de cas. Pour Mademoiſelle ſa fille, elle ſe mit à pleurer : elle m'avoit pris tout d'un

d'un coup en amitié, & en relevant mes embrassemens elle me pria en me serrant la main avec vivacité, de lui fournir une occasion de pouvoir me parler, ayant bien des choses à me dire. Comme je remarquai qu'elle se cachoit de sa Mère pour me tenir ce discours, je lui serrai à mon tour la main. A l'égard de Mr. *de la Palise*, il s'offrit à me conduire chez moi, disant qu'il étoit tard, & qu'avec lui je n'avois rien à craindre des mauvaises rencontres. Malgré tous mes remercimens il voulut absolument me suivre, mais ayant trouvé à la porte de mon appartement trois grands laquais de ma Mère, leur livrée & deux flambeaux lui en imposérent; il reprit le ton respectueux, & se retira aussi-bien que Madame *Severin* & sa famille lorsque je fus rentrée.

Quelle que fût l'impatience que j'avois de revoir ma Mère, j'étois bien aise d'entretenir *Saugeon* avant que de monter en carosse. La première chose que je lui demandai, fut des nouvelles de Mr. *de Saint Preuil*.

Il touche à ſa fin, me dit-elle, & il a demandé avec empreſſement à vous voir. J'ai laiſſé à ſon chevet Madame & Monſieur *de Scherling*, le meilleur de ſes amis. Je ne fus pas fâchée d'avoir d'auſſi bons patrons auprès d'un homme dont j'avois lieu de tant redouter les dernières diſpoſitions; mais comme la femme de chambre de ma Mère ne me dit rien de plus, je jugeai qu'elle ne ſavoit rien, & je ne l'interrogeai pas davantage.

En arrivant à l'hôtel, nous le trouvâmes fermé contre la coutume. Je tremble, s'écria *Saugeon*, qu'il ne ſoit arrivé malheur pendant que je ſuis venue vous chercher: tout annonce ici du deſaſtre: elle ne ſe trompoit pas, nous fumes plus d'un quart-d'heure à attendre à la porte, ce qui acheva de nous confirmer dans nos ſoupçons. Enfin elle s'ouvrit: nous conçûmes à l'air éploré du Suiſſe, que c'en étoit fait: mais quand nous fumes au pié de l'eſcalier, tout nous en convainquit, tout retentiſſoit de ſanglots & de pleurs. Quelque

lieu

lieu que j'euſſe eu de me plaindre de Mr. *de Saint Preuil*, ce deuil général m'attendrit, & je me mis à pleurer.

Ma Mère ne fut pas plutôt inſtruite que j'étois arrivée, qu'elle me fit dire de paſſer dans ſon appartement, où elle viendroit me joindre, ne pouvant quiter dans le moment. En y entrant je trouvai les fils de Mr. *de Saint Preuil*, qui ne m'eurent pas plutôt reconnue, que tout affligés qu'ils étoient, ils vinrent ſe jetter à mon col, en s'écriant, ah ma ſœur, ma chère ſœur, que nous ſommes aiſes de vous revoir! Je leur rendis careſſes pour careſſes, & cela de tout mon cœur. Je jugeai par ce tendre accueil, que malgré les emportemens de Mr. *de Saint Preuil*, il n'avoit point trahi mon ſecret, & cette idée me toucha, & me fit pleurer de bonne foi.

J'apris par mes frères (que j'apellerai de ce nom, puiſqu'il n'y avoit encore rien de changé à cet égard) qu'un moment après que Mr. *de Saint Preuil*, inſtruit du lieu où j'é-

j'étois, avoit ordonné qu'on m'envoyât chercher par Mr. *de Scberling*; qu'il étoit tombé en foibleſſe, & qu'il n'avoit plus eu de connoiſſance depuis. J'apris enſuite de ma Mère, que la Providence avoit agi dans cette occaſion en ma faveur, parce que le Malade s'impatientant de ne me point voir arriver, commençoit à s'aigrir, & à revenir des bonnes diſpoſitions que ma Mère & Mr. *de Scberling* lui avoient inſpirées: rien n'auroit pu peut-être le faire revenir, pas même ma préſence, qui auroit ſans doute irrité les regrets qu'il avoit de mourir. Enfin on attribua ſa foibleſſe à ſon impatience. Un moment auparavant il avoit juré avec beaucoup d'emportement contre les Médecins qui le traitoient, prétendant, diſoit-il, que puisqu'il les payoit pour lui rendre la ſanté, ils fiſſent mieux leur devoir, ou qu'ils auroient à faire à lui.

Je reviens à Mrs. *de Saint Preuil*. L'un avoit ſeize ans, & l'autre quinze. L'ainé étoit fort bien fait, avoit

l'air noble, & étoit d'une complaisance qui le faisoit aimer de tout le monde. Il étoit dans le Service depuis l'âge de quatorze ans, avoit fait deux campagnes en qualité de Capitaine, & sans la maladie de Mr. *de Saint Preuil* il eût eu un Régiment avant la fin de l'hiver.

Le cadet, qu'on nommoit *de Saint Clair*, n'avoit jamais voulu embrasser l'Etat Ecclésiastique, quelques violences dont son Père l'eut menacé. Tout ce qu'on avoit pu exiger de lui, fut qu'il feroit ses vœux à *Malthe*; il avoit pris la Croix, mais il s'étoit si bien arrangé qu'il n'avoit pas été plus loin.

Il étoit vain, artificieux, aimoit les femmes à la folie; du reste désintéressé, honnête-homme, & avoit le cœur excellent. C'étoit le favori de ma Mère, parce qu'il étoit caressant : elle s'accommodoit mieux de son humeur que de celle de l'ainé, qui étoit selon elle trop sérieux & trop prudent pour son âge. Du reste *Saint Clair* étoit fort

fort bien fait dans ſa petite taille, & avoit tout l'air de ce qu'il étoit.

Notre entretien ne roula que ſur la mort de Mr. *de Saint Preuil*. Son fils ainé en paroiſſoit inconſolable; pour le cadet, il avoit déjà pris ſon parti. Mes pleurs ne le feront pas revenir, diſoit-il. Le Ciel nous laiſſe une Mère charmante, qui nous conſolera de ſa perte, & qui, j'en ſuis bien ſûr, ne me fera pas prononcer mes vœux malglé moi.

Il falut toute ma prudence, & une partie du regret que j'avois de la mort de Mr. *de Saint Preuil*, pour m'empêcher de rire à ce diſcours. Mon frère ainé le releva avec aigreur, & pour mortifier *Saint Clair* lui dit ſèchement, qu'un Père comme celui qu'ils venoient de perdre, ſavoit ſe faire obéir d'un cadet jusqu'après ſa mort.

Cette diſpute duroit encore, quand ma Mère parut; je volai dans ſes bras, mais je me trouvai ſaiſie de tant de mouvemens diffé-

rens, que je ne pus lui dire quatre mots de ſuite. Je m'étois jettée à ſes genoux, elle me releva en m'embraſſant avec les témoignages de la plus vive tendreſſe, & en me ſerrant la main comme ſi elle eût voulu me dire que la préſence de mes frères l'empêchoit de m'en témoigner davantage. Le Marquis *de Scherling*, qui la ſoutenoit ſous les bras auſſi-bien que ſon Père, me fit une inclination reſpectueuſe, avec un regard dont j'aurois deviné aiſément l'énigme, ſi j'euſſe eu un peu plus d'expérience. Dès que Madame *de Saint Preuil* fut dans le fauteuil, que Mrs. *de Saint Preuil* lui avoient avancé, ils ſe jettérent à ſes piés, & mêlérent leurs pleurs avec les ſiens. Pour *Saint Clair*, il ne reſta pas longtems dans la même ſituation, il ſe releva en diſant qu'après avoir ſatisfait à la douleur, il faloit ſonger aux beſoins de la nature; qu'il étoit au deſeſpoir de la mort de ſon Père, mais qu'il lui en couteroit trop de riſquer les jours précieux de ſa

chè-

chère Maman; qu'elle n'avoit pris qu'un bouillon pendant toute la journée, & que nous devions tous l'engager à manger quelque chofe, afin qu'elle eût la force de foutenir ces cruels momens.

Ma Mère parut favoir bon gré au Chevalier, d'une attention qui prouvoit fa tendreffe; mais elle ne voulut rien prendre que du thé, affurant que toute autre chofe feroit capable de l'étouffer. Pour éviter des détails qui ne font pas amufans dans de femblables circonftances, je dirai fimplement que Mrs. *de Saint Preuil*, après avoir tenu compagnie encore une demi-heure à ma Mère, lui baiférent la main, & fe retirérent.

A peine furent-ils fortis, que n'étant plus gênés par la préfence de Mr. *de Scberling*, dont je connoiffois les fentimens (*Saugeon* étoit allée faire du thé) je me jettai aux genoux de ma Mère, en lui baifant les mains, & en lui difant tout ce que la plus vive tendreffe me fug-

géra. Tu m'aimes donc toujours, ma chère fille, me dit Madame *de Saint Preuil* en me ferrant entre fes bras, & je te retrouve comme je le defirois ? Va, continua-t-elle en me regardant fixement, tu m'as caufé bien des larmes, mais laiffons cela pour aujourd'hui. Commence par remercier Mr. *de Scberling*, tu lui dois tout: fans lui tu n'aurois pas de pain, & je me trouverois peut-être dans la trifte néceffité de ne pouvoir te garder auprès de moi. Je t'aprendrai à la prémière occafion les fervices importans qu'il t'a rendu auprès de mon mari. Pour ne point te laiffer cependant dans l'incertitude jusqu'à ce tems, fache que Mr. *de Saint Preuil* me laiffe dans fon teftament la maîtreffe abfolue d'avantager celui de mes enfans qui le méritera le plus, & qu'ils ne font point dénommés. Ce qui fait en ta faveur, puisqu'il n'y a nulle claufe contre toi.

Après avoir encore fait de nouvelles careffes à ma Mère, je remerciai Mr. *de Scberling* dans les termes

les

les plus obligeans. Vous ne me devez rien Mademoiſelle, me dit-il: le Ciel vous a protégée en faveur de votre vertu; il vous rend aujourd'hui une Mère après laquelle vous avez tant ſoupiré: je vous en félicite comme du plus grand bonheur qui pouvoit vous arriver: c'eſt à ſa tendreſſe & à ſes ſollicitations preſſantes que vous êtes redevable de tout. Je ne vous exhorte point à la reconnoiſſance, je ſai que vous êtes trop bien née pour en manquer jamais.

Ce diſcours occaſionna de la part de ma Mère & de la mienne de nouvelles politeſſes. Mr. *de Scherling* les rendit en homme du grand monde & en ami. Cependant, comme l'on ne peut pas toujours parler de la même choſe, il fut queſtion de ce qu'on devoit faire le lendemain. Je paſſerai encore tout cela, pour dire que ſelon l'uſage ma Mère ſe retira dans un Couvent, & que je l'y accompagnai. Le Marquis ſe chargea de tous les ſoins funéraires, & vou-

lut bien ſe rendre le gardien de la maiſon avec mes frères, qui l'eſtimoient & l'aimoient autant que feu Mr. *de Saint Preuil*, qui avoit toujours eu depuis qu'il le connoiſſoit, une parfaite confiance en lui.

Fin de la Troiſième Partie.

MEMOIRES
D'UNE
FILLE DE QUALITÉ
Qui ne s'eſt point retirée du Monde.

QUATRIEME PARTIE.

DEs que nous fumes arrangées dans l'appartement que l'on avoit retenu pour ma Mère à *Saint Chaumont*, où nous devions reſter ſix ſemaines, nous nous entretinmes avec plus de liberté de tout ce qui nous touchoit. Ma Mère exigea que je lui rapportaſſe avec confiance tout ce qui

m'étoit arrivé depuis le moment que je l'avois quitée, en me rapellant l'extrême confiance dont elle avoit uſé à mon égard, qui devoit bannir de ce récit, diſoit-elle, toute fauſſe honte & tout ſcrupule, m'en ayant elle-même donné l'exemple. D'ailleurs, ajouta-t-elle, tu me dois regarder, ma fille, comme une tendre amie, qui ne vit plus que pour toi, & qui ne veut être occupée que de ton bonheur. Je répondis comme je le devois à des marques ſi touchantes d'amitié, & je lui promis toute la ſincérité qu'elle pouvoit attendre d'une fille ſenſible & reconnoiſſante.

Je lui tins parole, je n'oubliai aucune circonſtance de tout ce qui m'étoit arrivé. Elle ne parut que médiocrement étonnée de la conduite de feu Mr. *de Saint Preuil* à mon égard, elle le connoiſſoit: mais il n'en fut pas de-même lorsque j'entrai dans le détail des artifices de l'Abbé *Trainaſſeau*: à chaque période elle m'interrompoit pour marquer ſa ſurpriſe, & exaler ſon reſſentiment. Les noms de malheu-

heureux, de fourbe, & de ſcélérat, étoient le refrein qui terminoit ſes réflexions. Ma Mère avec beaucoup d'eſprit, étoit extrême en tout quand la prévention agiſſoit ſur ſon eſprit, c'étoit toujours à l'excès. Je ne lui eus pas plutôt rapporté ma conférence avec le P. R. & la haute opinion qu'il m'avoit donnée de ſa prudence & de ſon habileté, qu'elle s'écria qu'elle en avoit entendu parler comme du plus reſpectable des Directeurs, & que n'en ayant plus elle vouloit à l'avenir n'en avoir jamais d'autre que lui: elle ajouta que puisque je devois y retourner pour y porter mes pierreries, elle vouloit m'accompagner, & profiter d'une occaſion auſſi favorable pour faire connoiſſance avec lui.

Lorsque j'eus ſatisfait à toutes les queſtions de ma Mère, elle me dit que depuis la mort de Mr. *de Saint Preuil*, il lui étoit venu une idée dans l'eſprit pour l'arrangement de ſes affaires, qui nous aſſureroit à l'une & à l'autre une tranquilité que rien ne pourroit trou-

bler. Ecoute-moi, ma fille, continua-t-elle, je veux te la communiquer, afin que tu dises ce que tu en penses, pour que tes réflexions ajoutent ou diminuent à mon projet.

Mr. *de Saint Preuil* laisse cinquante mille livres de rentes effective, une bonne maison bien meublée ; pour vingt mille écus de vaisselle d'argent ; j'en compte à-peu-près autant pour les meubles, équipages, chevaux, garderobes, &c. Je t'ai déjà dit qu'il me rend la maîtresse de tout par son testament : il a même eu pour moi la considération de me faire l'arbitre du sort de ses enfans. Je n'en mesuserai point ; je veux au contraire, pour nous mettre à l'abri toi & moi d'un procès (tu m'entends), arranger les choses de manière que la paix soit éternelle dans ma famille. Voici ce que j'ai imaginé pour y parvenir.

Dès que j'en aurai été mise en possession, je ferai faire un inventaire dans les formes de tout ce qu'a laissé mon mari à sa mort. Lorsque

que les choſes ſeront en règle, j'aſſemblerai vos frères avec quelques parens. Je leur ferai connoître de quoi il eſt queſtion pièces ſur table. Enſuite je ferai faire trois lots, auſſi égaux qu'ils pourront l'être, tant des terres qui forment les revenus, que des meubles & de l'argent comptant. Je propoſerai à chacun de vos frères, en commençant par l'ainé, de choiſir chacun un des trois lots, & celui qui reſtera, je le garderai, en annonçant qu'il ſuffira pour toi & pour moi, qu'après ma mort il te ſervira d'héritage, & que tu es convenue avec moi de cet arrangement. Je ne ſai pas, ma chère fille, continua ma Mère en me regardant fixement, ſi tu ſens comme moi, combien cet arrangement doit nous être agréable à tous. Mrs. *de Saint Preuil*, comme tu dois t'imaginer, en ſeront comblés de joie par bien des endroits. Conçois-tu le plaiſir d'être indépendans à leur âge, de jouïr de leurs biens, & de n'avoir rien à démêler avec perſonne? A l'égard des avanta-

ges, ils ſont tous en leur faveur; car ſi j'étois une Mère comme il y en a tant d'autres, combien n'auroient-ils pas à riſquer? mes repriſes vont à cent mille francs, mes bagues & joyaux à cinquante mille, ce qui fait cinquante mille écus, que je ſuis la maîtreſſe de reprendre demain ſur la totalité. Juſqu'à vingt-cinq ans mes enfans n'ont rien à me répéter. Je puis faire un ainé entre tes frères. Je ne te nomme pas, parce que j'ai donné ma parole à Mr. *de Saint Preuil* en mourant, de ne point leur faire tort, & je la tiendrai. Mais ſans bleſſer aucune loi, je pourrois conſerver les avantages qui m'ont été faits en me mariant. Je les abandonne à la communauté. Il me paroit tout ſimple de penſer qu'on doit m'en ſavoir gré, & en avoir une grande reconnoiſſance.

Je ne pus m'empêcher d'être éblouïe par ce projet. Je conçus que ma Mère l'avoit imaginé pour me conſerver un bien dont elle ſeroit par-là la maîtreſſe ſans bleſſer certains ſcrupules & la délicateſſe

de

de sa conscience. Mais, lui dis-je après lui avoir témoigné mon admiration, il n'y a que deux choses qui m'embarassent dans votre arrangement : la prémière, de savoir si Mrs. *de Saint Preuil*, qui ne sont pas majeurs, peuvent contracter un Acte si important : la seconde, si l'ainé sera content d'un tiers, dans l'espérance peut-être de succéder un jour au capital. J'aurois bien une troisième objection à faire qui vous regarde personnellement, mais je ne voudrois la proposer que lorsque vous aurez pris la peine de résoudre les prémières, qui me paroissent assez importantes pour y faire attention.

Tu me montres bien du bon-sens, ma chère *Agnès*, reprit Madame *de Saint Preuil*. Pour te répondre par ordre, je t'aprendrai si tu l'ignores (& cela peut être, puisque tu étois au Couvent) que tes frères sont émancipés. D'ailleurs, en te parlant de mes idées, tu dois te rapeller que je t'ai dit que je ferois une assemblée de parens : tu con-

çois

çois par-là que les choses seront faites dans les règles.

A l'égard de Mr. *de Saint Preuil*, je ne vois pas quelles seroient ses raisons de mécontentement. Il est l'ainé, il est vrai, mais la coutume suivant laquelle je suis mariée, ne l'avantage pas plus que son cadet. Le testament seroit encore contre lui, & *Saint Clair* n'a pas prononcé ses vœux. Crois-tu que j'aye bien répondu à tes objections? mais voyons, continua ma Mère en m'embrassant tendrement, celle qui me regarde: je parierois bien que ton amour pour moi te l'a suggérée.

Il est vrai, repris-je ma chère Mère, en lui baisant la main avec passion, que je ne puis comprendre comment vous avez pu vous arrêter à un projet qui va diminuer si prodigieusement les aisances auxquelles vous êtes accoutumée depuis longtems. Tu te moques ma chère fille, repartit Madame *de Saint Preuil*. Es-tu dans l'erreur, comme tant de gens, qui se rendent malheu-

heureux toute leur vie pour conserver des dehors qui leur sont à charge, & qui ne contribuent en rien au bonheur qu'on devroit se proposer, comme le seul objet essentiel de toutes nos actions ? Vois Mr. le Comte de..., qui pour en faire accroire à la multitude (car je lui crois trop d'esprit pour supposer qu'il fasse des dupes parmi les gens d'une certaine classe) passe sa vie à chercher des expédiens pour vivre, tandis qu'il eût peut-être été le mortel de *Paris* le plus heureux, s'il eût voulu se borner, & se défaire d'un train qui lui est inutile, & qui grossit tous les jours le nombre de ceux qui le persécutent. Je te citerois vingt exemples de cette force: va, ma chère fille, ce ne sont pas les grands airs qui font notre félicité; ils ne servent au contraire qu'à nous embarasser, à nous attirer d'incommodes liaisons dont par bienséance on ne peut se défaire, & qu'à nous priver de mille agrémens qu'on ne peut se procurer qu'en sacrifiant d'inutiles & de ridicules dehors.

Cependant que ce que je viens de te dire, pourſuivit ma Mère, ne te faſſe pas imaginer que mon deſſein ſoit de pouſſer le retranchement à l'excès : non, ma fille, tu t'appercevras à peine de la diſtraction des deux tiers du bien dont mon mari me laiſſe en poſſeſſion: je conſerverai un bon équipage, je ne me déferai que d'un intendant, d'un maître-d'hôtel, & d'un laquais, domeſtiques qui me feroient fort inutiles; tout le reſte ſera conſervé, & tu verras, ma chère *Agnès*, que malgré tout cela nous atraperons le bout de l'année, & peut-tre encore de quoi jouer, ſi la fantaiſie nous en prend.

Je trouvai on ne peut pas plus de ſolidité dans ce que ma Mère venoit de dire, mais je ne pouvois me perſuader qu'après s'être ôté tant de bien, il pût lui en reſter aſſez pour ſufire à la manière de vivre dont elle venoit de me tracer l'idée. Madame *de Saint Preuil*, qui s'apperçut de mes doutes, me prouva bientôt qu'ils étoient mal fondés : elle évaluoit tout

tout le bien à ſoixante mille livres de rentes, ſans compter la vaiſſelle d'argent & les bijoux, qui n'entroient point dans la maſſe : par ſon projet il lui revenoit vingt-mille livres de rentes d'une part, le tiers de la vaiſſelle d'argent allant environ à dix mille écus, près de cent mille francs en pierreries, que ſon deſſein étoit de vendre, auſſi-bien que la plus grande partie de ſa vaiſſelle d'argent & de ſes meubles, pour en faire des rentes : ſelon ſon calcul le tout enſemble devoit lui produire trente mille livres de revenu. avec leſquels elle me prouva, ſuivant l'ordre qu'elle vouloit mettre dans ſes affaires, qu'elle ſeroit en état de vivre ſelon le plan qu'elle m'avoit ébauché légèrement, & cela fort commodément.

Sens-tu bien, ma chère fille, pourſuivit-elle après m'avoir fait toucher ces choſes au doigt, & fait voir à l'œil combien la vie que nous allons mener enſemble ſera agréable? nous louerons une jolie maiſon avec un jardin; il ne s'agira,

s'agira, pour qu'elle ne ſoit pas chère, que de s'éloigner un peu de ces quartiers tant recherchés: nous ſerons les maîtreſſes abſolues de n'y recevoir que les gens qui nous conviendront: nous irons de tems en tems à l'Opéra, aux Pièces nouvelles de Théatre; nous lirons tous les jolis Ouvrages d'eſprit; nous choiſirons entre les Gens à talens ceux qui ſeront de notre goût. Sans nous donner des airs de table, nous donnerons à manger ſans cérémonie à ceux qui nous conviendront; pendant l'Eté nous irons à la campagne, ſi le goût nous en prend: & quand elle nous ennuyera, nous reviendrons rire au Tuilleries & dans les Champs Eliſées, de l'ennui de ces femmes qu'on trouve par-tout, & qui ne ſe trouvent bien nulle part.

Cette converſation auroit duré peut-être encore plus longtems. Ma Mère trouvoit de la douceur dans ces détails; mais *Saugeon*, étant venue nous annoncer que Madame la Supérieure demandoit la permiſſion de faire la révérence, il

falut

falut changer d'entretien & de ton, & reprendre celui qui convenoit à notre trifte fituation. Ma Mère fe monta fur l'air d'affliction, avec un art que j'eus bien de la peine à imiter. L'ufage du grand monde aprend au vifage à fe montrer tel qu'il doit être. Pour moi qui ne l'avois pas encore affez étudié, je jettai les yeux fur Madame *de Saint Preuil*, dans l'efpérance que mon air fe modèleroit fur le fien.

Je ne manquerois pas, *ma Princeffe*, à l'imitation de ces Ecrivains aimables qui nous amufent d'une bagatelle, de vous faire le portrait de cette Supérieure, s'il étoit néceffaire de la faire connoître pour l'intelligence de mon hiftoire; mais comme voilà la feule fois qu'il fera queftion d'elle, je n'entrerai dans aucun détail à l'occafion de cette vifite, dont l'objet n'avoit rien que de trifte, & qui me parut auffi long qu'ennuyeux.

Tout le tems que nous fumes dans cette Communauté, fe paffa en conférences de Gens d'affaires. Madame *de Saint Preuil* avoit eu raifon

ſon de me dire que la ſucceſſion ſeroit bonne, il ſe trouva plus de cent mille francs d'argent comptant, ſur lesquels elle ne comptoit pas, & il n'y avoit point de dettes.

Huit jours après que nous fumes rentrées au logis, ma Mère fut miſe en poſſeſſion ſans difficulté: elle n'attendoit que ce moment pour mettre à exécution le projet qu'elle m'avoit confié: mais avant que d'aſſembler la famille de Mr. *de Saint Preuil*, elle voulut conſulter Mr. *de Scherling*. Outre les objections que j'avois faites alors, il ajouta qu'une Mère ne devoit jamais ſe mettre dans le cas d'être négligée de ſes enfans, & qu'en ſuivant ſon plan elle avoit lieu de s'attendre à bien de la tiedeur de leur part. Ma Mère répondit que c'étoit par cette raiſon même qu'elle perſiſtoit dans ſes réſolutions, parce qu'elle connoîtroit par-là ſi elle étoit aimée véritablement, puiſque la vue de l'intérêt ne conduiſant plus ſes enfans, elle ſeroit auſſi ſenſible aux ſoins qu'ils prendroient de lui plaî-

re,

re, qu'elle feroit indifférente fi elle s'appercevoit de leur peu d'attachement.

Son parti étoit trop bien pris pour qu'il fût poffible de la réfoudre à changer. Quelque jeunes que fuffent mes frères, ils donnérent dans cette occafion des marques bien réelles de leur bon cœur: ils firent tout leur poffible pour engager ma Mère à demeurer en jouïffance de tous les biens: cependant, ayant reconnu que c'étoit la defobliger que de vouloir s'oppofer à fes intentions, ils acceptérent avec autant de refpect que de reconnoiffance un arrangement qui étoit fi fort à leur avantage; en avouant naturellement qu'il ne pouvoit être plus convenable pour leur fortune, puifqu'il les mettoit en état de faire ce qu'il faloit pour s'avancer. Mr. *de Saint Preuil* en ufa fort bien dans cette occafion, il remercia ma Mère de l'égalité qu'elle avoit mife dans les partages, l'affurant qu'il étoit charmé que fon frère fût traité comme il l'auroit fait lui-même s'il en eût été

le maître, ayant toujours trouvé ridicule, l'ufage qui facrifioit des cadets, & qui les rendoit malheureux pour faire la fortune d'un ainé, qui fouvent valoit moins qu'eux.

Un pareil difcours, qui faifoit fi bien connoître la noble façon de penfer de Mr. *de Saint Preuil*, lui attira mille careffes de ma Mère, & beaucoup d'aplaudiffemens de la part de la famille; mais elle & moi nous eûmes bientôt lieu d'être encore plus étonnés, lorfque les deux frères, après s'être tirés à l'écart pendant quelques momens, revinrent dire à ma Mère, que ne trouvant point que dans l'arrangement qui venoit d'être fait, j'euffe rien d'affuré, ils venoient de convenir de me donner chacun cinquante mille francs, pour aider à me marier lorfqu'il fe préfenteroit un parti qui me conviendroit.

J'eus beau vouloir être généreufe à mon tour, & me difpenfer d'accepter un préfent fait de fi bonne grace, en repréfentant que j'étois

tois parfaitement ſatisfaite de mon ſort, puiſqu'il étoit le même que celui de ma Mère, rien ne fut capable de les perſuader, & de les faire démentir. M'étant apperçue même que mes refus deſobligeoient de ſi aimables frères, je me hâtai de les contenter. Ils en parurent auſſi touchés, que ſi la grace qu'ils me faiſoient, eût été un bien réel que la fortune leur eût procuré.

Un grand ſouper où toute la famille ſe trouva, termina une ſéance auſſi extraordinaire : nous prîmes dès ce jour, mes frères & moi, une ſi tendre amitié les uns pour les autres, qu'elle ne s'eſt jamais démentie depuis. Ma Mère s'en aplaudiſſoit tous les jours, & me diſoit ſouvent, que ſi tous les Pères & Mères en uſoient de-même en pareil cas, il y auroit plus d'union dans les familles qu'il n'y en a ordinairement.

Pendant le cours de notre deuil, Madame *de Saint Preuil* loua une jolie maiſon près du *Cherche-midi*, qui ſans être grande, contenoit trois beaux appartemens avec un

grand jardin. Elle y fit faire les embelliſſemens qui lui convenoient, & lorſqu'elle fut prête nous y fumes loger.

Mrs. *de Saint Preuil* ne voulurent pas ſe quiter, & s'arrangérent dans la maiſon paternelle. *Saint Clair*, qui avoit le meilleur cœur du monde, & que les bonnes maniéres de ſon ainé avoient entièrement gagné, ne voulut point le quiter, & devint auſſi complaiſant que s'il eût été réduit à la véritable condition de cadet. On verra dans peu qu'il ne s'en tint pas à de ſimples témoignages d'amitié, mais j'en parlerai en ſon lieu.

Les viſites de Mr. *de Scherling*, qui avoient été aſſez rares pendant l'année de notre deuil, devinrent fort fréquentes, lorſque nous eûmes changé de maiſon. Je ne fus pas longtems ſans m'appercevoir qu'il avoit toujours les mêmes vues pour moi. Cependant, comme je ne quitois preſque point ma Mère, les occaſions de m'entretenir ſe trouvoient rarement. Je remarquois fort bien par la tendreſſe de ſes regards,

gards, qu'il avoit beaucoup de choſes à me dire. Je n'étois plus de cette ſimplicité dont j'ai parlé dans les prémières parties; le commerce de ma Mère m'ouvroit inſenſiblement l'eſprit; d'ailleurs la lecture que je faiſois tous les jours de ces productions d'eſprit qui dévelopent le cœur, m'aprenoit à voir plus clair dans le mien, & à lire dans celui des autres. Ces connoiſſances, au-lieu d'être favorables au Marquis, lui nuiſirent. Après m'être fort examinée ſur ſon ſujet, je reconnus que je n'avois que de l'eſtime: ce n'en étoit pas aſſez pour être de moitié de ſes empreſſemens; au contraire, je ne ſus pas plutôt qu'il m'étoit indifférent, que j'évitai toutes les occaſions de me trouver ſeule avec lui, & je feignois de ne rien comprendre à tous les ſoins qu'il ſe donnoit pour que j'entendiſſe ſon langage.

Madame *de Saint Preuil* étoit trop clairvoyante pour ne pas s'appercevoir des vues de Mr. *de Scherling*. Elle fut un tems ſans m'en parler, mais jugeant à ma conduite que ſes

ſoins m'étoient indifférens, elle me dit un jour, pour me ſonder ſans doute, qu'il lui ſembloit que le Marquis me regardoit bien tendrement. Je ne pus m'empêcher d'être embaraſſée. Eſt-ce que tu as de l'eſtime pour lui, me dit-elle en ſouriant? tu rougis d'une manière à me le faire ſoupçonner. Je vous proteſte, ma chère Maman, repris-je, que ſi cela eſt, je l'ignore. Tu diſſimules, pourſuivit ma Mère, à ton âge? on ſent bien ſi l'on aime ou ſi l'on eſt indifférente, & je te jure qu'au tien je ne m'y ſerois pas trompée. Quoi qu'il en ſoit, je voudrois fort que mes conjectures fuſſent vraies, & que Mr. *de Scherling* t'aimât aſſez pour vouloir t'épouſer.

Cela en demeura-là pour cette fois : il entra une Dame du quartier, avec laquelle nous nous étions liées depuis que nous logions dans notre nouvelle maiſon. Elle interrompit cette converſation, & j'en fus fort aiſe. Quoique j'aimaſſe beaucoup ma Mère, je n'oſois point encore en uſer avec elle avec ces

épan-

épanchemens qui eurent lieu dans la ſuite. La prévention où j'étois dans ce tems-là, que Madame *de Saint Preuil* étoit fine, me rendoit toujours attentive, toutes les fois qu'il étoit queſtion de certains ſentimens ſecrets, que bien des Mères ſont bien-aiſes de developper dans leurs filles. Dès qu'elle me mettoit ſur certains articles, je ſoupçonnois toujours qu'elle vouloit me ſonder, & cette façon de penſer ſuffiſoit pour que je fiſſe mes efforts pour lui donner le change.

J'en étois reſtée à la viſite de cette Dame avec laquelle nous étions liées depuis peu: elle ſe nommoit Madame *de Genneval*, étoit veuve d'un Maréchal de Camp, étoit encore fort jolie quoiqu'elle ne fût pas dans ſa prémière jeuneſſe, & ſon commerce étoit le plus amuſant. Elle ſavoit ordinairement toutes les hiſtoriettes de *Paris*, & par de petits riens elle trouvoit le ſecret de vous amuſer beaucoup. Je m'étois prévenue d'un goût infini pour elle: il m'avoit paru qu'elle penſoit de-même à mon égard,

& cela avoit ſuffi pour nous rendre bientôt bonnes amies. Madame *de Saint Preuil* lui avoit donné à diner pluſieurs fois, inſenſiblement cette liaiſon devenoit de jour en jour plus intime, & Madame *de Genneval* y gagnoit beaucoup, parce que plus elle ſe faiſoit connoître, & plus elle ſe faiſoit aimer.

Entre mille choſes plaiſantes qu'elle nous conta dans cette viſite, elle fit mention d'une avanture qui me fit penſer à l'Abbé *Trainaſſeau*, que j'avois preſque oublié d'une manière qui ne lui étoit pas avantageuſe, & qui me donna des ſoupçons ſur les bijoux qu'il m'avoit rendus, comme je l'ai dit autre part. Depuis la mort de Mr. *de Saint Preuil* ma Mère avoit eu tant d'embarras, que nous avions été obligées de remettre la viſite qu'il étoit convenu que nous rendrions au Père S . . . Cette impatience que Madame *de Saint Preuil* avoit d'abord marquée pour le connoître, s'étoit peu à peu ralentie, & enſuite cette affaire s'étoit oubliée. Pendant l'année de mon deuil

deuil je n'avois point ſongé à mes diamans ; & depuis qu'elle étoit finie, l'occaſion ne s'étoit point encore offerte d'aller dans le monde, dont nous nous étions pour ainſi dire retirées. Mes bijoux étoient reſtés dans leur boëte, & j'aurois été peut-être encore longtems à y penſer, ſans l'avanture que Madame *de Genneval* nous raporta, & qui a trop de raport à l'évènement qui ſuivra, pour que je la paſſe ſous ſilence.

Le Chevalier *de Tourbillac* étant devenu amoureux de deux belles *Angloiſes* que leurs affaires avoient conduites à *Paris*, ſe donna tant de ſoins pour faire connoiſſance avec elles, qu'enfin il y parvint au *Palais Royal*, où elles alloient ſe promener tous les jours, demeurant dans le quartier, & s'ennuyant peut-être chez elles. Une pluye qui ſurvint comme elles ſe promenoient, lui en fournit l'occaſion. Il n'eut garde de la manquer : ſon caroſſe s'étoit avancé par ſon ordre à la porte : il l'offrit cavalièrement, & après quelques petites fa-

çons les Belles y montérent. Pendant le court intervalle que lui donnoit la proximité du lieu, il ſe preſſa de demander la permiſſion de leur rendre des viſites. On ſe retrancha d'abord ſur ce qu'on ne voyoit perſonne; cependant, comme l'âge de Mr. *de Tourbillac* mettoit à l'abri la réputation de Mesdemoiſelles *de Slairzanne* (c'étoit le nom de ces *Angloiſes*) elle lui fut accordée. Il eſt bien difficile de refuſer la connoiſſance d'un homme à caroſſe, ſur-tout quand on a des affaires & qu'on a beſoin d'amis.

Sous prétexte d'être poli juſqu'à la fin, Mr. *de Tourbillac* donna la main à Mesdemoiſelles *de Slairzanne* juſqu'à leur appartement: il aprit dans cette viſite qu'elles étoient ſœurs, qu'elles avoient un petit procès à *Paris*, & qu'elles en attendoient la définition pour s'en retourner chez elles, dont elles n'étoient ſorties que depuis deux mois.

Sur cela force offres de ſervices de la part du Chevalier, tous ſes amis étoient les plus accrédités du Parle-

Parlement; il promit de ſolliciter, & par-deſſus le marché ſon caroſſe. On lui fit beaucoup de remercimens, & pour cette prémière viſite les choſes en reſtérent-là.

Quelques jours après Mr. *de Tourbillac* fut revoir les Belles. La blancheur de leur teint qui n'avoit point d'égale à *Paris*, & les charmes dont elles étoient douées, lui faiſoient deſirer ardemment de n'être point ſuplanté; mais après bien des ſoins, remarquant qu'il n'en étoit pas plus avancé, il mit en uſage des moyens plus efficaces. Il avoit remarqué que Mesdemoiſelles *de Slairzanne* n'étoient pas à leur aiſe; il avoit ſurpris ſouvent des ſoupirs dont il n'étoit pas l'objet; enfin il s'y prit avec beaucoup d'adreſſe pour ſonder le terrain, & pour tâcher de pénétrer ſi les effets auprès de ces belles blondes ne réuſſiroient pas mieux que les propos galans qu'il leur tenoit depuis quatre mois inutilement.

Un jour, étant à la veille de les quiter, il s'écria qu'il avoit penſé oublier une affaire qui lui étoit d'une grande conſéquence, & ſur cela

il fit un compliment flateur qui tendoit à leur faire entendre que lorſqu'il étoit auprès d'elles, il ne ſongeoit plus à rien. Sans leur donner le tems de répondre, il tira un écrain de ſa poche, rempli d'un très beau colier de perles avec la croix & les girandolles de diamant: en voilà pour dix mille écus, dit-il, que j'ai pris hièr chez *Le Pape*. Je lui ai donné ma parole de lui porter ſon argent: aujourd'hui, quelque plaiſir que j'aye de me trouver ici, je ne veux point manquer à ma parole: faites-moi l'amitié de me garder mes pierreries juſqu'à demain, parce que je ſouperai dehors, que je rentrerai fort tard, & qu'on ne ſait ce qui peut arriver. Mesdemoiſelles *de Slairzanne* ne voulurent point abſolument s'en charger, & lui conſeillérent de les raporter chez lui. Après bien des débats ſur ce chapitre, Mr. *de Tourbillac* fut obligé de céder, & il n'en eut que meilleure opinion de celles à qui il avoit voulu confier le dépôt.

Il crut s'appercevoir dans les viſites

viſites ſuivantes qu'il étoit mieux reçu que par le paſſé. Ne doutant point que la vue de ſes diamans n'y euſſent beaucoup contribué, il hazarda un jour de leur dire qu'il ne les avoit achettés que pour elles; qu'il n'avoit d'abord oſé leur en parler, mais que ſi elles vouloient les accepter ſans façon il étoit prêt à leur faire cette galanterie. Comme Meſdemoiſelles *de Slairzanne* ſe perſuadérent d'abord qu'il badinoit, elles lui répondirent ſur le même ton: mais la cadette, plus vive, lui dit qu'elle n'en étoit point la dupe, & qu'elle parieroit bien que ſi on le prenoit au mot, il y ſongeroit à deux fois.

Tourbillac, qui s'imaginoit que les Belles mordoient à l'appas, les défia à ſon tour de le mettre au pis. La converſation s'échauffa. Enfin, leur dit-il, voilà mes diamans; mais afin que vous connoiſſiez que je ne vous en ai pas impoſé en vous aſſurant qu'ils m'ont couté dix mille écus, allons enſemble chez le Jouaillier, & s'ils ne valent pas cette ſomme, je conſens que vous ne me receviez

 jamais,

jamais, & c'eſt aſſurément ce qui me touche le plus à préſent.

Mademoiſelle *de Slairzanne* l'ainée voulut reprendre ſon ſérieux, & impoſer ſilence à la cadette, qui continuoit toujours ſur le même ton : mais *Tourbillac* inſiſta pour aller chez le Jouaillier, ſous prétexte qu'il y alloit, diſoit-il, de ſon honneur. Ces Demoiſelles, ou par complaiſance, ou parce qu'elles étoient peut-être bien aiſes d'être ſures de leur fait, y conſentirent. Trois Jouailliers convinrent de la beauté. de la fineſſe, & de la valeur des bijoux, & tous s'accordérent à proteſter qu'en cas qu'ils fuſſent à vendre, on ne perdroit que cent piſtoles ſur ce qu'ils avoient couté.

Lorsque *Tourbillac* eut remené ces Demoiſelles, il leur propoſa à ſouper ; ſa propoſition fut rejettée fort loin ; l'ainée fit encore des reproches à la cadette, dont l'étourderie leur attiroit, prétendoit-elle, de ſemblables deſagrémens. Celle-ci lui en demanda pardon, & lui promit que cela n'arriveroit plus;

plus: ensuite beaucoup de belles maximes d'honneur furent étalées; enfin Mr. *de Tourbillac* confus crut qu'il s'étoit mépris, & de dépit il n'y retourna plus.

Quinze jours après les ayant rencontrées sur le soir au *Palais Royal*, il ne put se dispenser de leur faire une politesse en passant: on lui fit des reproches sur le longtems qu'on ne l'avoit vu: il se défendit comme un homme qui n'étant bon à rien, ne vouloit point embarasser les gens de visites inutiles. De propos en propos, on lui fit entendre que si l'on pouvoit compter sur sa discrétion, on pourroit se revoir. Le Chevalier jugeant par-là que son absence avoit avancé ses affaires, crut devoit encore dissimuler, & prenant tout-à-coup le ton de franchise: Voulez-vous, leur dit-il, que je vous parle sans énigme? La plus jolie Femme de *Paris* est à la veille de se parer des diamans que vous avez refusés: je dois souper avec elle ce soir: j'ai donné ma parole, c'est une affaire

faite: ſi vous voulez cependant, vous la ferez manquer.

Mademoiſelle *de Slairzanne* rêva un moment; mais voyant que l'adroit *Tourbillac* ſe préparoit à ſe retirer, elle lui demanda s'il avoit les diamans ſur lui. Non, lui dit-il, ils ſont chez moi: ſi vous voulez m'attendre ici, je vai les prendre, je reviendrai vous trouver, & vous réſoudrez enſuite de leur deſtination.

Sans s'expliquer davantage on s'entendit: un quart-d'heure après *Tourbillac* revint, on monta dans ſon caroſſe, on ſoupa, & les diamans furent livrés. L'hiſtoire ne dit pas à laquelle, le miſtère a été gardé jusqu'ici: ce qu'il y a de poſitif, c'eſt que ces Demoiſelles ayant beſoin d'argent, ſe rendirent le lendemain chez un des Lapidaires qui avoit promis d'acheter les bijoux à cent piſtoles de perte. Après les avoir examinés, il les rebuta, en les traitant de faux. Ces malheureuſes Filles, croyant qu'il n'étoit pas dans ſon bon-ſens, fu-

furent chez les deux autres, qui firent la même réponſe, en ajoutant cependant qu'ils étoient parfaitement bien imités. Effrayées au dernier point, & ſoupçonnant la vérité de l'avanture, elles allérent encore chez d'autres Jouailliers. Que peut-on dire de plus? elles furent certaines qu'elles avoient été dupes de Mr. *de Tourbillac*. Il y a apparence qu'elles chercheront les occaſions de s'en venger. Malgré le ſecret des deux parts l'hiſtoire a tranſpiré; mais ce qu'il y a de plus cruel, c'eſt qu'on aſſure que ce malhonnête homme, (car peut-on l'apeller d'un autre nom?) a perdu par-là de réputation ces pauvres Filles, dont on n'avoit jamais parlé; on les montre au doigt, & elles ſeront peut-être obligées de confirmer tôt ou tard la triſte opinion qu'on a de leur vertu. Voilà l'hiſtoire telle que Madame *de Genneval* nous l'a contée, à l'exception de beaucoup d'eſprit & de ſaillies qu'elle y jetta, & que je n'ai oſé rendre, ne me ſentant point aſſez d'art pour la bien imiter.

Cet-

Cette avanture me frappa. Je jettai un coup-d'œil à ma Mère, qu'elle entendit fort bien. Cependant, comme la préfence de Madame *de Genneval* nous retint, nous remîmes à un autre tems à nous faire part de ce que nous penfions fur ce chapitre. Nous fîmes une partie de quadrille avec Mr. *de Scherling* qui furvint à propos, après laquelle nous foupâmes. Le repas fut fort gai, notre nouvelle Amie ne tarit point en bons-mots, & le Marquis, quoiqu'amoureux, s'en tira fort bien. A minuit Mr. *de Scherling* conduifit Madame *de Genneval*. Dès que nous nous trouvâmes feules ma Mère & moi, nous nous mîmes à caufer. Il n'eft pas difficile d'imaginer quel fut le fujet de notre entretien. Ma Mère m'envoya chercher mes pierreries, & après les avoir confidérées avec beaucoup d'attention, elle fut du fentiment que ce n'étoit pas les miennes, & qu'affurément, malgré la vérification que je foutenois avoir été faite devant moi, il faloit qu'elles euffent été changées, &

que

que j'euſſe été dupe pour la ſeconde fois de l'Abbé *Trainaſſeau.*

Pour mieux éclaircir ce point, Madame *de Saint Preuil* me fit répéter comme les choſes s'étoient paſſées. Dès qu'elle ſut que je n'avois point repris mes diamans dans le moment que le Jouaillier les avoit rendus après les avoir jugés fins, elle ne douta point que l'Abbé *Trainaſſeau* n'eût ſubſtitué ceux qu'il avoit ſans doute fait contrefaire, en remontant dans la voiture. Prévenue de cette idée, que je trouvai vraiſemblable, elle m'aſſura qu'elle vouloit en avoir le cœur net dès le lendemain; & pour cet effet elle me recommanda de m'habiller d'abord que je ſerois levée, ſon deſſein étant d'aller chez les Lapidaires; & en cas que ſon ſoupçon fût fondé, de prendre des meſures certaines pour obliger le fourbe à me reſtituer mes bijoux.

Pour ne point m'arrêter davantage ſur des circonſtances qui deviendroient à la fin ennuyeuſes, il ſuffira de rapporter que les diamans

s'é-

s'étant trouvés faux, Mr. *de Scherling*, à qui on en fit part, ſe chargea de voir l'Abbé *Trainaſſeau.* L'affaire penſa devenir grave : il nia, ſe tint à quatre, menaça à ſon tour que ſi on pouſſoit les choſes plus loin, il nous ſuſciteroit tant d'affaires que nous nous répentirions éternellement de l'avoir chagriné. Mr. *de Scherling* ſans paroître ſe ſoucier de tant de bravades, quoique dans le fond il craignît tout de la part de ce ſcélérat lui jura que s'il étoit aſſez hardi pour oſer révéler des ſecrets confiés ſous le ſceau de la confeſſion, il ſe déclareroit ſon dénonciateur, & le feroit bruler. Enfin il trouva le ſecret de l'intimider de tant de manières, que le faux Dévot ſe troubla. Le Marquis qui s'en apperçut, acheva de l'écraſer, & de le mettre au point où il deſiroit; enfin il lui fit rendre une partie des diamans, s'étant défait de l'autre, pour laquelle il fut obligé de compter dix mille francs comptans.

Quelque contente que ma Mère fût du tour que cette affaire avoit pris,

pris, elle ne put s'empêcher d'avouer à Mr. *de Scberling*, qu'elle craignoit que tôt ou tard l'Abbé *Trainaſſeau* ne trouvât les moyens de ſe venger. Le Marquis nous aſſura qu'il n'oſeroit y penſer, & qu'il lui avoit fait une ſi belle peur, qu'il ne ſe mettroit jamais dans le cas de ſe brouiller avec lui.

Cette affaire étant terminée de cette manière, & me voyant plus tranquile que je ne l'avois jamais été, je me ſouvins que je n'en avois point encore remercié Dieu, & pour m'en acquiter en bonne Chrétienne, je voulus aprocher des Sacremens. Je crus faire un plaiſir extrême à ma Mère, en lui rapellant qu'elle m'avoit marqué de l'empreſſement pour connoître le Père R. Mais quel fut mon étonnement! lorsqu'elle me répondit que je n'avois qu'à me faire accompagner de ma femme de chambre, qu'elle avoit changé d'idée à cet égard, & qu'après avoir été la dupe de l'Abbé *Trainaſſeau* elle ne ſongeoit plus à avoir de Directeur atitré; qu'elle en connoiſſoit l'abus, qu'elle iroit do-

dorénavant au prémier-venu, que cela lui convenoit mieux; & que puisqu'elle avoit pris le parti d'être absolument indépendante, elle ne vouloit pas se mettre dans le cas d'être gouvernée par un Prêtre de mauvaise humeur.

Je ne connoissois pas alors assez Madame *de Saint Preuil* pour ne pas m'étonner d'un changement si prodigieux, j'en fus surprise au point qu'elle s'en apperçut. Ne va pas t'imaginer du moins, me dit-elle, que je n'aye plus de religion; tu ne me rendrois pas justice, ma fille; mais ton avanture m'a si fort dégoutée de ces Directeurs à la mode, que ma résolution est prise de n'en avoir de ma vie dans ce genre. Ce sont la plupart gens curieux, qui s'impatronisent dans les familles, qui veulent en pénétrer tous les secrets, & qui lorsqu'ils y sont parvenus, deviennent de petits tirans avec lesquels il n'est plus possible d'agir sans leurs avis, ou pour mieux dire sans leur permission: je suis encore trop effrayée des menaces de l'Abbé *Trainasseau*

pour

pour n'en pas conſerver du reſſentiment. Le tems qui diminue tout, le fera peut-être évanouïr; mais quoi qu'il en ſoit, mon parti eſt pris ſur ce chapitre: à ton égard, je te laiſſe la maîtreſſe d'en uſer comme tu le voudras, rien ne doit être plus libre que la conſcience; & quand je ne t'aimerois pas autant que je le fais, je ne voudrois jamais gêner la tienne. Cependant, ſi tu m'en crois, tu ſuivras mon exemple, & par-là tu t'éviteras peut-être bien des chagrins.

Quoique je ſentiſſe qu'il y auroit eu bien des choſes à répondre à tout ce que Madame *de Saint Preuil* venoit de me dire, je feignis d'être de ſon ſentiment; cependant dans le fond je penſai alors comme je le fais encore aujourd'hui, que de-même que pour les maladies du corps, un Médecin qui connoit notre tempérament, eſt préférable au prémier-venu, un Directeur d'habitude eſt bien plus capable de remédier à nos égaremens, que celui qui ne connoit pas notre intérieur. Ma Mère parut d'une

ſatisfaction extrême de m'avoir amenée à ſon point, & cela me valut de nouvelles careſſes.

Son Procureur étant venu la voir après le diner pour lui rendre compte d'une affaire dont il étoit chargé, je me trouvai ſeule avec Mr. *de Scherling*: il y avoit trop longtems qu'il ſoupiroit après cette occaſion pour la manquer: il y a plus d'un an que j'aſpire après ce moment, Mademoiſelle, me dit-il en s'aprochant le plus près de moi qu'il lui fût poſſible: permettez que j'en profite pour vous demander comment je ſuis dans votre cœur, & ſi vous vous ſouvenez que vous êtes la maîtreſſe du mien. Je n'oublierai jamais les obligations que je vous ai Monſieur, lui repliquai-je en ſouriant; j'en ai ſenti le prix, & je le ſens encore. Vous ne devez pas douter que je n'en conſerve la plus parfaite reconnoiſſance. Eh Mademoiſelle, interrompit le Marquis, vous me parlez de reconnoiſſance, quand je vous parle d'amour! Ne ſuis-je pas trop heureux d'avoir trouvé des occaſions de

de vous prouver mon attachement, & n'en ſuis-je pas trop payé par le bonheur de vous avoir été bon à quelque choſe? Mais laiſſons-là, s'il vous plaît, cet article: puis-je me flater qu'avec des ſoins conſtans dictés par la paſſion la plus ſincère, je pourrai parvenir un jour à l'honneur de vous plaîre? voilà mon objet, Mademoiſelle, ajouta Mr. *de Scherling* avec l'air le plus pénétré. Je ne vous l'ai déclaré qu'une ſeule fois, mais mes yeux vous l'ont rapellé plus de mille. Puis-je eſpérer que mes ſentimens ne vous déplaîront pas? daignez vous expliquer: mon bonheur dépend entièrement de votre réponſe.

Je me trouvai très embaraſſée par une déclaration ſi préciſe. J'avois tant d'obligation à Mr. *de Scherling* que je lui devois ſans doute des ménagemens. Flater ſes ſentimens, c'étoit me mettre dans le cas qu'il devînt plus preſſant que jamais. D'ailleurs je n'étois point faite à diſſimuler, & il avoit trop d'uſage du monde pour que je puſſe long-
tems

tems affecter ce que je ne pensois pas. Lui dire tout naturellement que je ne me sentois aucune disposition à partager son amour, n'étoit-ce pas le desespérer? puisqu'il m'assuroit si précisément que son repos étoit attaché à ma réponse. Je recourus donc au seul moyen qui me convenoit pour ne point m'engager. Je suis encore si peu dans l'usage, lui répondis-je, de discourir sur de semblables propos, qu'il m'est fort difficile de vous rien repliquer de raisonnable. Vous savez mieux que personne, Monsieur, que je n'ai jamais été dans le monde; vous me parlez un langage qui m'est tout-à-fait inconnu. Je ne connois l'amour que de nom, & ferai mes efforts, s'il m'est possible, pour en ignorer toute ma vie le pouvoir. On m'a rapellé mille fois combien il est dangereux, & que les plaisirs qu'il procure sont mêlés de tant d'amertumes. . . . . On ne vous en a point imposé belle *Agnès*, interrompit le Marquis avec vivacité: quand on donne son cœur à un Amant qui manque de dé-

délicateſſe & de ſincérité, une pareille paſſion fait ſouvent le malheur de la vie: mais qu'elle nous fait goûter de douceurs, lorsqu'elle ſe fonde ſur l'eſtime, & que la raiſon, l'honneur & les convenances dirigent ſes mouvemens! alors rien d'épineux ne trouble les charmes qu'elle procure; tout en eſt délicieux; & rien n'eſt capable d'altérer la félicité où elle vous conduit, quand la vertu couronne les feux que l'amour a allumés.

L'arrivée de Mrs. *de Saint Preuil*, qui venoient voir ma Mère, interrompit heureuſement un entretien qui commençoit à m'être à charge: ils nous firent la guerre ſur le tête-à-tête où ils nous ſurprenoient: *Saint Clair*, qui étoit vif, dit à ſon frère, je parie qu'avant ſix mois Mr. *de Scherling* & ma ſœur nous mettront dans le cas de leur faire un compliment. Ma foi, reprit Mr. *de Saint Preuil*, pour moi je le leur ferois du meilleur de mon cœur: & moi, s'écria le Marquis en les embraſſant l'un & l'autre, je le recevrois je vous le

jure du fond de mon ame : à quoi ma petite ſœur répond ſans doute, repartit *Saint Clair* en toute humilité, que la volonté du Ciel s'accompliſſe. Oui en toute choſe, repliquai-je vivement, pourvu que rien ne me ſépare de ma chère Mère. On ne peut pas mieux répondre, ma ſœur, ajouta Mr. *de Saint Preuil*; je vous en loue, ma Mère reſteroit ſeule; mais il y a des façons de s'aranger, & Mr. *de Scherling* a trop d'eſprit pour ne pas les imaginer.

Un laquais qui vint avertir mes frères que ma Mère leur mandoit d'entrer, interrompit cette converſation. *Saint Clair*, en me pinçant le bras, me dit malicieuſement que je n'en étois pas quite, & qu'à ſon retour il me feroit jaſer. Je lui répondis du même ton que je mettrois ſa curioſité en défaut, & qu'il n'étoit pas auſſi facile qu'il le penſoit de me deviner.

Le Marquis, qui ſe perſuada que le ton de la plaiſanterie réuſſiroit mieux avec moi que celui du ſentiment, peut-être trop ſérieux

pour

pour une perſonne de mon âge, me dit qu'il ſavoit un moyen admirable pour punir *Saint Clair* de ſes railleries. J'y fais ſi peu d'attention, repliquai-je, que je n'en trouve point de meilleur que de ne pas les relever. Il faut bien s'en donner de garde, continua Mr. *de Scherling*: ce ſeroit lui donner gain de cauſe, & il nous croiroit confondus: pour moi je veux, pour le faire enrager, traiter tout ce qu'il a dit ſi ſérieuſement, que je le mettrai dans l'incertitude de ſavoir ce qu'il en doit penſer: un coup-d'œil que je donnerai à Madame *de Saint Preuil*, en fera l'office; elle m'entendra, & nous raiſonnerons devant elle comme ſi notre mariage étoit décidé, & qu'il ne s'agît plus que du tems de le conclure.

Quoique la ſuppoſition n'eût aucun charme pour moi, je ne pus m'empêcher de trouver l'idée du Marquis boufonne; ne voyant aucune conſéquence à l'en dédire, je fus la prémière à ſoutenir la ſuppoſition par une conduite qui

pût la confirmer. Le Marquis joua si bien son rôle, & je le secondai de manière que *Saint Clair* en fut entièrement la dupe. Pour cela Madame, s'écria-t-il en adressant la parole à ma Mère, je ne vous le pardonnerai jamais. Quoi! ma sœur est à la veille d'être mariée, & l'on nous en a fait jusqu'ici un secret! je suis furieux; je ne sai pas ce que mon frère en pense, mais pour moi, si je m'en croyois, je n'en ferois pas compliment à cette petite scélérate. A l'égard de Mr. le Marquis, c'est une autre affaire; il n'a pas dû révéler un mistère qu'on nous cachoit, j'en aurois fait peut être tout autant à sa place; & pour preuve que je le pense comme je le dis, c'est que je l'embrasse de tout mon cœur, en le priant de me conserver, étant mon beau-frère, les sentimens qu'il m'a toujours montré lorsqu'il n'étoit que mon ami.

Mr. *de Saint Preuil*, qui étoit plus sérieux que son cadet, ne s'étoit point encore expliqué, attendant pour le faire qu'il fût plus

ſûr de ſon fait. La vivacité de *Saint Clair* m'avoit trop réjouïe, pour que je ne vouluſſe pas me donner la comédie entière. Je répondis d'un air ſi timide, & les excuſes que je leur fis furent ſi naturelles, qu'il donna enfin dans le piège. Madame *de Saint Preuil*, qui concevoit combien cette ſcène m'amuſoit, & qui la trouvoit elle-même fort plaiſante, prit mon parti, en ſuppoſant qu'elle avoit eu ſes raiſons pour faire un miſtère de cette affaire, & qu'elle m'avoit défendu poſitivement de n'en point parler juſqu'à ce que ſon Procureur qui venoit de la quiter, eût arrangé quelques difficultés qui euſſent embaraſſé le contract. Pour le coup Mrs. *de Saint Preuil* furent perſuadés; mais au-lieu de ſe plaindre du peu d'amitié qu'on leur avoit montrée dans cette occaſion, ils prirent le ton reſpectueux avec ma Mère, & celui de bons frères avec moi, en nous aſſurant que rien ne ſeroit jamais capable de les démentir à notre égard.

Ma Mère, qui ſe trouva extrê-

mement attendrie de ces preuves de refpect & de tendreffe, les embraffa l'un & l'autre avec beaucoup d'affection, en leur aprenant que le Marquis & moi nous avions imaginé cette plaifanterie pour nous amufer un moment de leur embarras. Quoi, ma petite fœur, s'écria *Saint Clair*, c'eft-là comme vous vous moquez de vos chers frères! eh bien je trouve fur le champ le moyen de vous en punir : fi ma chère Mère veut m'en croire, Mademoifelle *de Saint Preuil* n'aura pas lieu de s'aplaudir de nous avoir fait donner dans le panneau, nous voici tous compétens pour arrêter fon mariage. Le Marquis confent-il que la plaifanterie fe tourne en réalité? Si j'y confens, interrompit Mr. *de Scherling* avec tranfport, je donnerois ma vie pour que votre projet s'accomplît. Sur ce pié-là, continua *Saint Clair*, ma Mère n'a qu'à prononcer. Je donne mon confentement de tout mon cœur, reprit Madame *de Saint Preuil* très férieufement ; j'ai toujours fort eftimé le Marquis, il le fait ; &

fi

ſi je regrette quelque choſe dans cette affaire, c'eſt que ma fille ne ſoit pas auſſi riche que lui.

Mr. *de Scherling* répondit à cela comme un homme fort amoureux. Pour moi qui juſques-là m'étois amuſé de tout cela comme d'un badinage, je commençai à m'embaraſſer. *Saint Clair* ne s'en fut pas plutôt apperçu, qu'il revint à la charge, en m'aſſurant qu'il étoit ravi d'avoir contribué à mon bonheur.

Ma Mère, qui crut que le trouble dont je paroiſſois agitée, n'avoit d'autre objet que la honte de lui avoir diſſimulé l'inclination qu'elle crut que j'avois pour Mr. *de Scherling*, me ſourit d'amitié, & me dit qu'elle alloit me donner des preuves certaines de ſa tendreſſe. Après avoir dit ces mots, elle prit Mr. *de Scherling* par la main, & le conduiſit dans ſon cabinet. A ce que je vois, s'écria Mr. *de Saint Preuil* en s'aſſéyant auprès de moi, comme *Saint Clair* avoit déjà fait, voici une affaire à la veille d'être conſommée: de

l'humeur dont je connois Madame *de Saint Preuil*, elle ne la laiſſera point traîner. J'en ſuis ravi, vous ne pouvez pas être mariée, ni plus convenablement pour la naiſſance, ni plus avantageuſement pour le bien. Mr. *de Scherling* jouït en fonds de terres de vingt mille livres de rentes, il a deux Oncles qui lui en laiſſeront bien encore autant après leur mort : les bienfaits du Roi montent à plus de dix mille francs, il eſt à la veille d'être Officier-Général : quand nous aurions choiſi exprès, nous n'aurions pu mieux trouver. Du côté du caractère, le Marquis eſt adorable ; il eſt généreux, bienfaiſant, & a une aménité dans l'eſprit qui lui procure tous les jours de nouveaux amis. Les Généraux en font cas, la Cour & les Miniſtres lui veulent du bien : que ne peut-il pas eſpérer ? Pour moi, je ſuis enchanté qu'il ſe ſoit déclaré ; je ſoupçonnois bien quelque choſe de ſes aſſiduïtés, mais je ne me flatois pas que les choſes fuſſent ſi avancées, & je ne puis encore en revenir.

Pour moi, reprit *Saint Clair*, je n'en ai point douté; je ne me ſuis jamais trouvé ici, que je n'y aye rencontré Mr. *de Scherling*, & j'ai remarqué cent fois des regards qui m'ont apris ſon amour. Si ma ſœur vouloit en convenir de bonne foi, je gagerois qu'il y a longtems qu'elle le ſait. Vous le voyez mon frère, elle rougit, n'eſt-ce pas en convenir ? en pourrions-nous avoir un garant plus certain ?

A ce que je vois Meſſieurs, repris-je en me troublant de plus en plus, il eſt dangereux de vous offenſer, vous n'échapez pas les occaſions de vous en venger: je pourrois pour vous punir vous laiſſer dans l'erreur, mais je vous aime trop pour être fâchée plus longtems: ceſſons, je vous prie, ce badinage, je tremble qu'il n'ait été pouſſé trop loin, & je me répens bien d'y avoir donné lieu. Quoi ma ſœur, interrompit Mr. *de Saint Preuil*, il n'eſt pas ſérieuſement queſtion. . . . . Ne voyez-vous pas, reprit *Saint Clair* en jettant un éclat de rire, qu'elle

veut ſoutenir la plaiſanterie juſqu'au bout? Non mon cher frère, interrompis-je avec vivacité, je ſuis fort éloignée d'avoir deſſein de me marier, je vous avouerai même que j'y ai une extrême répugnance, & s'il faut vous dire plus, que je me ſuis engagée par une eſpèce de vœu à reſter fille toute ma vie. Bon, bon, reprit Mr. *de Saint Preuil*, il ſera facile de vous en faire relever; je vous crois trop raiſonnable pour refuſer le parti qui ſe préſente; car enfin que vous ayez voulu rire ou non, il eſt certain que le Marquis vous á demandé en bonne forme. Je vous crois, puiſque vous nous parlez ſi ſérieuſement; mais ne vous y trompez pas, les choſes ſont plus avancées que vous ne le croyez; je gagerois que ma Mère fait actuellement les arrangemens de votre mariage. Si cela eſt, oſeriez-vous l'en dédire, & refuſer un homme de la diſtinction de Mr. *de Scherling*, qui eſt de nos amis, qui vous convient ſi bien, & dont vous avez aprouvé devant nous le des-

dessein? Vous nous direz à cela que vous badiniez: mais ne vous y trompez pas ma chère sœur, tous les jours il arrive que les choses les plus sérieuses ont des préalables peut-être moins fondés; la plupart des affaires importantes se font en badinant.

Vous me desespérez Mr. *de Saint Preuil*, m'écriai-je en commençant à pleurer: au nom de Dieu passez dans le cabinet de ma Mère, & dites-lui à l'oreille qu'elle ne précipite rien: si vous n'empêchez pas que le mariage se fasse, vous allez me rendre malheureuse: vous m'avez voulu jusqu'ici trop de bien pour que vous y contribuiyez.

J'avois l'air trop pénétrée pour ne pas convaincre mes frères de ma sincérité. *Saint Clair*, qui m'étoit fort attaché, quita le ton bouffon qu'il avoit gardé jusques-là, pour me marquer le chagrin qu'il avoit d'avoir donné lieu à cette avanture: mais je ne vois point, continua-t-il, comment la parer; je suis du sentiment de mon frère: si ma Mère a saisi la chose à un

certain point, il ſera impoſſible de lui faire changer de ſentiment: les égards dûs à la qualité du Marquis, l'arrêteroient ſeuls tout court. A notre égard, il nous ſiéroit mal de parler à Mr. *de Scherling:* tout ce que nous pouvons faire, ſi mon frère en eſt d'avis, c'eſt de parler à Madame *de Saint Preuil.* J'y conſens de tout mon cœur, reprit mon frère ainé en rêvant, mais je crains bien que cela ne nous mène à rien.

Attendez, s'écria *Saint Clair*, il me vient un expédient. Mr. *de Scherling* eſt parfaitement honnête-homme, ſelon les apparences il adore ma ſœur; qu'elle lui parle elle-même. Mais pour ne point l'aigrir par un refus, qu'elle lui demande un délai d'un an ou deux pour ſe réſoudre. Ce n'eſt point tout-à-fait ôter l'eſpérance; la crainte de lui déplaîre lui fera tout accorder, & le tems fera le reſte.

Dans ce moment ma Mère reparut avec Mr. *de Scherling:* notre arrangement eſt fait, dit-elle en

nous

nous regardant d'un air ſatisfait; je gage que vous en ſerez tous contens. Le Marquis à qui j'ai fait part de la répugnance que j'aurois eue à me ſéparer de ma fille, a la complaiſance de vouloir bien vivre avec moi; nous ſommes convenus de louer la maiſon voiſine, laquelle étant percée dans celle-ci, nous nous trouverons tous commodément, & ne ferons qu'une même famille.

Pendant que ma Mère entroit dans tous les détails de cet arrangement, Mr. *de Scherling*, qui s'étoit apperçu que j'avois les yeux humides, changea de place avec empreſſement, pour me demander ce qui pouvoit occaſionner le chagrin qui paroiſſoit ſur mon viſage. Me ſentant preſſée par ma douleur, & ayant honte de la laiſſer éclater, je me levai en répondant que je ne me trouvois pas bien, & je paſſai dans le jardin. Le Marquis m'y ſuivit: cette indiſpoſition eſt trop ſubite, me dit-il Mademoiſelle, pour ne pas renfermer un miſtère. Serois-je aſſez malheureux pour

que vous ne partageaſſiez pas ma joie, ou pour que vous regrettaſſiez les favorables diſpoſitions qui ont décidé de mon bonheur? Me ſerois-je trompé Mademoiſelle, pourſuivit-il, frappé du ſilence que je gardois encore, me ſerois-je flaté vainement? Répondez-moi, s'il vous plaît, je ne puis reſter plus longtems dans cette cruelle incertitude. Enfin, ſi vous avez de la répugnance à me rendre heureux, avouez-le-moi avec la ſincérité que je vous connois; je vous aime avec trop de délicateſſe, pour que vous ayez à me reprocher l'abus de votre confiance, & pour avoir rien à apréhender de mes procédés.

Ce diſcours me toucha, & me remit de mon trouble. Je réſolus de profiter de ces favorables diſpoſitions, pour m'expliquer ſans détours. Il eſt vrai Monſieur que le mariage m'effraye, & que ce ſeroit malgré moi que j'irois à l'Autel. Vous n'entrez en aucune manière du monde dans cet éloignement. Je vous ai déjà dit, que je ne

ne connois point encore d'autres ſentimens que ceux de l'eſtime. J'ajouterai que vous êtes de tous les hommes que je connois, celui pour qui j'en reſſens davantage. Je ſuis ſenſible autant que je le puis à l'honneur que vous voulez bien me faire, & je me trouve fort humiliée de n'être pas auſſi reconnoiſſante que je devrois l'être : laiſſez-moi le tems de vous rendre la juſtice qui vous eſt due, peut-être que dans quelques années, plus éclairée que je ne le ſuis, répondrai-je comme je le dois à vos bontés. Je vous entends Mademoiſelle, interrompit Mr. *de Scberling* d'un air pénétré, vous me donnez des eſpérances éloignées pour vous défaire de moi, vous me haïſſez. Non Monſieur, repris-je avec vivacité, pénétrée du chagrin que je cauſois à un homme ſi digne d'être aimé, je ne vous hais point; je reſſens au contraire pour vous l'amitié la plus tendre, & je doute fort que l'amour dont vous m'avez tant parlé, ſoit ſuſceptible d'autres ſentimens. Si je me trom-

pe, tâchez de m'en faire connoître d'autres, & je vous jure que je ne vous en ſaurai point mauvais gré.

Cette réponſe étoit ſi flateuſe pour le Marquis, qu'il me remercia avec autant de tranſports que ſi je lui euſſe dit que je commençois à l'aimer. Il eſt vrai qu'il tenta de me ramener à ſon but; mais lui ayant répondu que ſa complaiſance pour moi dans cette occaſion, me perſuaderoit beaucoup davantage que toutes ſes proteſtations, il me promit d'attendre tant qu'il me plaîroit, pourvu que je lui confirmaſſe qu'il pouvoit eſpérer, & que je lui promiſſe que je ne ſerois jamais à d'autres qu'à lui.

Comme je n'avois rien pour lors dans l'eſprit de contraire à cette eſpèce d'engagement, je le lui aſſurai avec un air de vérité qui le perſuada. Il reprit un air plus ſerein, & me dit les choſes les plus flateuſes, qui me prouvoient parfaitement combien j'en étois aimée, & l'extrême conſidération qu'il avoit pour moi.

Au

Au détour de l'allée, nous fumes rencontrés par Madame *de Saint Preuil*, & par mes frères. Je jugeai bien à la manière dont nous fumes envisagés, qu'ils tâchoient les uns & les autres de lire dans notre air ce que nous venions de résoudre. Comme nous paroissions beaucoup plus tranquiles, Mr. *de Scherling* & moi, que nous ne l'étions avant la promenade du jardin, ils jugérent d'abord que j'avois entendu raison, & que le Marquis avoit triomphé de ma répugnance. Mrs. *de Saint Preuil*, qui étoient fort curieux d'aprendre comment les choses s'étoient passées, ne virent pas plutôt Mr. *de Scherling* tourner d'un autre côté avec ma Mère, qu'ils me questionnérent sur ce point. Je leur rendis un compte sincère de notre conférence. Ils m'en félicitérent, en me blâmant cependant toujours d'avoir manqué une si bonne affaire, & de n'avoir pas mieux connu mes véritables intérêts.

Ils me dirent ensuite que ce qu'ils avoient prévu étoit arrivé ;

que

que dès que j'étois paſſé dans le jardin, il avoit été queſtion de mon mariage ; que ma Mère en étoit paſſionnée, & que ſur quelque repréſentation qu'ils avoient voulu lui faire pour qu'elle ne précipitât rien, ils avoient été querellés comme s'ils euſſent eu des motifs ſecrets pour s'oppoſer à un établiſſement qu'elle ne me retrouveroit, diſoit-elle, jamais.

Sans la parole que le Marquis venoit de me donner, ce rapport m'auroit fort inquiétée ; mais je le connoiſſois trop bien pour craindre qu'il me manquât.

Mon Maître de muſique entra comme nous en étions-là. Quoique je ne fuſſe guères d'humeur de chanter, je n'oſai le renvoyer : il nous venoit de Madame *de Genneval*, pour laquelle je commençois à prendre beaucoup d'amitié : d'ailleurs il étoit venu de ſi loin, que je m'étois fait un ſcrupule juſques-là de le faire venir inutilement.

Je m'arrêterai ici quelques inſtans, *ma Princeſſe*, pour vous mieux faire

faire connoître ce Muſicien. Outre que je ſai que les portraits ridicules vous amuſent, il ſe trouvera mêlé dans quelques avantures qui me ſont perſonnelles. Mr. *de Beimolet* étoit un des Maîtres de *Paris* le plus célèbre, il montroit aux enfans des perſonnes les plus diſtinguées. Ce métier lui valoit plus de quinze mille francs tous les ans, ſans les étrennes & les préſens; ce qui le mettoit en état d'entretenir un équipage fort leſte, & d'être toujours ſur le bon ton.

Avant que de rendre compte de ſon eſprit, dont la ſingularité eſt peut-être unique, il me paroit amuſant de faire le portrait de ſa figure. Il étoit d'une très petite taille, fort maigre, & monté ſur jambes comme une autruche : ſa tête étoit un ovale pointu, ſes yeux étoient grands à fleur de tête, bien coupés ; mais ils ne ſignifioient rien du tout, qu'une langueur éternelle, qui ſembloit ſe paſſionner ſur tous les objets, quels qu'ils ſe préſentaſſent. Ses ſourcis étoient

placés

placés en demi-cercle, & leur épaisseur parallèle n'étoit pas plus marquée que s'ils eussent été dessinés par le compas. Son nez occupoit une partie du reste de son visage; il étoit grand, gros, & retroussé par une sorte d'excrescence de chair qui sembloit former un entablement à deux narines, coupées à peu près comme ces fenêtres d'Eglise d'Architecture Gothique. Sa bouche n'étoit point grande, & cela sans doute à cause du peu d'espace que la nature avoit trouvé pour la placer, l'extrémité du visage étant si pointue, qu'elle servoit entièrement d'appui aux joues, qui malgré la maigreur dont nous avons parlé, étoient rebondies & s'élevoient en rotondité. Le menton & la lèvre inférieure de la bouche se confondoient ensemble. Là finissoit tout le visage.

De quelqu'art que Mr. *de Beimolet* se servît pour dérober aux yeux du public son vaste front, il paroissoit trois fois plus grand que le reste. Comme il le sentoit fort bien, & qu'il étoit jaloux de sa parure,

parure, il portoit ordinairement une mouche aſſez grande, qui reſſembloit aſſez au Soleil lorſqu'il s'éclipſe perpendiculairement, & qu'il paroit un petit rond dans les vaſtes Cieux.

Je n'entreprendrai point de dépeindre le reſte de ſa perſonne, je ne pourrois y parvenir ſans employer trop de tems; il vaudra mieux paſſer tout d'un coup à la manière dont il penſoit, & aux ridicules dont j'ai promis de parler.

Sa folie dominante étoit de ſe croire né d'un ſang illuſtre: quoique tout le monde ſût que ſon Père avoit été charon, il prétendoit que ſa Mère n'avoit été que ſa nourice, & que tôt ou tard il auroit des lumières certaines ſur la grandeur de ſa naiſſance. La bonne femme avant ſa mort avoit tâché de le guérir de cette chimère, mais inutilement.

Cette vanité lui avoit été profitable en quelque façon, & l'avoit porté à devenir auſſi habile qu'il l'étoit, afin de ne pas être obligé de vivre avec des gens qui, ſelon ſa pré-

prévention, ne fuſſent pas trop au-deſſous de lui. Il penſa ſe faire jetter un jour par ſes propres fenêtres. Un Fermier-Général qui avoit envie de faire aprendre à chanter à Mademoiſelle ſa fille, s'étant trouvé par hazard vis-à-vis de chez lui, y monta pour l'avertir de venir le lendemain donner leçon dans ſa maiſon. Avant que de convenir de rien, Mr. *de Beimolet* demanda qui étoit l'Ecolière qu'on lui propoſoit? Ma fille, repartit le Fermier-Général. Ce n'eſt pas ce que je vous demande Monſieur; repartit le Muſicien; eſt-elle fille de condition? Comment cela, interrompit le Financier, eſt-ce qu'il faut faire preuve de nobleſſe pour aprendre à chanter? Non ſans doute, repartit *Beimolet*, il y a cent Maîtres à *Paris* qui n'y regardent pas de ſi près; mais pour moi qui ſai qui je ſuis, je n'aime point à m'encanailler, & je ne vai que chez les perſonnes que je connois moralement pour être de qualité.

Sur ce pié-là, continua le Fermier-Général, vous n'allez point

ſans

ſans doute chez les Financiers ? Dieu m'en préſerve, interrompit *Beimolet*: informez-vous, Monſieur, ſur quel pié je ſuis dans le monde, & vous aprendrez que l'on ne m'a jamais vu frayer avec d'auſſi ſtupides Bourgeois.

Le Fermier-Général ſe trouva tellement offenſé de cette inſolente réponſe, qu'il voulut aſſommer *Beimolet*; mais celui-ci qui n'eſt pas poltron, ſauta ſur ſon épée, & apella ſes gens. Mr. le Financier, qui craignit que l'impertinence ne fût pouſſée plus loin, jugea à propos de ſe retirer; mais ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt qu'il ſe trouva ſi piqué contre tous les gens de cette claſſe, que quoiqu'il aimât fort la Muſique, il n'a jamais voulu depuis en entendre; & malgré l'envie que ſa fille avoit d'aprendre à chanter, elle n'a jamais pu obtenir cette légère faveur.

Pour revenir à mon Maître de muſique, il avoit encore la manie de ſe perſuader qu'une partie de ſes écolières devenoient amoureuſes de lui en ſecret. Si malheureuſement,

ment en chantant, un de leurs regards se portoit sur lui, il le saisissoit comme une secrette déclaration: il soupiroit alors, paroissoit embarassé; & quand on lui demandoit ce qu'il avoit, il répondoit ordinairement en chantant quelque maximes de l'Opéra, pour faire entendre qu'il avoit donné son cœur, & qu'il se piquoit d'une fidélité éternelle.

Avant que Madame *de Gennevai* m'eût donné ce Maître, elle m'avoit prévenue sur ses manies; mais comme elles n'empêchoient pas qu'il ne montrât parfaitement bien, qu'il n'eût beaucoup de goût, & qu'il ne fût respectueux, ma Mère n'y fit aucune attention; sinon que nous nous donnions quelquefois la comédie, en le traitant comme s'il eût été de la prémière qualité; ce qui le rendoit d'un orgueil & d'une fatuïté qui nous amusoit quelquefois.

Ma Mère étant survenue pendant que je prenois ma leçon, & lui remarquant un air plus sérieux qu'à son ordinaire, je me levai pour la rece-

recevoir, & renvoyai Mr. *de Beimolet*. Je m'apperçus avec chagrin que Madame *de Saint Preuil* évitoit mes regards, & que Mr. *de Scberling* cherchoit à rencontrer les miens. Je jugeai par-là qu'elle n'avoit pas été si complaisante pour moi que le Marquis, & que je devois me préparer, lorsque je me trouverois vis-à-vis d'elle, à essuyer un sermon. Cette idée qui m'inquiéta, me fit desirer qu'il survînt quelqu'un, ou que mes frères restassent à souper. Je tentai même de les y engager; mais malheureusement ils étoient retenus, & un moment après ils se retirérent avec Mr. *de Scberling*, qui avoit un rendez-vous à l'Opéra.

Nous nous trouvâmes donc seules. Je n'osai entamer la conversation la prémière. Mr. *de Saint Preuil* rêvoit, & me paroissoit d'un froid à glacer. Je tirai de mon sac de la mousseline, dans l'intention de broder, pour assurer ma contenance; mais ma Mère s'en étant apperçue, me dit de laisser mon ouvrage, & qu'elle avoit à me par-

 ler.

ler. Je jugeai bien qu'il alloit être question de mon mariage, & je l'écoutai en tremblant.

Quelque irrritée qu'elle me parût, elle adoucit cependant le son de sa voix: vous savez ma fille, me dit-elle, la tendresse avec laquelle je vous ai élevée; je ne crois point qu'il y ait de Mère à *Paris* qui ait donné à sa fille des preuves plus convainquantes d'amour. Lorsque vous vous rapellerez l'excès de ma confiance pour vous, je ne doute pas que vous n'en soyez parfaitement convaincue: les arrangemens que j'ai faits en dernier lieu, n'ont eu que vous pour objet; je tremblois que par des évènemens qu'il n'étoit pas impossible de soupçonner, vous ne vous vissiez dans la cruelle nécessité de vous enfermer toute votre vie dans une espèce de Cloître, faute de bien. Mon amour pour vous a pourvu à tout, je vous ai conservé un état honnête, que rien n'est capable de vous ôter. Avec cette assurance, & ce que vous ont donné vos frères, je ne desespé-

rois

rois pas de vous marier avantageusement; mais je ne me serois jamais flatée de trouver un parti de la distinction & de l'aisance de Mr. *de Scberling*. Votre bonne fortune vous l'a fait rencontrer, il vous offre la main avec un empressement qui prouve son amour & sa bonne-foi. Quelle raison, dites-moi *Agnés*, avez-vous de refuser un si bon établissement ? Parlez-moi à cœur ouvert. Auriez-vous une inclination secrette, que vous m'ayez cachée? ou vous sentiriez-vous une répugnance injuste pour l'homme du monde le plus digne d'être aimé?

Je crus que dans une occasion aussi délicate que celle où je me trouvois, je ne devois point dissimuler. Non Madame, lui répondis-je : bien loin d'avoir aucune sorte d'antipathie pour Mr. *de Scberling*, je l'estime autant qu'il mérite de l'être: mais je me sens une aversion invincible pour le mariage: je me croirois la personne du monde la plus heureuse, si vous trouviez bon que je passasse ma

vie auprès de vous : je ne connois d'autres biens dans la vie, que celui de vous aimer, & de ne m'attacher jamais à d'autres qu'à vous: je ne ſuis prévenue en faveur de qui que ce ſoit au monde, & je prie Dieu qu'il me laiſſe jouïr d'une auſſi précieuſe liberté.

Voilà répondre en fille bien élevée, & qui aime ſa Mère, répondit Madame *de Saint Preuil* en me regardant avec bonté, mais qui ne connoit pas ſes petits intérêts. Je te tiens compte aſſurément des marques que tu me donnes de ta tendreſſe; mais plus j'en reconnois, & plus je dois te témoigner la mienne. Tu ne ſais pas comme moi les avantages immenſes que le mariage en queſtion te procure : en le contractant, tu deviens une des femmes de *Paris* la plus heureuſe: rien n'empêchera que nous ne vivions toujours enſemble, Mr. *de Scherling* me l'a encore confirmé. Souviens-toi, ma chère *Agnès*, de ces traits cruels que je t'ai confiés au ſujet de ta naiſſance; je ne te les rapelle point pour t'affliger, dit-elle

elle remarquant que mes yeux se remplissoient de larmes; mais pour te faire sentir la nécessité où tu te trouves de profiter d'une occasion si favorable, qui te procure un si ferme appui. Je puis venir à manquer, tu es bien aujourd'hui avec Mrs. *de Saint Preuil*, tu peux y être mal demain. Rien de si ordinaire dans la vie que de semblables ruptures. Qu'il vienne à la traverse des lumières sur ton sort, & après ce qui t'est arrivé avec cet indigne Abbé *Trainasseau*, que ne dois-tu pas craindre! Qu'il survienne, dis-je, quelque connoissance rélative à ton état, un procès te ravit tout jusqu'à ton propre nom, & tu auras le chagrin de voir mon histoire dans des Factums. Que tu deviennes Madame *de Scberling*: toutes ces terreurs s'évanouïssent, un appui si puissant te mettra à l'abri de tout ce que je viens de te faire envisager; & quand il arriveroit qu'on pût trouver des raisons pour t'inquiéter, la crainte d'avoir à faire à trop forte partie, retiendroit la

malignité, & la forceroit à un éternel ſilence.

Ma Mère en étoit-là de ſes repréſentations, & j'avouerai qu'elles me faiſoient tant d'impreſſion, que je commençois à me trouver fort ébranlée, lorſqu'un laquais ſurvint, qui lui dit qu'un Monſieur qui n'avoit pas voulu dire ſon nom, demandoit à lui parler en ſecret.

Madame *de Saint Preuil* renvoya le domeſtique, en le grondant de ce qu'il venoit lui annoncer un Inconnu: elle le rapella un moment après, pour lui demander quelle ſorte d'homme étoit celui qui vouloit la voir. Un grand homme, répondit le laquais, âgé d'environ cinquante ou cinquante-cinq ans, ſuivi de deux laquais, & dont le caroſſe a l'air fort étoffé. Faites-le entrer, reprit ma Mère, il n'y a pas d'apparence qu'un perſonnage de cette eſpèce, puiſſe être dangereux: ce ſera ſans-doute, continua-t-elle en jettant les yeux ſur moi, quelqu'ancien ami de Mr. *de Saint Preuil*; & comme il a beaucoup prêté ſans billet, on vient peut-

peut-être me faire une reſtitution: j'en ſerois enchantée, ajouta-t-elle en ſouriant; car ce ſeroit la prémière fois de ma vie qu'il me ſeroit venu de l'argent ſans que je m'y fuſſe attendue: ſi la ſomme en vaut la peine, nous en augmenterons notre vaiſſelle: j'ai envie d'un ſurtout fait comme celui que j'ai cédé à vos frères, & je trouverois charmant de le remplacer ſans qu'il m'en coutât rien.

Ma Mère achevoit à peine ces mots, que l'Inconnu qu'on lui avoit annoncé parut: au-lieu de venir juſqu'à nous, il s'arrêta à la porte. Je vous avois fait prier Madame, dit-il à ma Mère, que je puſſe vous entretenir ſans témoin: voulez-vous bien me faire paſſer dans votre cabinet, ou me donner l'heure où je vous trouverai ſeule? Madame *de Saint Preuil*, étonnée de tant de précautions, répondit que j'étois ſa fille, & qu'elle n'avoit rien de caché pour moi. N'importe Madame, reprit cet homme, dont la préſence commençoit à m'inquiéter: j'ai des choſes à vous

aprendre qui ne doivent être dites qu'à vous ſeule : après m'avoir entendu, vous ſerez libre d'en uſer avec Mademoiſelle comme vous le jugerez à propos ; je n'aurai rien à reprocher à ma prudence.

Le jour commençoit à tomber, & comme nous étions dans le ſalon de plein pié au jardin, on pouvoit à peine entrevoir dans le fond de la chambre. Ma Mère, qui commençoit à ſe troubler, me donna un coup-d'œil que je compris, en m'ordonnant de faire apporter des bougies, pour aller dans une antichambre voiſine, où étoient nos gens. Je fus obligée de paſſer devant l'Inconnu : en rencontrant ſes regards qui m'examinoient fixement, je ſentis une émotion que j'attribuai à la crainte. A peine étois-je à quatre pas, que mon oreille fut frappée par un grand cri, que je reconnus venir de ma Mère. Sans conſulter le danger de ma démarche, je rentrai avec précipitation : mais quel fut mon étonnement, en trouvant l'Inconnu aux piés de Madame *de Saint Preuil*, qui paroiſſoit

roiſſoit dans le ſaiſiſſement, mais ſur le viſage de laquelle je ne remarquai ni crainte ni chagrin : elle étoit dans une *bergère* placée près d'une fenêtre, qui éclairoit encore aſſez pour diſcerner les objets. Je m'étois arrêtée tout court, ne jugeant pas que ma Mère courût aucun péril: mais au bruit que j'avois fait en entrant, le Monſieur s'étoit relevé : ma Mère qui me revit, me demanda ſi j'avois apellé quelqu'un. Tant mieux, dit-elle lorſque je lui eus apris la raiſon qui m'avoit ramenée ; ferme la porte, & viens ici : tu ne t'atends pas aſſurément à la nouvelle intéreſſante dont je vai t'informer.

Dès que je fus auprès d'elle, elle me demanda ſi je connoiſſois le Cavalier que j'avois devant les yeux? En l'examinant comme une perſonne qui cherche à ſe rapeller des traits oubliés, je me ſentis émue par un mouvement à peu près égal à celui dont j'avois été agitée en paſſant auprès de lui. Je ne puis vous bien dire, repris-je, en adreſſant la parole à Madame

de Saint Preuil, à qui Monſieur reſſemble ; mais ce qu'il y a de certain, c'eſt que ſes traits me ſont parfaitement connus, & que je m'étonne moi-même de ce que je ne puis le nommer. Mais *Agnès*, pourſuivit ma Mère, ton cœur ne te dit-il rien dans ce moment? Ah Madame! m'écriai-je, ce mot ſuffit, c'eſt Monſieur *de Breville*. Oui ma chère fille, s'écria-t-il en me ſerrant dans ſes bras, c'eſt un Père qui vous aime, & qui deſire depuis longtems de vous le dire, & de vous le prouver. En me tenant ce diſcours, il me faiſoit les careſſes les plus tendres, & je ſentois mes joues baignées de ſes pleurs. Pour moi, j'en répandois avec une douceur que je n'avois jamais reſſentie. Je me trouvai dans ce moment mille fois plus heureuſe que je ne l'avois jamais été.

Madame *de Saint Preuil*, qui craignit que quelques domeſtiques ne ſurvinſſent, pria Mr. *de Breville* de remettre un entretien qui nous cauſoit à tous tant de joie, juſqu'à ce qu'on eût apporté de la bougie.

bougie. Dès que nous en eûmes, nous paſſâmes dans le cabinet de ma Mère. Elle ordonna à ſes gens qu'on ne laiſſât entrer perſonne, & pour plus de ſureté elle ferma elle-même la porte aux verrouils.

A préſent que nous ſommes en liberté, dit Madame *de Saint Preuil* au Marquis *de Breville*, aprenez-moi tout ce qui vous eſt arrivé depuis que je ne vous ai vu. Hélas! s'il m'avoit été permis de demander de vos nouvelles, vous ne devez pas douter que je ne ſerois pas dans cette ignorance; mais vous aprendrez par tout ce qui m'eſt arrivé depuis cette fatale lettre que je fus obligé de vous écrire, l'impoſſibilité où je me ſuis trouvé de faire aucune démarche ſur ce ſujet. Vous m'avez couté bien des larmes, continua ma Mère en l'embraſſant, tandis peut-être que vous ne vous ſouveniez plus de moi.

Il me ſera facile de vous faire revenir de cette erreur, reprit Mr. *de Breville* en lui baiſant tendrement la main: le ſincère rapport que je vai vous faire de la vie que j'ai

menée depuis que vous eûtes la cruauté d'exiger que je ne vous revisse plus, suffira pour vous prouver ma constance, & les regrets auxquels j'ai été en proie depuis le moment fatal où je fus obligé de me séparer de vous: en achevant ces mots il nous embrassa encore l'une & l'autre avec toute la vivacité qu'il ressentoit: ensuite il nous parla en ces termes, en adressant la parole à Madame *de Saint Preuil*, & en jettant souvent les yeux sur moi.

Je ne vous dépeindrai point la tristesse extrême où je fus plongé après vous avoir quitée: elle fut portée à un tel excès, que je fus pendant plus de huit jours enfermé dans ma chambre, incapable de prendre aucun parti. Vingt fois je pris la résolution de vous revoir, & de faire les derniers efforts pour vous engager à me laisser jouïr quelquefois du bonheur de votre présence; mais lorsque je pensois que je vous mettrois par-là dans le risque d'exposer votre réputation & votre repos, je modé-

dérois ces transports: enfin, ne pouvant vivre dans des lieux où vous étiez, sans chercher les occasions de vous parler de mon amour, je pris tout d'un coup la résolution de m'en éloigner, & de mettre une si grande distance entre vous & moi, qu'il ne me fût pas possible de manquer à la parole que je vous avois donnée en partant, de ne jamais reparoître à vos yeux, tant que votre devoir s'opposeroit à mes vœux.

Je n'eus pas plutôt pris ce parti, que je songeai aux moyens de l'exécuter: entre plusieurs idées que mon desespoir me suggéra, pour risquer une vie qui m'étoit à charge, depuis qu'il ne m'étoit plus permis de vous voir, je me souvins que j'avois eu un Oncle qui avoit été Gouverneur de *Saint Domingue*, & qui y étoit mort après y avoir gagné beaucoup de biens. Je résolus de demander à la Cour un Gouvernement dans les *Iles*: on crut que n'étant pas riche, je n'aspirois à cette place

dans les *Indes*, que pour me mettre plus à mon aiſe. Ma famille, qui, comme vous le ſavez, eſt fort accréditée, attribuant à ma fermeté un parti que le ſeul deſeſpoir me faiſoit prendre, ſe donna tant de mouvemens, que trois mois après je fus nommé Gouverneur de *Pondicheri.*

Ce fut un bonheur que ma Mère qui vivoit encore pour lors, voulût bien ſe charger des préparatifs de mon départ, & qu'un Intendant qui avoit été à feu mon Père, voulût bien m'accompagner, pour prendre ſoin de mes intérêts, ſans cela je ſerois arrivé dans mon Gouvernement avec un médiocre équipage, & je n'en ſerois pas revenu auſſi riche que je le ſuis.

Je ne vous ferai point le détail de tous les périls que je courus dans un ſi long voyage. Les vents contraires, les tempêtes me retinrent ſur mer quatre mois plus tard que je ne devois y être. J'étois ſi fort occupé de ma douleur, que je n'apris que je débarquois, que par

par les cris que fait l'Equipage en pareille occaſion. J'étois inſenſible à tout.

Je parus dans une ſi grande mélancolie à *Pondicheri*, que tout le monde ſe perſuada que je regretois ma patrie, & que j'étois au deſeſpoir de l'avoir quitée. L'eſpérance de ſuccomber à ma douleur, me tenoit lieu de conſolation; je ne paſſois point de jour ſans répandre des larmes & ſans maudire les rigueurs de la fortune, qui m'avoit enlevé un bien qui n'auroit pas été dans la poſſeſſion d'un trop heureux rival, ſi j'euſſe été auſſi riche que lui.

Un jour que je m'affligeois plus qu'à l'ordinaire ſur cette cruelle conſidération, mon Homme d'affaires, qui étoit ce même Intendant dont je vous ai parlé, qui depuis trois ans me perſécutoit pour que je reçuſſe ſes comptes, voulut abſolument que je les viſſe: je crus qu'il me ſeroit auſſi facile qu'à l'ordinaire de m'en défaire; mais il m'aſſura que ſi je ne voulois pas l'entendre, il prendroit ſon par-

parti, & qu'il ne se chargeroit plus de mes affaires. Je lui demandai quelles étoient les raisons qui l'obligeoient à me presser de cette manière. Sa réponse fut qu'il avoit des sommes de conséquence à me remettre, & que dans la vue qu'il avoit de les faire profiter, il ne vouloit point en disposer sans mon aveu.

Mon indifférence pour toutes les choses de la vie étoit si grande, qu'à peine avois-je songé jusques-là à mes intérêts: cependant une idée qui me frappa, & qui avoit rapport à mon amour, me tira tout d'un coup de cette longue létargie & de cette indifférence. Je me rapellai cette dernière lettre que j'avois reçue de vous, par laquelle vous m'apreniez la naissance de ma chère fille, & les justes motifs qui vous obligeoient à ne plus me revoir. Quoique ce fatal souvenir me retraçât la cause de mes ennuis, elle me fit sentir en même tems que je ne devois pas être un Père inutile, & qu'en cas de malheur, je devois

être

être en ſituation de dédommager ma fille du défaut de ſa naiſſance. Cette réflexion prit un tel crédit ſur mon eſprit, que j'écoutai tout ce que mon Homme d'affaires avoit à me dire ſur mes intérêts. Ce ne fut pas l'affaire d'un jour, il en falut huit pour examiner mes comptes. Je n'eus pas lieu de m'en repentir, puisqu'ils me firent toucher au doigt que depuis que j'étois dans mon Gouvernement, cet Intendant avoit déjà trouvé le ſecret de me faire gagner deux cens mille francs.

Je fus ſi content de ſes ſoins, que pour l'engager à me les continuer avec la même fidélité, je l'intéreſſai dans les entrepriſes qu'il méditoit, d'un denier aſſez honnête pour les lui faire redoubler, en lui donnant carte blanche pour agir ſelon ſes lumières.

Je n'eus pas lieu de m'en repentir, comme vous en jugerez à la fin de ce récit. Juſques-là j'avois négligé d'avoir des rélations en *France*; l'idée de ſavoir de vos nouvelles me ſuivit avec tant de vi-

vacité, que j'établis des correſpondances pour en recevoir. Comme j'étois fort en état de me ſatisfaire, je donnai une penſion à un valet de chambre qui m'avoit ſervi, qui n'eſt pas riche, & dont je connois la fidélité, pour faire mes commiſſions à *Paris*: afin de lui donner le change, je mêlai votre nom avec pluſieurs perſonnes que je connoiſſois, pour qu'il ne parût point d'affectation dans les ordres que je lui donnois de me mander exactement de leurs nouvelles, & de m'aprendre les circonſtances de leur ſituation. C'eſt par ce canal Madame, continua mon cher Père, que j'apris la mort de Mr. *de Saint Preuil:* elle eſt donc enfin libre, m'écriai-je avec tranſport, & il m'eſt permis d'eſpérer de la revoir? ô Ciel! puis-je me flater de jouïr encore de ce bonheur? Je fus ſi affecté de ce projet, que j'envoyai chercher ſur le champ mon Intendant, en lui ordonnant de me trouver un vaiſſeau prêt à mettre à la voile, ſuppoſant que j'avois des affaires de la dernière con-

conféquence à *Paris*. Comme j'avois reçu des lettres, on ne fut point étonné des préparatifs de mon départ: quel que fût mon empreffement, il ne put avoir lieu que trois mois après, parce qu'il ne fe trouva point de vaiffeaux qui fuffent en état de partir avant ce tems.

Pendant cet intervalle, mon Homme d'affaires vint me rendre compte des profits qu'il m'avoit fait faire dans plufieurs entreprifes où il m'avoit intéreffé. Je vis par-là qu'il m'avoit fait gagner douze cens mille francs; & que j'avois une Plantation dans le meilleur état du monde, qui en valoit prefqu'autant. Je reffentis un plaifir délicieux à cette connoiffance. Je reverrai donc ce que j'aime, me difois-je en moi-même, & je pourrai faire fon bonheur. O Fortune qui m'as été fi cruelle, tu ceffes donc de me perfécuter! Fais, ô grand Dieu! continuois-je, que je retrouve auffi cette chère fille, dont la naiffance m'a couté tant d'amertumes, afin que je puiffe un jour

jour lui laiſſer les biens dont tu as daigné me combler.

Je quitai *Pondicheri* avec ces réflexions : quelques précautions qu'on eût pris pour me rendre la route moins longue & moins ennuyeuſe, je crus qu'elle étoit éternelle, & que je n'en verrois jamais la fin. Enfin je devins d'une impatience ſi vive, que ma ſanté s'altéra en arrivant à *l'Orient:* il me fut impoſſible d'aller plus loin : la fièvre qui avoit commencé à me prendre en mer, devint plus violente lorſque j'eus débarqué : dans mes tranſports je ne parlois que de vous Madame, & il fut heureux que je n'euſſe que des gens affectionnés qui me ſoignoient, ſans quoi tous mes ſecrets auroient été trahis.

Cependant les Médecins, au-lieu de trouver le ſecret de diminuer la fièvre, l'augmentérent à un tel point, que je fus à la veille d'échouer, comme on le dit, au port. Mon Homme d'affaires, qui n'avoit oſé s'oppoſer aux ordonnances de mes Médecins, ne m'en vit

vit pas plutôt abandonné, qu'il me gouverna à sa fantaisie: son zèle eut des effets si heureux, que quatre jours après ma fièvre cessa, & il ne me resta plus qu'une longue foiblesse, que les jeûnes & les remèdes avoient autant occasionné que le mal. Peu à peu les bons soins & la substance de consommés délicats me rétablirent. Je repris avec mes forces, l'impatience que j'avois d'arriver à *Paris*. L'Intendant y consentit, à condition que je ferois le voyage en litière. Quelle que fût l'ardeur que je témoignai pour abréger ma route, je fus obligé de céder à son zèle, & à ses justes raisons. Enfin, je suis arrivé hièr, &, ce que je regarde comme un miracle, parfaitement guéri. A mesure que j'aprochois des lieux où vous respiriez, ma santé se fortifioit; & dès que j'ai eu mis pié à terre à *Paris*, je ne me suis plus ressenti de rien.

Le prémier de mes soins en arrivant, a été de prendre langue, & de savoir où vous demeuriez. J'ai

été enchanté lorſque j'ai apris que vous aviez une maiſon à vous ſeule. Cependant, comme il étoit impoſſible que je fuſſe inſtruit ſi la jeune Demoiſelle dont on me parloit, étoit cette chère enfant dont je deſirois la conſervation avec tant d'ardeur, je n'ai voulu m'en rapporter qu'à moi-même, & voulà pourquoi j'ai pris cette heure, & que j'ai gardé l'incognitò juſqu'au bout.

Ma Mère trouvoit dans ce récit trop de motifs flateurs d'être reconnoiſſante, pour ne pas s'abandonner à la joie de revoir un Amant ſi fidèle & ſi tendre. Quoique mon Père ne fût plus dans la prémière jeuneſſe, il conſervoit encore tant d'agrémens, avoit ſi bonne mine & étoit ſi bien fait, qu'une perſonne plus jeune que Madame *de Saint Preuil* auroit encore pu le trouver à ſon gré. Je ne fus point ſurpriſe qu'elle reprît toute la tendreſſe qu'elle avoit eue pour lui: elle s'étoit fait une raiſon pour l'oublier pendant que ſon mari vivoit: peut-être que le tems,

au-

autant que le devoir, avoit aidé sa vertu: mais il revenoit à point nommé dans les prémiers tems d'un triste veuvage, plus tendre & plus amoureux que jamais; étoit-il surprenant que les feux de l'amour se rallumassent, & qu'on s'offensât contre un homme qui revenoit de si loin pour la consoler de la perte d'un époux qu'elle n'avoit peut-être jamais aimé?

Lorsque les prémiers transports de la reconnoissance de ma Mère furent expliqués, mon respectable Père desira qu'elle lui rapportât à son tour tous les chagrins qu'elle avoit essuyés à son occasion. Elle ne put faire ce détail sans répandre de nouvelles larmes. Mr. *de Breville*, comme on l'imagine aisément, se pressa de les essuyer: ne parlons plus de malheur & de chagrins, s'écria-t-il lorsqu'elle eut cessé de parler: puisque la plus heureuse destinée nous rassemble, elle nous fournira des moyens conformes à ce qui s'est passé, pour remettre les choses dans l'état où elles doivent être, quoique votre prudence, continua

tinua mon cher Père en baiſant la main de ma Mère, ait évité à notre chère fille un éclat humiliant, & qu'on ignore le ſecret de ſa naiſſance. Je trouve que nous ne pourrions ſans crime, & ſans manquer aux bienſéances de la nature, lui refuſer l'état certain que nous pouvons lui donner. La Providence a permis ſans doute que vous ſoyez libre, pour que nous puiſſions réparer ce qui a pu nous paroître irrégulier dans nos prémières ardeurs. Je ne me ſuis jamais voulu marier, quelqu'inſtance que ma famille m'en ait fait faire, ſur-tout depuis que la réputation de mon opulence a fait du bruit; ainſi nous pouvons ſans éclat nous livrer à un amour ſi conſtant, & jouïr tranquilement des biens dont il a plû au Ciel de me combler.

Cette propoſition à laquelle Madame *de Saint Preuil* devoit naturellement s'attendre, parut cependant l'étonner. Elle ſe mit à rêver profondément. Si je ne conſultois que mon cœur, s'écria-t-elle en rompant le ſilence, j'accepterois

aſſurément ſur le champ ce nouveau témoignage que vous me donnez du plus parfait & du plus conſtant amour. Mais cher Marquis, ajouta-t-elle, en lui ſerrant tendrement la main, puis-je dans une occaſion auſſi délicate ſatisfaire mon panchant & mon goût? Ne deviendrois-je point comptable aux yeux du Public d'un mariage qui lui ſembleroit ſi extraordinaire? Il n'a point ignoré que je vous aimois avant que d'épouſer Mr. *de Saint Preuil.* Le deſeſpoir que vous marquâtes pendant qu'il en étoit queſtion, n'a été ignoré de perſonne, auſſi-bien que l'apel que vous fîtes à votre rival, qui vous fit garder par vos amis à vue, tandis que je fus traînée à l'autel par une Mère impérieuſe, qui arracha mon conſentement le poignard à la main. Je conviens que bien des années paſſées depuis ce tems-là, ont dû faire oublier nos avantures; mais n'ai-je pas lieu de croire qu'en écoutant votre paſſion & la mienne, nous ne donnions encore matière à la ma-

malignité de s'exercer à nos dépens.

Eh que nous fait le Public Madame, reprit Mr. *de Breville*, après avoir écouté ma Mère jusqu'au bout? Quoi! pour cette vaine considération, nous aurions assez de simplicité pour éloigner un bonheur après lequel, si je dois croire tant de protestations & tant de sermens de votre part avant votre mariage, vous avez autant soupiré que moi? Quoi! parce que quelques gens oisifs pourront s'entretenir de cette réunion (car je ne dois pas me servir d'un autre terme) nous aurions l'inhumanité de refuser à notre fille un état certain, le sien n'étant point réel, & dans les suites pouvant lui être contesté? Ah Madame! cet égard seul devroit vous mettre au-dessus de craintes aussi chimériques. Si vous voulez vous donner la peine de jetter les yeux sur les Anecdotes de ce tems, combien trouverez-vous de motifs pour vous mettre au-dessus de discours frivoles! Nous avons vu Mr. le Com-

te

te *de Carmesan* épouser sa blanchisseuse ; à entendre parler dans les prémiers jours nos Femmes de qualité, c'étoit une action honteuse, dont on devoit décharger toute la Noblesse, en lui faisant refuser la porte par-tout. Avant que l'année ait été écoulée, le mari & la femme ont été de toutes les parties, & c'étoit à qui les recevroit le mieux. Le Marquis *de Sorbalet* fut encore plus maltraité par le Public, parce qu'il revit sa femme après l'avoir fait enfermer, sous prétexte qu'elle l'avoit voulu empoisonner. Eh bien, le même Public lui a fait grace, comme à Mr. *de Carmesan*; au bout de six mois il n'en a plus été parlé. Si vous voulez que je vous cite encore un exemple, en voici un que vous ne pouvez ignorer. Mr. & Madame *de Montgimel* ont plaidé pendant quatre ans avec toute la fureur de deux ennemis acharnés à la perte l'un de l'autre. Madame *de Montgimel*, dont l'action étoit en séparation, remplissoit ses factums de traits les plus humilians

les uns que les autres, jufqu'à l'accufer & à vouloir prouver un crime que la bienféance m'empêche de nommer. Son mari par recrimination, ou légitimement, raportoit des traits de la conduite de Madame *de Montgimel*, qui la rendoit un objet d'horreur & de mépris aux yeux mêmes de ceux qui ne fe piquent pas d'être délicats en matière de réputation. Qu'arrive-t-il ? Mr. *de Montgimel* gagne fon procès, obtient en-fus une Lettre de cachet, pour faire enfermer fa femme dans un Couvent. Sa rage contre elle étoit allée à un tel excès, qu'il accompagne l'Exempt qui doit l'enlever. Ils arrivent l'un & l'autre au point du jour. *Montgimel*, qui avoit gagné un valet de chambre de Madame *de Montgimel*, fe fait introduire fans bruit dans fon appartement. Il tire le rideau, quel eft fon étonnement! il trouve fa femme entre les bras d'un Amant. Au-lieu de faire exécuter les ordres dont il eft le porteur, il s'évapore en reproches, & fait ridicule-

culement le jaloux. Pendant qu'il exale ſa fureur par tous les termes que dicte le reſſentiment, l'Amant s'échappe. Madame *de Montgimel* qui juge que la préſence de ſon mari à une telle heure avec la ſuite qui l'accompagne, la menace du malheur d'être arrêtée, ſort de ſon lit, ſe jette à ſes piés: qu'ajouterois-je de plus? ſes charmes, ci-devant prodigués à un traître qui lui ravit l'honneur, l'étonnent & le captivent, ſa colère expire, il tend les bras & pardonne; il oublie tout, & pour ſceau de la paix qu'il accorde, renvoie l'Exempt, & ſe laiſſe aller dans les bras d'une femme qui avoit tout tenté pour la perdre, & qui dans le moment venoit de le deshonorer à ſes propres yeux.

Nous ne pûmes nous empêcher, ma Mère & moi, de faire un éclat de rire à la chute de cette hiſtoire. Elle termina les irréſolutions de Madame *de Saint Preuil*, parce qu'elle ne pouvoit douter que les perſonnages dont il venoit d'être queſtion, ne vécuſſent dans un

monde choiſi, & qu'ils ne fuſſent fort conſidérés : mais comme dans une affaire de cette conſéquence il convenoit de prendre certaines meſures, Mr. *de Breville*, qui en ſentit la prudence, fut le prémier à conſentir à un délai que ma Mère exigeoit ; & il fut arrêté que juſqu'à ce tems il viendroit au logis à la même heure, & qu'il y ſeroit reçu ſous un autre nom que le ſien.

Fin du Prémier Tome & de la Quatrième Partie.

Q
.013
165M45
t.1

Mouhy, Charles de
Fieux, chevalier de
Memoires d'une
fille de qualité